

Notes du mont Royal

www.notesdumontroyal.com

Cette œuvre est hébergée sur « *Notes du mont Royal* » dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES
Google Livres

12 lib longuiss. Douvres leg-
a donodm L E S 806481

EPISTRES

DE

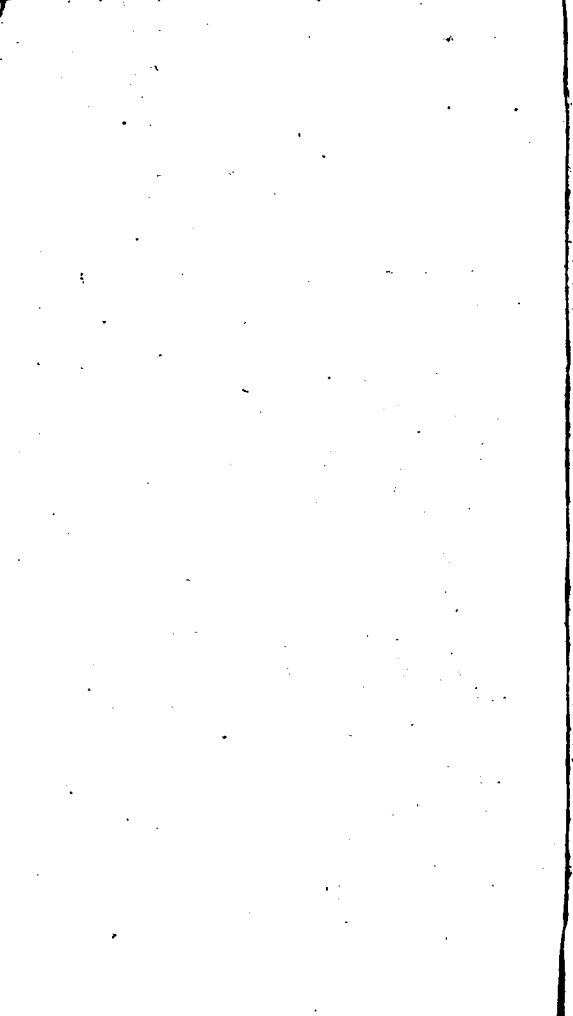
SENEQVE;

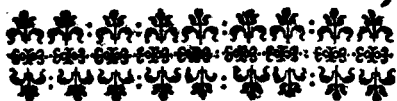
QUATRIEME PARTIE.



A LYON;
Chez CHRISTOFLE FOURMY;
en rue Merciere, à l'Enseigné
de l'Occasion.

M. DC. LXXII.
AVEC PERMISSION.





LES
EPISTRES
DE
SENEQVE.

EPISTRE C.

ARGUMENT.

*De quelle façon doit estre le langage
d'un Philosophe.*



O vs m'auez écrit que
vous auiez leu exacte-
ment les Liures que Fa-
bianus Papirius a compensez des
choses ciuiles, mais que vous n'a-
uez pas trouué qu'ils repondissent
à l'opinion que vous en auiez.

A 2.

Après

VILLE DE LYON

Bibliothèque du Palais des Arts

Après cela oubliant qu'il s'agissoit de iuger d'un Philosophe, vous auez blasmé sa façon d'écrire. Je suppose que ce que vo^s en dites, soit veritable & qu'il debite quantité de choses sans donner à son discours aucune forme. Premierement cette façon d'écrire, a ses beautez, & le discours, qui coule doucement, a quelque grace qui luy est propre & particuliere. Car ie croy qu'il y a bien de la difference entre un discours qui coule, & un discours qui se precipite. Et mesme ce que ie vay dire, est bien different de ce que vous pensez. Il me semble que Fabianus ne precipite pas ses paroles, mais qu'il les fait couler agreablement. Il est vray que son discours est estendu; mais il est sans confusion, & ne manque pas de force ny de vehemence. Au moins il confesse, & veut bien que l'on sçache qu'il n'est pas estudié, & qu'il n'a pas esté à la torture dans son esprit deuant

uant que de sortir de sa bouche. Enfin il est tel qu'on reconnoist aisément qu'il vient de Fabianus. Mais ie veux qu'il soit comme vous me le figurez ; Il ne veut pas enseigner à bien parler , il veut seulement enseigner les bonnes mœurs , & a écrit pour l'ame & non pas pour les oreilles. Outre cela , si vous l'auez entendu parler, vous n'aurez pas eu le temps de considerer les particularitez de son discours , car la piece entiere vous eust rauy ; & bien souuent ce qui plaist quand on le prononce avec action , n'a pas tousiours le mesme effect quand il est reduit par écrit. Mais enfin, c'est auoir beaucoup fait que d'auoir touché d'abord , encore qu'apres vne plus longue contemplation on trouue dequoy reprendre en ce qui auoit plû aux premiers regards. Si vous m'en demandez mon aduis , Celuy qui surprend l'estime des hommes, est sans doute

plus glorieux que celuy qui la merite. Je sçay bien que le dernier est le plus asseuré, & qu'il se promet plus hardiment de la reputation au temps à venir. Au reste vn langage trop estudié ne sied pas bien à vn Philosophe. Mais si l'on a peur des paroles, où montrera-on sa force & sa constance, où fera-on épreuve de foy ? Fabianus ne faisoit point voir de negligence dans ses discours; mais il y faisoit voir de la confiance & vne belle hardiesse. Aussi n'y trouueriez vous rien de bas ny de lâche; ses paroles sont choisies, mais elles ne sont point affectées, il ne renuerse point les façons de parler & n'en a point de bigarrées ny d'extrauagantes, à la mode de nostre siecle. Ses paroles sôt claires & intelligibles; & bien qu'elles soiēt populaires, elles n'expriment que de beaux & de magnifiques sentimens, qui ne sont pas resserrez en peu de mots comme vne sentence, mais

mais qui s'estendent plus auant, & qui menent plus loin les esprits. Nous n'y verrons rien qui soit retranché mal à propos, qui n'ait vne belle structure, & qui ne tiene de la politesse d'aujourd'huy. Enfin quand vous l'aurez regardé de tous costez, vous n'y verrez rien de vuidé, vous n'y verrez rien d'inutile. Veritablement vous ne trouuerez dans ce bastiment ny des marbres de diuerses couleurs, * ny cette diuersité de canaux qui charment la veüe, ny ce qu'on appelle la chambre du pauvre, ny enfin tout ce que le luxe qui ne se contente iamais d'un simple ornement, est capable de mettre en vſage; mais comme on dit ordinairement, vous verrez vne maison bien bastie. Au reste, nous ne sommes pas d'accord quelle façon d'écriture est la meilleure. Quelques-uns qu'ils veulent un style qui tiene un peu de la negligence, d'autres le veulent rude,

* Les personnes de condition auoient chacune vne chambre qu'ils appelloient ainsi, où ils alloient faire quelque fois des repas de pauvres.

& pour ainsi dire raborreux ; Et si quelques periodes semblent finir doucement , où il les diuisent & les entrecoupent tout expres, afin qu'on n'entende autre chose que ce qu'on auoit attendu. Lisez Ciceron , sa façon d'écrire est tousiours semblable , & marche tousiours d'un mesme pas ; Elle est tranaiillée , elle est douce , elle est delicate , sans qu'il y ait rien de lasche & d'efeminé. Au contraire , celle de Pollion est inégale , elle ne va que par bonds, & vous quitte lors que vous y pensez le moins. Enfin dans Ciceron tout se termine agreablement ; mais il n'y a rien dans Pollion , qui ne tombe, si vous en exceptez peu de choses. Dauantage vous dites que toutes choses vous semblent basses dans Fabianus. mais i'estime que ce n'est pas là son vice. Elles ne sont point basses, mais elles sont modestes, comme procedant d'un esprit bien

ordonné ; Elles ne sont pas entassées , mais elles sont par tout égales ; elles n'ont pas cette vehemence d'orateur , ny ces pointes que vous cherchez , ny ces sentimens qui vous surprennent : Mais considerez tout le corps ; encore qu'il ne soit pas si soigneusement paré, il est honnestement couvert. Son discours n'a point de grace, me direz - vous , mais monstrez-moy quelqu'un que vous puissiez preferer à Fabianus. Si vous alleguez Ciceron dont les Liures de Philosophie sont en aussi grand nombre que ceux de Fabianus , ie confesse qu'il l'emporte par dessus luy ; mais il ne faut pas dire qu'une chose soit fort petite pour estre vn peu moindre qu'une grande. Si vous m'alleguez Asinius Polion , ie ne vous contrediray point encore : mais aussi ie vous respondray que c'est exceller en vne chose de cette importance que d'auoir la premiere place

apres ces deux grands personnages. Nommez-moy encore Liuius, car outre les Liures qu'il a particulierement composez de la Philosophie, il a fait des dialogues que vous pouuez mettre aussi raisonnablement entre les Liures de Philosophie qu'entre les histoires. Je le laisseray encore passer deuant Fabianus; mais considerez, ie vous prie, combien on en void apres ce Philosophe qui ne void deuant luy que trois hommes, & les plus éloquents que l'on se puisse imaginer. Mais il n'a pas toutes les choses qu'on pourroit souhaitter en luy. Son discours n'est pas fort, encore qu'il soit eleué; il n'est ny violent ny impetueux, encore qu'il soit beaucoup estendu; & bien qu'il soit assez pur, il n'est pas toujours bien clair. Vous souhaitteriez, direz-vous, qu'on parlast seuerement contre les vices, avec courage contre les dangers, avec orgueil contre la fortune, & avec

iniures contre l'ambition. Je veux que la dissolution soit blasmée, ie veux que l'on condamne l'impudicité, & que l'on reprime la colere; Que le discours d'un Orateur soit fort & vehement; que celui d'un Poëte tragique soit graue, & que celui d'un Comique soit bas & populaire. Mais voulez - vous que le Philosophe s'amuse à ce qu'il y a de moins considerable, c'est à dire aux paroles? Il ne s'attache qu'aux choses, sans s'arrester à l'éloquence qui ne laisse pas de le suivre comme l'ombre suit le corps. Sâs doute tout ce qu'il fera, ne sera pas entierement acheué, ny ne fera pas en soy vn corps si parfait, & ie confesse que chaque mot ne touchera pas. Il dira beaucoup de choses qui ne porteront point de coup, & quelquesfois son discours finira sans auoir produit aucun effet. Mais vous trouuerez par tout quantité de belles lumieres, & iamais rien qui vous ennuye.

Enfin

Enfin il vous fera reconnoître qu'il auoit les sentimens qu'il a écrit, & qu'il entendoit fort bien toutes les choses qu'il a dites. Vous apprendrez que son dessein a esté de vous faire voir ce qui luy plaisoit, & non pas de vous plaire & de vous flatter. Il ne cherche pas l'applaudissement, il tasche seulement à profiter, & à rendre l'ame meilleure. Je ne doute point que ses écrits ne soient de la façon que ie viens de les représenter, encore qu'il m'en reste plutôt vne ombre qu'une veritable memoire. Car ie n'en ay qu'une idée confuse, & il ne m'en ressouuient qu'en gros, comme des choses qu'on a sceuës il y a long-temps. Au moins lors que ie l'entendois discourir, i'en auois les mesmes sentimens que ie vous écris. Ce n'est pas que ses discours me semblassent tous parfaits; mais ils estoient remplis de bonnes choses, qui pouuoient donner courage à vne ieunesse bien née,

née, & l'attirer à la vertu, sans luy faire desespérer d'un bon succez. Cette façon d'exhorter me semble sans doute la plus vtile & la plus efficace. Car on rebute le ieunes gens lors qu'on leur donne l'enuie de bien faire, & qu'on leur en oste l'esperance par de trop grandes difficultez. Enfin Fabianus estoit abundant en paroles, sans prendre garde autrement à la iustesse des periodes, & son discours en general estoit grand & magnifique.



EPISTRE CI.

ARGUMENT.

1. *De la mort subite & inopinée.
Qu'il ne se faut rien promettre, & ne s'asseurer en rien.*
2. *Il blasme ceux qui ne se sou-*
cient

*cient pas de vivre dans l'infamie
& dans la douleur , pourueu
qu'ils vivent long-temps.*

1. **I**L n'y a point de iour, il n'y a point d'heure qui ne nous monstre nostre neant ; qui ne nous remette en memoire quelque nouveau témoignage de nostre fragilité que nous auons oubliée, & qui ne nous contraigne de regarder la mort , quand mesme nous ne semblons faire des desseins que pour l'eternité. Vous serez peut-estre en peine par le commencement de cette Lettre, du sujet de cette Lettre. Vous avez connu Cornelius Senecion Cheualier Romain , ce personnage si splendide & si officieux. Il ne deuoit sa fortune qu'à luy-mesme; & d'un petit commencement, il s'estoit eleué si haut, qu'il s'estoit rendu le chemin facile pour monter encore plus haut. Car les honneurs croissent plus facilement qu'ils ne
com

commencent ; & le premier argent qu'un pauvre gagne avant que de devenir riche , est celuy qui luy couste plus de sueur & plus de travail. Senecion aspiroit aussi aux grands biens ; & deux choses contribuoyent à l'y conduire , la science d'en acquérir , & celle de les conserver, dont l'une des deux seulement estoit capable de le rendre riche. Cét homme si temperant , & qui n'auoit pas moins de soin de son corps que de son bien, n'auoit visité le matin selon sa coustume ; il auoit demeuré tout le long du iour près du liect d'un de ses amis malade & abandonné du Medecin ; & enfin apres auoir soupé en bonne santé & avec plaisir , il fut surpris d'une esquinancie qui l'estouffa en fort peu de temps. Ainsi il mourut apres auoir rendu à ses amis tous les devoirs qu'un homme sain est capable de leur rendre. Ce personnage qui cherchoit de l'argét par mer & par

terre,

terre , qui mettoit tout en vſage pour en amasser, eſt mort inopinément, lors que ſes affaires ſe portoient le mieux, & que l'argét luy venoit en foule de tous coſtez.

Plantez apres cela de poiriers & des vignes.

Qu'il y a donc d'extrauagance de vouloir diſpoſer de tous ſes iours , puis que meſme le lendemain n'eſt pas en noſtre uiſſance ! Que les longues eſperances de ceux qui font de grands deſſeins, ſont de veritables folies ! I'achep-teray, ie baſtiray , ie preſteray de l'argent, ie pourſuiuray des hon-neurs, j'en auray la iouïſſance , & enfin quand ie ſeray las , ie paſſe-ray ma vieilleſſe avec plaifir , & en repos. Croyez qu'il n'y a rien d'aſſeuré , meſme pour les plus heureux. Vous ne vous devez rien promettre de l'aduenir ; ce qu'on penſe tenir dans ſes mains , s'en échappe & s'éuanoüit ; & vn petit accident fera tomber les appuis où
nous

nous pensions nous soustenir. Les choses du monde coulent sans celle par vne loy certaine & inuiolable , bien que les voyes en soient obscures. Mais que m'importe que ce qui est certain & connu à la Nature , me soit incertain & inconnu ? Nous nous proposons de longs voyages sur mer , & de ne retourner que bien tard en nostre pays , apres auoir parcouru tous les riuages estrangers: Nous faisons dessein d'aller à la guerre , nous nous promettons des recompenses, qui n'arriueront que bien-tard ; nous esperons de grands emplois , & d'aller de degré en degré iusqu'aux plus hautes charges de la milice , & cependant nous ne prenons pas garde que la mort est à nos costez. Comme nous n'y songeons iamais qu'en voyant mourir les autres , il faut quelquesfois apporter des exéples de nostre fragilité ; mais ils ne demeurent pas plus long-temps
dans

dans nostre ame , que l'estonnement que nous en auons. Y a-il rien qui tienne dauantage de la folie que de s'estonner de voir arriuer quelquesfois ce qui peut arriuer tous les iours ? Nous ne manquerons pas de finir où la prouidence de Dieu a planté les bornes de nostre vie ; mais personne ne sçait de combien il en est pres. Disposons donc nostre esprit , comme si nous estions arriuez à nostre terme, ne prenons point de delais, & soyons prests à toute heure de rendre compte de nostre vie. Le plus grand deffaut qu'elle ait, c'est qu'elle est tousiours imparfaite, & qu'il nous reste tousiours quelque chose à acheuer. Mettons-y donc tous les iours la derniere main, & nous n'aurós pas besoin du temps ; C'est de ce besoin qu'on void naistre la crainte , & vne passion de sçauoir l'auenir , qui ronge & qui deuore le cœur ; Et apres tout , il n'y a rien de plus fascheux & qui
gêne

gesne dauantage que de se mettre en peine du succez des choses qui ne sont pas arriuéés. Certes vn esprit qui est en cette inquietude, est persecuté d'une crainte, dont il ne peut iamais sortir. Comment donc pourrons - nous chasser de nostre ame cette importune réuerie ? en ne prolongeant point nostre vie par de vaines imaginations, mais en la ramassant de telle sorte que l'on en voye tousiours la fin. Car celuy à qui le present est inutile, & qui ne scauroit s'en contenter, ne peut regarder l'auenir sans trouble & sans apprehension. Mais quand ie me suis rendu compte de ce que ie me deuois, quand mon esprit affermy a compris qu'il n'y a point de difference entre vn iour & vn siecle, il void venir apres cela comme d'un lieu eleué, & le temps & la fortune, & ne considere qu'en riant cette longue suite de siecles. En effect, pourquoy seroit-il troublé par l'inconstance &

par

par la diuersité des choses du monde, s'il est resolu & preparé contre toutes ses vicissitudes ?

II. Hastez-vous donc de viure, Lucilius , & imaginez - vous que chaque iour est vne vie. Celuy qui se gouuernerá de la sorte , & qui a considéré chaque iour comme tout le temps de sa vie, est toujours en sureté. Mais ceux qui ne vivent que d'esperances, ne jouissent pas mesme du temps present, il leur eschappe sans cesse, ils ont vne auidité insatiable de l'auenir; & ce qui est encore plus miserable, & qui rend toutes choses miserables, ils s'ont toujours persecutez par l'apprehension de la mort. C'est ce qui a fait faire à Mecenas ce souhait honteux qu'il vouloit bien estre infirme , estre difforme , & souffrir les plus rigoureux tourmens , pourueu que parmy tant de maux , il se pût conseruer la vie.

Que

*Que de tous maux ie sois le centre ,
Que ie sois bossu dos & ventre ,
Que ie n'aye aucuns membres sains ,
Que ie sois goutteux pieds & mains ;
Que la tristesse me poursuiue ,
Tout va bien , pourueu que ie viue .*

Ainsi l'on souhaite ce qui eût esté vn mal extreme, s'il fust arriué; & l'on demande comme la vie, la longueur & la continuation des supplices. Certes i'estimerois vn homme bien lasche, s'il vouloit viure iusqu'à ce qu'il fust au gibet; & toutesfois en voicy vn qui vous dit, Ostez-moy les forces, rompez-moy les membres, pourueu que l'ame demeure dans ce corps déchiré & inutile à toutes choses. Défigurez-moy, ie le veux bien; il ne m'importe pas d'estre môstrueux & contre-fait, pourueu que ma vie soit prolongée de quelques momens. Enfin, mets-moy à la torture, attache-moy si tu veux en croix, tout cela n'est rien, pourueu que ie viue. La vie est-elle donc

donc si considerable, qu'on doine
 dissimuler ses maux, & demeurer à
 vn gibet miserablement déchiré,
 pourueu qu'on puisse retarder ce
 qu'il y a de meilleur dans le sup-
 plice, ie veux dire la fin du suppli-
 ce? Est-il donc si auantageux de vi-
 ure, qu'on veuille conseruer la vie,
 afin de la perdre à tout moment?
 Quel plus grand mal pourriez-
 vous souhaitter à ce lâche, sinon
 que les Dieux l'écoutent, & qu'ils
 exaucent ses souhaits? Que nous
 veulét dire des vers si honteux &
 si effeminez? Que croirés-nous de
 cette ridicule crainte, qui deman-
 de à viure à des conditions si in-
 fames? Et pourquoy mandier avec
 tant de lascheté le prolongement
 de la vie? Penſes - vous que Vir-
 gile ait iamais recité deuant Me-
 cenas,

*Est-ce un si grand mal-heur que
 de cesser de viure?*

Il souhaite les maux extremes, &
 desire que l'on prolonge ce qui
 est

est le plus difficile à supporter. Quelle recompense en espere-il ? vne plus longue vie : Mais en quoy consiste la vie de ce miserable ? à mourir long-temps. S'est-il donc pû trouuer vn homme qui ayme mieux languir dans les supplices, perir membre à membre, & rendre mille fois l'ame par ses playes, que de la perdre tout d'vn coup ? S'est-il donc pû trouuer vn homme, qui se voyant attaché sur vn miserable liét, desia languissant & sans force, contrefait de tous costez ; & qui outre tous ces maux, auoit déjà veu à l'étour de luy tant de sujets de mourir, veuille traîner encore vne vie accompagnée de tant de tourmens ? Dites apres cela, que la necessité de mourir n'est pas vn grand benefice, & vne grande grace de la Nature. Il y en a neantmoins qui sont prests de demander la vie à des conditions plus honteuses. Ils trahissent leurs amis afin de viure plus long-temps, & prostituë-
ront

ront eux-mêmes leurs enfãs pour continuer vne vie si criminelle. Il faut, il faut se dépouïller de cette amour de la vie, & enfin il faut apprendre à ne se pas mettre en peine en quel temps on souffrira vne chose, qu'il faut necessairement souffrir quelque iour; qu'il n'importe qu'on viue long-temps, pourueu que l'on viue bien, quelquesfois on a bien vescu, parce qu'on n'a pas long-temps vescu.



EPISTRE CII.

ARGUMENT.

1. *De la gloire & de la loüange des hommes.*
2. *Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort.*

1. **C**omme celuy que réueille
quelqu'un d'un beau songe,
luy

luy est fascheux & importun, parce qu'il le priue d'un plaisir, qui pour estre faux, ne laissoit pas de produire le mesme effect que s'il eust esté veritable : Ainsi vostre Lettre m'a fait vne injure, parce qu'elle m'a retiré d'une pensée qui me plaisoit, & m'a empêché d'aller plus auant. Je prenois plaisir à discourir en moy-mesme de l'immortalité de l'ame; & mesme j'estois bien-aise de la croire. En effect, ie me laissois facilement persuader par les opinions de ces sçauans hommes, qui nous donnoient plustost des promesses que des preuues d'une chose si agreable. Je m'abandonnois entierement à vne si haute esperance; ie me dégoustois desia de moy mesme, ie méprisois les restes de ma vie, considerant l'Eternité, dont ie deuois entrer en possession: Mais comme j'estois sur vne meditation si douce, vôtres Lettre m'a réueillé, & m'a fait perdre un si beau songe. Je le re-

prendray neantmoins aussi - tost
que ie vous auray quitté , & que
i'auray fait avec vous. Vous dites
que dans ma premiere lettre ie
n'ay pas entierement acheué cette
dispute, où ie taschois de prouuer
ce que croyent les Stoïciens, que
la gloire qui nous suit apres la
mort, est vn bien; & que ie n'ay pas
répondu à cette objection qu'on
apportoit au contraire , que des
choses distantes & éloignées il ne
procède aucun bien , & que l'im-
mortalité des ames est vne chose
éloignée. Ce que vous me deman-
dez, Lucilius , dépend sans doute
de la mesme question , mais nous
en traiterons en vn autre lieu.
C'est pourquoy i'auois differé de
parler non seulement de cela,
mais de beaucoup d'autres cho-
ses qui en dépendent : car vous
sçauiez bien qu'il y a des questions
de Morale qui sont mêlées avec
celles de la Logique. Ie n'ay
donc parlé que de cette partie ,
qui

qui concerne directement les mœurs. J'ay demandé si ce n'estoit point vne folie & vne chose superflüe de se mettre en peine de ce qui doit arriuer apres nostre mort , si nos bien perissent avec nous , s'il n'en reste rien à celuy qui n'est plus; & si deuant que d'auoir esté purifiez & rendus capables d'en gouster le fruit , nous ne sentirons rien de ce qu'on en peut ressentir. Or toutes ces choses regardent les mœurs , aussi en auons-nous traité en leur lieu? Mais il a fallu séparément discourir de ce que les Dialecticiens opposent à cette opinion , & nous en auons aussi discouru séparément. Maintenant parce que vous demandez toutes les choses qu'ils disent , ie vous les exposeray toutes, & en suite ie répôdray à chacune en particulier : mais si ie ne faisois auparauant côme vne espee de Preface , on ne pourroit pas facilement entendre ce que nous re-

futerons. Je diray donc qu'il y a des corps continus comme l'homme ; qu'il y en a de composez, comme vne maison, ou vn nauire, & toutes les autres choses qui sont faites de parties differentes, mais attachées ensemble par quelque sorte de liaison : enfin, qu'il y en a quelques - vns qui sont composez de parties éloignées & distantes, & dont les membres sont separez, comme le peuple, comme vne armée, comme vn Senat : Car ceux qui composent ces especes de corps, sont veritablement vn ensemble, par la loy ou par le deuoir; mais ils sont distinguez de leur nature, & chacun fait vn corps à part. I'adiouôteray à cela, que nous ne pensons pas qu'il y ait aucun bien qui soit composé de choses distantes & éloignées; parce qu'un bien ne doit auoir, pour ainsi dire qu'un esprit, & qu'une chose principale. Cela se prouue de soy-mesme, si vous en demandez la preuue,

&

& cependant il a esté necessaire de le supposer pour mieux appuyer nostre discours. Vous croyez, dit on aux Stoiciens, qu'il n'y a point de bien qui soit composé de choses distantes & éloignées ; & neantmoins la gloire est vne opinion fauorable des gens de bien : Car comme la bonne renommée n'est pas le discours d'un seul homme , & que l'infamie n'est pas aussi la mauuaise estime d'un seul ; ainsi la gloire ne consiste pas à plaire à un seul homme de bien. Il faut que quantité de grâds hommes , illustres & considerables s'accordent dans un mesme sentiment pour faire naistre cette reputation. Or elle se forme des iugemens de plusieurs qui sont distans & éloignez , & partant, ce n'est pas un bien. La gloire , dit on, est vne loüange , qui est donnée à un homme de bien par des gens de bien : La loüange est un discours , le discours est vne voix

qui signifie quelque chose , mais encore qu'une voix parte des gens de bien , elle n'est pas toutesfois un bien : Car enfin , tout ce que fait un homme de bien , n'est pas un bien : il frappe des mains , il siffle , & cependant encore qu'on admirast tout ce qui est d'un homme de bien , il n'y a personne qui voulust appeller bien , & son frapement de mains, & son sifflement , non plus que son esterneuement ou sa toux : Et partant la gloire n'est pas un bien. Mais enfin , dittes-moy ; si c'est le bien de celuy qui louë , ou de celuy qui est louë. Si vous dites que c'est le bien de celuy qui louë , vous direz une chose aussi ridicule que si vous disiez que ie me porte bien , parce qu'un autre se porte bien. Mais c'est une action iuste & honneste que de louer les personnes qui en sont dignes : Et par consequent, c'est le bien de celuy qui louë, puis que c'est son action,

&

& non pas celle de la personne qui est louée. Voila dequoy il est question, & ie vay répondre en peu de paroles à chaque chose. Premièrement, on demande si quelque bien se peut former de choses distantes; & l'une & l'autre opinion a des raisons & des sectateurs. D'ailleurs la gloire n'a pas besoin du suffrage de plusieurs, & peut estre satisfaite du iugement & de la recommandation d'un seul homme de bien: Car un seul homme de bien iuge de tous les gens de bien, & son iugement est celuy de tous. Quoy donc la renommée procedera-elle de l'estime d'un seul homme, & tout de mesme l'infamie des mauuais discours d'un seul? Mais pour une plus grande reputation n'est-il pas besoin du consentement de plusieurs? Certes si un homme de bien m'estime, ie suis en mesme rang, & ce m'est un aussi grand avantage que si tous les gés

de bien m'estimoient ; car s'ils me connoissoient tous , ils auroient tous les mêmes sentimens de moy. Ils ont tous le iugement semblable , & partant comme ils s'arrestent tous à la verité , ils ne peuvent estre d'une opinion differente. C'est donc vne mesme chose d'estre estimé d'un seul homme de bien, que de plusieurs ; parce qu'il ne se peut faire qu'ils n'ayent pas les mêmes sentimens. Mais , me dit-on, pour la gloire & la renommée , l'opinion d'un seul ne suffit pas ? Certes le sentiment d'un seul a en cela autant de pouvoir que celui de tous ; parce qu'ils vous diroient tous la mesme chose , si vous leur demandiez leur opinion. On objecte à cela que comme les affaires du monde sont diuerses, le iugement en est diuers , & les affections differentes ; Que toutes choses sont douteuses , inconstantes & suspectes , & qu'il ne faut pas s'imaginer que l'opinion d'un
seul

seul soit celle de tous les autres, veu qu'un seul homme n'est pas toujours d'accord avec soy - mesme. Mais au moins la verité plaist toujours aux gens de bien ; & la verité ne change iamais ny de force , ny de visage : Au contraire , les choses dont les meschans demeurent d'accord , sont autant de faussetez , & il n'y a point de fermeté dans les faussetez , elles varient sans cesse , il y a toujours entr'elles de la repugnance. Mais, dit-on , la louange n'est rien autre chose qu'une voix, & la voix n'est pas un bien. Quand ils disent que la reputation est une louange des gens de bien , qui est donnée par les gens de bien , il ne rapportent pas cela à la voix , mais à l'opinion : Car encore qu'un homme de bien ne parle point, celui qu'il estime digne de louange , ne laisse pas d'estre loué. D'ailleurs quand nous disons qu'un homme est digne de louange , nous ne luy permet-

tons pas les paroles fauorables des hommes, mais leur estime. Ainsi la louange peut venir de celuy-là mesme qui ne parlera point, pourueu qu'il estime quelqu'un, & qu'il le louë en soy-mesme comme homme de bien. Enfin, comme i'ay desia dit, la louange procede de l'intention, & non pas des paroles qui exprimēt la louange, & qui en donnent la connoissance à beaucoup de mode. Celuy-là nous louë qui nous iuge dignes de louanges. Quand vn de nos Tragiques a dit, Qu'il y a de la gloire d'estre loué par vne personne qu'on louë, il a entēdu par vne personne digne de louange; & lors qu'un autre Ancien a dit, que la louange nourrit les Arts, il n'a pas entendu parler de cette louange, plustost de cette flatterie qui corrompt les Arts. En effect, il n'y a rien qui ait plus ruyné l'éloquence, & toutes les autres sciences qui dépendent des oreilles, que
le

le desir de plaire au peuple. Veritablement la renommée a besoin de la parole & de la voix , mais l'estime n'en a point besoin : car comme elle se contente de la seule approbation & du iugement , elle demeure tousiours entiere, non seulement parmy ceux qui n'en disent mot , mais encore parmy ceux qui la contredisent. Je vous diray la difference qu'il y a entre l'estime & la gloire. La gloire dépend du Iugement de plusieurs, & l'estime du sentiment des gens de bien. Mais , me dit-on , qui iouïra de l'avantage qu'apporte l'estime , c'est à dire , de la loüange que les gens de bien donnent à vn homme de bien ? Sera-ce celuy qui louë, ou celuy qui est louë? L'un & l'autre en jouïra. I'en receutay de l'avantage, moy qui suis loué , parce que la nature m'a composé de telle façon que j'ayme tous les hommes. Je me réjouïs d'avoir bien fait , & j'ay de la

la satisfaction d'auoir trouué des esprits qui estiment les bonnes actions que i'ay faites. C'est sans doute vn bien & vn auantage en ceux qui reconnoissent la vertu, que de la reconnoistre ; mais c'est aussi le mien en particulier ; car i'ay l'ame faite de telle sorte, que ie croy que le bien des autres est le mien ; & principalement de ceux à qui i'ay causé ce bien. La louange est aussi le bien de ceux qui louent ; car elle procede d'un mouuement de vertu, & toute action de vertu est vn bien. Mais cela n'auroit pû leur arriuer, si ie n'eusse esté louable ; & partant c'est le bien de l'un & de l'autre d'estre loué avec raison, comme auoir iugé iustement est le bien du Iuge, & de celuy en faueur duquel on a iugé. Ne croyez-vous pas que la iustice est le bié de celuy qui l'a en soy, & de celuy, à qui elle donne ce qu'elle doit ? Or il y a de la iustice à louer celuy qui le merite ;
c'est

e'est donc le bien de celuy qui loüe , & de celuy qui est loüé.

II. Mais enfin, nous auons fait à nos railleurs des réponses assez amples ; & nous n'auons pas dû nous proposer d'enseigner des subtilitez , & d'arracher la Philosophie du trône de sa Majesté, pour la reduire à l'estroit. N'est-il pas plus auantageux d'aller par les grands chemins, que de prendre des destours qu'on ne peut apres retrouver qu'avec peine ? Certes toutes ces disputes ne sont rien autre chose que des diuertissemens de personnes, qui se veulent tromper doctement. Voyez plustost combien il est naturel à l'homme d'estêdre son esprit sur tout l'Vniuers. L'esprit de l'homme est grand & genereux, il ne veut point souffrir de bornes, si elles ne luy sont communes avec Dieu. Premièrement il n'a pas vne petite Patrie. Il ne voudroit pas auoüer pour son pays, ou Ephese ou Alexandrie,

drie, ou quelque autre ville plus fameuse, & plus remplie de maisons & d'habitans. Tout ce que l'Univers embrasse, est sa Patrie. C'est cette grande & prodigieuse voûte, sous qui la mer & la terre s'étendent, sous qui l'air qui separe les choses humaines d'avec les diuines ne laisse pas de les vnir ensemble, sous qui tant d'intelligences disposées par ordre, font la charge & les fonctions qui leur ont esté ordonnées. D'ailleurs il ne scauroit permettre qu'on prescriue de bornes à sa durée. Tous les temps, dit-il, sont à moy. Il n'y a point de siècles qui soient fermez aux grands esprits; il n'y a point de temps où ne puisse aller la pensée. Quand le iour sera venu qui separera l'humain d'avec le diuin, ie laisseray ce corps où ie l'ay treuvé, ie me rendray avec les Dieux. Ce n'est pas que ie sois maintenant sans eux; ie suis seulement retenu par vne masse pesante & terrestre. Le
sejour

sejour qu'on fait dans cette vie mortelle , n'est qu'une preparation à une meilleure & plus longue vie. Comme le ventre de nostre mere nous retient neuf mois, & qu'il nous prepare , non pas pour luy , mais pour le lieu où il semble que nous entrions desia capables de respirer , & de nous en-durcir à l'air : Ainsi cet espace qui s'estend depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse , nous dispose à une autre naissance. Nous devons naître une autrefois , nous devons nous trouver en un estat plus parfait , bien que nous ne puissions encore souffrir que de loin la splendeur & la lumiere du Ciel. Regarde donc venir sans peur la dernière heure de ta vie , elle n'est pas la dernière pour ton ame , mais seulement pour ton corps. Regarde tout ce qui est à l'entour de toy comme des hardes & des meubles d'une hostellerie , car enfin il faut passer outre. La nature fouille tous
ceux

ceux qui sortent du monde, comme tous ceux qui y entrēt. Elle ne vous permettra pas d'en emporter davantage que vous y avez apporté; au contraire il faudra que vous laissiez au monde vne grande partie de ce que vous auiez en y entrant. On vous osterà la peau qui estoit à l'entour du corps , & qui sembloit estre vostre derniere couverture. On vous osterà la chair & le sang qui est répādu, & qui court par tout le corps. On vous osterà les os & les nerfs qui soustenoient les parties les plus foibles. Ce iour que vous craignez comme le dernier iour de la vie , vous est vn iour natal dans l'Eternité. Déchargez - vous de vostre fardcau, pourquoy tardez - vous si longtemps? N'estes - vous pas vne autrefois sorty dehors en laissant le corps , dans lequel vous estiez caché? Vous ne voulez pas auancer, vous faites de la resistance , & alors aussi il fallut que vôtre mere
fist

fist de grands efforts pour vous mettre au monde. Vous soupirez, vous pleurez. On souspire, & l'on pleure en naissant. Mais vous estiez alors excusable, vous vinres au monde ignorant de toutes choses; & du ventre de vostre mere, où vous estiez à vostre aise, vous rencontrastes tout d'un coup un plus grand air. Après cela l'atouchement d'une rude main vous bleissoit, & enfin estant encore foible, & sans aucune connoissance, vous vous estonnastes parmy des choses qui vous estoient inconnues. Maintenant vous ne trouvez pas estrange d'estre separé de ce corps dont vous faisiez auparavant une partie. Laissez de mesme sans regret des membres qui vous sont desja superflus, & quittez librement ce corps où il y a desja long-temps que l'ame ne peut plus habiter. Il sera déchiré, il sera couuert de terre, il perira entierement. De quoy vous affligez-vous?

Est-ce

Est-ce vne chose nouuelle ? Les peaux qui couurent les enfans qui naissent , se perdent & se pourrissent tousiours. Pourquoi aymez-vous les biens du monde , comme s'ils estoient à vous ? Vous en estes seulement couuert. Il viendra vn iour qui vous en dépouillera , & qui vous degagera d'un ventre si puant & si infect. Tassez vous-mesme autant que vous le pourrez , de vous en retirer par auance ; & monstrez de bonne-heure vne genereuse auersion de toutes les choses qu'il faut necessairement quitter. Commencez sur la terre des meditations plus hautes & plus releuées. Tous les secrets de la Nature vous seront vn iour decouuers. Ces tenebres qui vous environnent seront dissipées , & vne lumiere toute pure reluira de tous costez à l'entour de vous. Imaginez - vous la splendeur de tant d'estoiles qui mélent ensemble leurs clartez. Il n'y aura point

point d'ombre qui trouble la serenité de l'air. Le Ciel sera de tous costez également lumineux ; la nuit & le iour sont des vicissitudes , & des changemens de l'air inferieur & le plus proche de la terre. Vous direz que vous n'avez vescu que dans les tenebres , lors que rien ne vous empeschera de regarder toute l'immensité de cette lumiere , dont vous ne voyez maintenant, & encore avec confusion qu'une petite partie, par les fenestres estroittes de vos yeux. Mais si vous ne laissez pas de l'admirer, bien que vous la voyez de si loin, combien la clarté diuine vous semblera - elle merueilleuse , quand vous la regarderez dans son thrône? Cette pensée ne scauroit souffrir dans l'ame rien de sordide, rien de bas, rien de cruel. Elle vous dit que les Dieux sont témoins de toutes choses ; elle vous exhorte, de leur estre agreable , de vous pre-

parer

parer pour eux , & de vous proposer l'Eternité. Celuy qui l'a bien comprise , n'a point d'apprehension des armées , ne s'épouuante point des trompettes , & méprise toutes les menaces qui peuuent donner de la crainte. En effect, que pourroit craindre celuy qui espere de mourir ? Et pourquoy ne voudroit - il pas seruir d'un bel exemple , si cét autre qui estime que l'ame ne vit pas plus long-temps que le corps, & qu'elle se dissipe aussi - tost qu'elle est sortie , se gouuerne de telle sorte qu'il puisse estre encore vtile apres sa mort ? Et certes , bien que nous ayons perdu sa presence , & qu'il ait esté enleué à nos yeux, toutesfois.

La vertu de cét homme, & l'honneur de sa race.

Passé souvent dans l'ame, & souvent y repasse.

Imaginez vous combien les bons exemples profitent , vous reconnoistrez

noistrez que le souuenir des grands hommes n'est pas moins vtile que leur presence.



EPISTRE CIII.

ARGVMENT.

1. *L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.*
2. *Comment on se doit gouverner dans ce desordre.*

I. **P**ourquoy faites - vous tant de reflexion ; sur les choses qui peuuent vous arriuer , & qui peuuent aussi ne vous arriuer iamais ? Je parle des embrasemens, des ruines, & des autres accidens qui nous suruiennent , sans qu'on leur ait donné de pante , afin de tomber sur nous. Songez plustost à fuyr les choses qui sont à l'entour de nous , qui nous assiegent,
&

& qui taschent de nous surprendre. Ce sont sans doute de grands mal-heurs que de faire naufrage, & de tomber d'un coche dans un precipice, mais au moins ces mal-heurs sont rares : au contraire, le danger où l'homme enveloppe l'homme, est ordinaire, & arrive tous les iours. Preparez-vous contre cela ; regardez cela attentivement : car il n'y a point de mal qui soit plus commun, ny plus difficile à vaincre, il n'y en a point qui ait plus d'amorce. La tempeste menace deuant qu'elle se leue; les bastimens se creuent auant que de tomber, & la fumée annonce tousiours l'embrasement : mais le mal qui vient de l'homme, est prompt & soudain, & plus il s'approche de vous, plus on apporte de soin à le cacher. Vous vous trompez si vous croyez tous les visages qui se presentent deuant vous. Ils ont l'exterieur d'un homme, mais ils ont l'interieur des

des bestes sauvages. Veritablement leur fureur est plus dangereuse aux premiers qu'elles rencontrent , & qui ne se peuvent sauver par la fuite: mais au moins il n'y a que la necessité qui les oblige à faire mal. Elles ne viennent au combat que quand la crainte ou la faim les y poussent : au contraire , l'homme fait son plaisir & son diuertissement de destruire l'homme.

II. Toutesfois ne pensez pas si fort aux mal-heurs qui vous peuvent arriuer par l'homme , que vous ne pensiez aussi quel est le deuoir de l'homme. Regardez celuy-là, de peur qu'il ne vous offense , & regardez celuy cy , de peur que vous l'offensiez. Réjouïssez-vous du bien de tous les hommes, & soyez affligé de leurs maux. Souuenez - vous enfin , de ce que vous deuez faire, & de ce que vous deuez vous donner de garde. Vous gagnerez en vivant ainsi , non pas

pas certes qu'on ne vous nuira jamais, mais au moins, qu'ô ne pourra facilement vous tromper. Aureste, retirez-vous autant que vous le pourrez dans le sein de la Philosophie ; elle vous protégera par ses diuins embrassemens , vous ferez en secreté dans son Sanctuaire, ou pour le moins vous y ferez beaucoup plus assuré qu'ailleurs. Il est impossible que deux hommes se heurtent & s'entrechoquent , s'ils ne marchent en mesme endroit. Mais vous ne devez point vous vanter de la posséder ; elle a souuent esté dangereuse à ceux qui s'en sont insolument glorifiés : il faut qu'elle vous arrache vos vices , & qu'elle n'en reproche point aux autres. Elle ne doit point dédaigner les coustumes publiques , ny se gouverner de telle sorte qu'elle semble condamner tout ce qu'elle ne fait pas : On peut estre sage sans ostentation & sans enuie.



EPISTRE CIV.

ARGUMENT.

1. *Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.*
2. *De l'excellence de l'esprit de l'homme.*
3. *Exemples sur ce sujet.*

I. **I**'Ay pris la fuite dans ma maison de Nomentum, non pas tant pour quitter la ville, que pour m'échapper de la fièvre qui commençoit à me prendre. Comme je sentis qu'elle avoit desja jetté la main sur moy, je commanday qu'on mist les cheuaux au carosse; bien que ma femme fist tous les efforts pour me retenir. Le Medecin mesme m'ayant tasté le pouls, & l'ayant trouué inégal, me disoit que c'estoit vn commencement de fièvre, & neant-
 . *III, P.* C moins

* Les Anciens appelloient ainsi par honneur, leurs peres, freres, & ceux qui estoient plus vieux qu'eux.

moins ie ne laissay pas de partir. Il me vint alors dans la bouche vne parole de Gallion * Monseigneur, qui estant en Achaye, & voyant qu'il commençoit à auoir sa fièvre, se mit aussi-tost sur mer, disant que cette maladie ne procedoit pas de son corps, mais du lieu où il estoit. Ie disois la mesme chose à ma femme qui me recommandoit ma santé. Et certes, comme ie sçay qu'elle vit en moy, & que sa vie dépend de la mienne, ie commence à auoir soin de moy, pour auoir soin d'elle en mêmes temps. Ainsi encor que la vieillesse m'ait fortifié contre beaucoup de choses, ie perds insensiblement ce bien de mon âge. Ie m'imagine qu'il y a dans ce vieillard vn ieune-homme qu'on veut conseruer. De sorte que ne pouuant obtenir d'elle qu'elle m'ayme avec plus de courage & de patience, elle obtient de moy que ie m'ayme, avec plus de precaution

caution & de soin. Mais il faut
accorder quelque chose aux affe-
ctions honnestes. Et biẽ que quel-
quesfois les affaires pressent, il faut
toutesfois en faueur de ses amis,
rappeller son ame qui fuit, & la re-
tenir sur les levres, quand cela ne
se pourroit faire qu'avec vne pei-
ne prodigieuse; parce qu'un hom-
me de bien doit viure, non pas
autant qu'il y prendra plaisir; mais
autant de temps qu'il est necessai-
re. Celuy qui fait si peu d'estat, ou
de sa femme ou de son amy, qu'il
ne voudra pas prolonger sa vie
pour eux, & qu'il s'obstinera de
vouloir mourir, est sans doute un
delicat qui manque de force & de
courage. Il faut que l'ame se com-
mande de demeurer dans le corps,
si l'vtilité des siens le demande: Et
non seulement si elle veut mourir;
mais si elle a commencé à mourir,
il faut qu'elle retarde quelque
temps, & qu'elle s'accommode à la
necessité des amis. Il n'appartient

qu'aux grandes ames de reuenir à la vie par la conſideration d'autrui - ce que quantité de perſonnes Illuſtres ont bien ſouuent executé. I'eſtime auſſi que comme le plus beau fruit de la vieilleſſe eſt de viure avec plus de courage, & plus de moderation que deuant, il y a beaucoup d'humanité de conſeruer ſoigneuſement dans cet âge, ſi vous connoiſſez que cela ſoit doux, vtile & honorable à quelqu'un des voſtres. Dauantage vous en receuez vne grande ioye & vne grande recompence. Car enfin y a-il rien de plus agreable que d'eſtre ſi cher à ſa femme, qu'on en deuienne plus cher à ſoy-meſme? Ainſi la crainte que ma chere Pauline a pour moy, eſt cauſe auſſi que ie crains pour moy. Mais voulez-vous ſçauoir ce qui ſucceda de mon voyage? Auſſi-toſt que ie fus éloigné du mauuais air de la ville, & de l'odeur des cuiſines, qu'on ne ſçau-
roit

roit netoyer qu'elles n'exhalent cette vapeur empestée qui y crou-
pilloit ; ie sentis en moy vn chan-
gement fauorable. Mais combien
pensez-vous que ie me sentis for-
tifié quand ie me vis dans mes
* vignes ? Ie commençay à reui-
ure selon ma coustume, ie me trou-
uay tout entier en cet endroit ; ie
ne demeuray pas long-temps avec
cette langueur , qui sembloit me
menacer d'vn plus grand mal ; enfin
ie commençay à estudier de toutes
mes forces. Veritablement le lieu
ne contribuë pas beaucoup à cela,
si l'esprit ne s'ayde luy-mesme ;
car il trouuera , s'il veut , au mi-
lieu des occupations , vne retrait-
re & vne solitude profitable. Au-
contraire, celuy qui fera choix des
lieux , & qui affectera quelques
endroits, pensant y viure plus en
repos , trouuera par tout quelque
chose qui le destournera de son
dessein. On dit que Socrate fit cer-
te réponse à quelqu'vn qui se plai-

* Ou
jardin.

gnoit que les voyages ne luy auoient de rien seruy. Cela, dit-il, ne vous est pas arriné sans raison ; c'est que vous auez tousiours voyagé avec vous-mesme. O ! que quelques-vns s'en trouueroient bien, s'ils pouuoient s'égarer d'eux-mesmes ; parce qu'ils sont les premiers à se forger des inquietudes ; à se corrompre à se faire peur. Que sert de trauerser les mers & d'aller de ville en ville ? Si vous voulez vous deliurer des passions qui vous tourmentent , il n'est pas besoin que vous soyiez autre - part ; mais seulement que vous soyiez autre que vous n'estiez. Imaginez-vous que vous estes à Athenes , ou à Rhodes, choisissez vne autre ville à vostre fantaisie ; Que vous seruiron les mœurs de cette ville , si vous y auez porté les vostres ? Vous estimerez tousiours que les richesses sont vn bien , la pauvrete vous tourmentera ; & ce qui est

est

est plus déplorable , vne faulſſe
pauvreté. Car encore que vous
posſediez de grands biens , tou-
tesfois parce que voſtre voiſin en
a dauantage , il vous ſemble qu'il
vous en manque autant que l'au-
tre en a plus que vous. Si vous pen-
ſez que les honneurs, & les gran-
des charges ſoient des biens, vous
ſerez faſché que celuy-là ſoit crée.
Conſul , & que celuy-cy le ſoit
pour la ſeconde fois ; vous vous
mettrez en colere , autant de fois
que vous trouuerez dans les ſaſtes
le nom d'un meſme homme. Vo-
ſtre ambition ſera ſi grande , que
vous ne croirez pas que perſonne
marche apres vous, ſi vous voyez
quelqu'un deuant vous. Vous
croirez que la mort eſt le plus
grand de tous les maux, bien qu'il
n'y ait point d'autre mal en la mort
que la crainte qui la precede. Vous
ſerez épouuanté non ſeulement
par les dangers , mais encore
par les ſoupçons. Enfin vous
ſerez

seriez toujours agité par de vaines inquietudes. Que vous servira donc alors,

*De vous estre sauvé parmy tant
d'ennemis ?*

La paix mesme vous fournira des matieres de crainte. Vous ne trouverez point d'assurance dans les choses les plus assurées ; si l'épouvante se saisit vne fois de vostre ame. Et certes , lors qu'une ame a pris l'habitude de s'épouvanter soudainement de toutes choses , elle se rend incapable de se deffendre & de travailler pour son salut. Car alors elle n'évite plus le mal , elle prend seulement la fuite , & nous sommes plus en danger quand nous fuyons , que quand nous taschons à nous deffendre. Vous-vous imaginerez que c'est vn grand mal que de perdre quelqu'un que vous aymez. Et cependant il y a aussi peu de raison de pleurer pour ce sujet que de répandre des larmes , parce que les

feuilles

feüilles tombent des arbres , qui donnoient à vostre maison vn ombrage delicieux , & qui en estoient l'ornement. Toutes les choses qui vous donnent du plaisir, sont également considerables; la fortune vous en oste vne demain , & apres demain vne autre: Mais comme la perte des feüilles est facile à supporter, parce qu'elles renaissent tous les ans ; ainsi il est aisé de supporter la mort de ceux que vous aymiez , & que vous estimiez les delices de vostre vie ; parce qu'ils se renouellent, encore qu'ils ne renaissent pas. Mais ils ne seront pas les mesmes; mais vous-mesmes, vous ne serez pas le mesme. Il n'y a point de jour, il n'y a point d'heure qui ne vous change & ne vous dérobe quelque chose : mais ce larcin paroist plus facilement en la personne des autres. Nous ne nous apercevons pas de celuy qui se fait en nous , parce qu'il se fait peu à

peu. Quelques-uns nous font d'un coup ravis par la mort ; mais elle nous dérobe insensiblement à nous-mêmes. Ne penserez-vous jamais à cela ? N'appliquerez-vous jamais l'appareil à vos blessures ? Au contraire , vous vous donnerez par tout des occasions d'inquiétude , en esperant certaines choses , & en desesperant des autres. Si vous estes sage , vous ferez un mélange de l'un & de l'autre, vous n'espererez point sans desespoir, & vous ne desespererez point sans esperance. Quelle utilité a-t-on jamais tirée des grands voyages ? Ils n'ont jamais réglé les voluptez ; ils n'ont jamais donné de frein aux conuoitises ; ils n'ont jamais reprimé la colere ; ils n'ont jamais surmonté l'indomtable violence de l'amour ; ils n'ont jamais eu la force d'arracher aucuns vices de l'ame ; ils n'ont jamais rendu le iugement ; ils n'ont jamais dissipé l'erreur ; mais ils ont quelque

que temps arresté l'esprit par la nouveauté des choses , comme vn enfant qui admire tout ce qui luy est inconnu. Au reste l'agitation irrite l'inconstance de l'ame , & la rend plus volage & plus legere. A peine est-on arriué en vn lieu , où l'on auoit grande passion d'aller , qu'on a encore plus de passion de le quitter. On s'enuole , pour ainsi dire , comme des oyseaux passagers , & l'on s'en retourne plus viste que l'on n'estoit arriué. Les voyages vous feront connoître des peuples ; ils vous feront voir de nouvelles formes de montagnes , de grandes campagnes que vous n'auiez iamais veües , des vallons arrousez d'eaux , qui ne seichent iamais ; & la nature de quelque fleue , dont on aura fait quelques obseruations ; Vous verrez comment le Nil se déborge en Esté , comment le Tigre s'éuanoüit , & qu'apres auoir fait vn long chemin sous la terre ,
il

il se remonstre & se découure
auecla mesme estenduë qu'il auoit.
Vous verrez comment le Mean-
dre , qui est le jeu & l'exercice de
tous les Poëtes , fait vne infinité
de tours & de destours; comment
il approche en beaucoup d'en-
droits de son propre liët , & com-
ment il s'en détourne; quand il sem-
ble qu'il se va jeter dans soy-mes-
me. Mais au reste , tous ces voya-
ges ne vous rendent ny meilleur,
ny plus aisé. Il faut se jeter dans
l'estude , & parmy les Maistres de
la Sagesse , pour apprendre ce que
les autres ont cherché , & pour
chercher ce qui n'est pas encore
trouué ; il faut enfin retirer l'ame
d'vne miserable seruitude, & la re-
mettre en liberté. Tandis que vous
ignorerez ce qu'il faut fuir, ce qu'il
faut desirer , ce qui est nécessaire,
ce qui est superflu, ce qui est iuste,
ce qui est honneste , vous vous
égarerez plutôt que vous ne voya-
gerez. Toutes vos courses ne vous
apporte

apporteront point de secours ;
parce que vous voyagez avec vos
passions , & que vos vices vous
suiuent par tout. Pleust à Dieu
qu'ils vous suiussent seulement ,
au moins ils seroient éloignez de
vous ; mais vous ne les menez pas ,
vous les portez avec vous. C'est
pourquoy ils vous pressent par
tout, & vous font par tout la mes-
me peine. Il faut donc chercher vn
remede au malade , & non pas vn
autre pays. Quelqu'un s'est-il rom-
pu la cuisse , ou s'est-il donné
quelque entorse , il ne se met ny
dans vn carosse , ny dans vn vais-
seau ; Il fait venir le Medecin
pour réjoindre les os rompus , ou
pour luy remettre la jambe. Com-
ment donc vous pourriez vous
imaginer que vostre esprit, qui est
pour ainsi dire , demis de sa pla-
ce , par tant de lieux qu'il a veus,
puisse guerir par le changement
des lieux ? Certes ce mal est trop
grand pour receuoir la guerison, en
le

se faisant porter tantost en vn lieu, tantost en vn autre. Les grâds voyages ne rendront pas vn homme Medecin ; ny Orateur : Enfin on n'acquiert pas la Science en se promenant. He quoy ! seroit-il possible que la Sagesse , à qui toutes choses sont inferieures , s'appriist en passant chemin ? Certainement il n'y a point de voyage, il n'y a point de lieu qui vous puisse retirer de vos conuoitises , reprimer vostre colere , & arrester vostre ambition, ou s'il y en auoit quelqu'un , on y courroit en foule de tous costez. Tant que vous porterez avec vous les causes de ces maux , vous en serez persecuté, vous serez en leur puissance en quelque lieu que vous alliez sur la mer ou sur la terre. Vous estonnez-vous que vostre voyage ou vostre fuite ne vous ait point rendu plus honneste homme ? C'est que toutes les choses que vous fuyez , sont avec vous, Corrigez-vous

vous donc vous-mesme , déchargez - vous de vostre fardeau , & donnez au moins quelque mesure à vos desirs. Ostez de vostre esprit toute sorte de depravation & de vice. Voulez-vous faire des voyages agreables? guerissez celuy qui vous accompagne. L'avarice demeurera avec vous aussi longtemps que vous aurez commerce avec vn avaricieux. L'orgueil ne vous quittera point , tandis que vous frequenterez vn orgueilleux. Vous ne perdrez iamais la cruauté dans la frequentation d'un bourreau , & la compagnie des adulteres allumera vostre impudicité.

II. Si vous avez enuie de vous dépouiller de vos vices, éloignez-vous tant que vous pourrez de l'exemple des vices. L'auare , le corrupteur , l'inhumain, le trompeur, qui vous seroient pernicioeux, s'ils estoient seulement proches de vous , sont en vous - mesme.

Passez

Passiez - donc dans la compagnie des gens de bien ; Vivez avec les Catons, avec Lelius , avec Tuberon, & si vous voulez aussi frequenter les Grecs , hantez Socrate & Zenon. L'un vous apprendra à mourir quand vostre heure sera venuë ; & l'autre vous apprendra la même chose, avant que le temps en soit venu. Vivez avec Chrysippe & Posidonius, ils vous donneront la connoissance des choses diuines & humaines. Ils vous enseigneront à éviter l'oysiveté , & non seulement , à bien parler, & à contenter l'oreille de ceux qui vous écoutent ; mais encore à fortifier vostre cœur contre toutes sortes de menaces. Car le port le plus assésé de cette vie orageuse, & perpetuellement agitée, c'est de mépriser tout ce qui peut arriuer, c'est de demeurer toujours ferme, de recevoir courageusement les coups de la fortune, sans se cacher en homme lasche, & sans luy tourner

ner

ner le dos. La nature nous a engendrez magnanimes; & comme elle a donné la cruauté à quelques animaux, à d'autres la finesse, & à quelques vns la crainte, ainsi elle nous a donné vn esprit grand & courageux, qui cherche où il viura avec plus d'honneur, & non pas avec plus de seureté, qui ressemble aux Dieux, qu'il imite & qu'il suit, autant que le pas d'un homme le peut permettre. Il expose à la veüe du monde, il est bien aise d'estre loué, il est bien aise d'estre veu. Il est le Maistre de toutes choses; il est au dessus de toutes choses; c'est pourquoy il ne se rend esclaué d'aucune chose, il ne trouue rien de rude, il ne trouue rien de pesant qui le fasse courber sous son poids.

La mort & le travail sont horribles à voir?

Non certes, si on les peut regarder d'un œil ferme, & dissiper les tenebres qui nous les representent

rent si épouventables. Beaucoup de choses ont fait peur durant la nuit de qui on ne fait que rire quand il est iour.

La mort & le travail sont horribles à voir ? Virgile a fort bien parlé de cela. Il n'a pas dit que ces choses fussent horribles en effect, mais seulement à la veüe ; c'est à dire qu'elles semblent horribles, mais qu'elles ne le sont pas en effect. Que trouue-t'on aussi de formidable en ces choses que ce que l'opinion commune en a fait croire ? Dites-moy, ie vous prie, Lucilius, pourquoy vn homme apprehenderoit-il le travail, & pourquoy redouteroit-il la mort ? Il y en a qui estiment que tout ce qu'ils ne peuvent faire, est impossible, & qui disent que nous proposons des choses qui sont au dessus des forces communes. Mais i'ay beaucoup meilleure opinion d'eux, qu'eux-mesmes. Ils peuvent faire toutes les

les choses qu'ils s'imaginent impossibles ; mais ils ne veulent pas les faire. En effet , qui n'en est pas venu à bout quand il a voulu éprouver ses forces ? Qui ne les a pas trouuées faciles quand il a mis la main à l'œuvre ? Si nous n'auons pas la hardiesse de les entreprendre , ce n'est pas qu'elles soient difficiles ; mais elles semblent difficiles , parce que nous n'auons pas la hardiesse de les entreprendre.

III. Que si vous desirez des exemples , representez-vous un Socrate , ce patient vieillard. Il a esté persecuté par toutes sortes de maux, & neantmoins il n'a iamais esté vaincu , ny par la pauvreté, que les ennuis domestiques luy deuoient rendre plus importune , ny par les trauaux qu'il a supportez dans la guerre , ny par ceux qui l'ont exercé dans sa maison ; soit que vous consideriez sa femme , qui estoit fascheuse & insupportable,

portable , soit que vous regardiez
ses enfans , qui ressembloient plus
à leur mere qu'à leur pere. Ainsi
il a presque tousiours esté , ou
dans la guerre , ou dans la tyrannie,
ou dās vne liberté plus cruelle
que la guerre & les Tyrans. On
combattit vingt-sept ans, & apres
qu'on eust quitté les armes, la vil-
le fut abandonnée à l'inhumanité
de trente Tyrans, dont la plus-
part estoient ses ennemis : Enfin
il fut condamné comme coupable
des plus grands crimes. On l'ac-
cusoit de vouloir changer la Re-
ligion de corrompre les ieunes
gens , de les exciter contre les
Dieux, contre leurs peres, & con-
tre la Republique ; & apres tout
cela, il fut mis en prison & empoi-
sonné. Mais toutes ces choses tou-
cherent si peu l'esprit de Socrate,
que son visage n'en parut pas seu-
lement alteré. Il conserua ius-
qu'au dernier moment de sa vie
cette merueilleuse loüange qui luy

a esté particuliere , qu'on n'a iama-
is veu Socrate , ny plus triste,
ny plus joyeux , & qu'il fût tou-
siours égal dans vne grande iné-
galité de la fortune; Voulez-vous
vn autre exemple ? Mettez-vous
deuant les yeux le dernier Caton,
que la fortune a trahy plus inhu-
mainement , & avec vne cruauté
plus opiniastre. Elle luy résista
en tous lieux, & luy résista enco-
re en sa mort. Il donna toutesfois
témoignage qu'un homme de
cœur peut viure malgré la fortu-
ne , & mourir malgré la fortune.
Toute sa vie s'est passée , ou dans
les guerres Ciuiles , ou durant vn
temps où l'on jettoit les semences
de la guerre ciuile. Vous pourriez
dire raisonnablement, qu'il n'a pas
moins vescu dans la seruitude que
Socrate, si ce n'est que vous croyez
que Pompée , Cesar , & Craf-
sus s'estoient vnis ensemble pour
la defense de la liberté. On n'a
iama^s veu changer Caton parmy
rant

tant de changemens de la Repu-
blique. Il a tousiours esté égal
parmy tant de diuerſes occasions;
dans la Preture , dans les refus
qu'on luy a faits des grandes char-
ges , dans les accusations , dans
les gouuernemens , dans les as-
ſemblées du peuple , dans les ar-
mées , dans la mort , & dans cet-
te épouuante generale de la Re-
publique. Enfin, lors que d'un co-
ſté on voyoit Cefar avec les dix
plus fortes Legions ; & que de
l'autre on voyoit Pompée avec
toutes les forces des Nations eſtrā-
geres , il fut tout ſeul aſſez fort
contre des tempeſtes ſi épouuan-
tables. Lors que les vns ſe jectoient
dans le party de Cefar , & les au-
tres dans celui de Pompée; il com-
poſa tout ſeul vn party, qui fut ce-
luy de la Republique. Si vous
voulez vous representer l'image
de ce temps-là , vous verrez d'un
coſté le peuple amateur des nou-
ueautez ; vous verrez de l'autre

costé le Senat ; les Cheualiers , & tout ce qu'il y auoit de plus considerable dans la ville ; & au milieu de tout cela , vous ne verrez que deux choses , la Republique & Caton. Enfin vous-vous estonnez , quand vous aurez regardé.

Priam , Agamemnon , & le fameux Achille

Contraire à tous les deux.

Car il ne peut approuuer ny l'un ny l'autre ; il veut desarmer l'un & l'autre ; Et voicy le sentiment qu'il a de tous les deux. Il dit qu'il mourra si Cesar est victorieux , & qu'il se bannira luy-mesme si Pompée demeure le Maistre. Que pouuoit craindre ce grand homme , qui s'estoit desia ordonné , soit qu'il fust vainqueur , soit qu'il fust vaincu , tout ce que les plus cruels ennemis eussent peu ordonner contre luy ? Ainsi il mourut par les ordres & par le commandement qu'il s'en donna. Voulez-vous voir que les hommes peu

peuvent endurer le travail ? Il a conduit des armées parmy les deserts de l'Afrique. Voulez-vous voir qu'on peut endurer la soif ? Lors qu'il conduisoit les restes de son armée défaite & vaincüe par des montagnes arides , sans auoir prouision de viures , il endura la soif avec les armes sur le dos ; & toutes les fois qu'il se presentoit occasion de boire, il beuuoit tousiours le dernier. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser l'honneur & l'infamie ? Le mesme iour qu'on luy refusa le Consulat , on le vid jouer à la paulme dans la mesme place où il auoit esté refusé. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser la puissance des plus grands ? Il fit vn deffi à Pompée & à Cesar, bien que personne n'osast offenser l'un des deux que pour gagner les bonnes graces de l'autre. Voulez-vous voir qu'on peut mépriser aussi bien la mort que l'exil ? Il se condamna luy-mesme au ban-

nif

nissement & à la mort , & cependant il resolut de faire la guerre. Nous pouuons donc monstrier autant de courage, pourueu que nous voulions nous affranchir & rompre nos fers. Premièrement il faut renoncer aux voluptez; elles enervent, elles effeminent , & demandent beaucoup de choses qu'il faut demander à la fortune. Après cela il faut mépriser les richesses , qui sont le prix & les récompenses de la seruitude. Il faut quitter l'or & l'argent, & tout ce qui sert de charge & d'embaras aux grands Seigneurs. On ne peut auoir gratuitement la liberté , il faut travailler pour l'acquérir , & si vous l'estimez beaucoup, vous estimerez peu toutes choses.





EPISTRE CV.

ARGUMENT.

1. *Des causes de la ruyne de l'homme, & des moyens de les éviter.*
2. *En quoy consiste la plus grande partie du repos de l'esprit.*

I. **L** faut que ie vous dise ce que vous deuez observer pour viure dans vne plus grande tranquillité. Mais ie suis d'aduis que vous receuiez ces preceptes, comme si ie vous prescriuois de quelle façon vous deuez vous gouverner pour cōseruer vostre santé dās le pays* d'Ardée. Considérez combien il y a de choses qui sollicitent l'homme à la ruyne de l'hōme mesme. Vous trouuerez dans ce nombre

* L'air y estoit fort mauuais.

bre l'esperance, l'enuie, la haine, la crainte, le mépris. Mais parmy toutes ces choses le mépris est si peu cósiderable, que plusieurs l'ont recherché, côme vne sauue-garde & vn azile. Veritablement celuy qui en méprise vn autre, luy dône, pour ainsi dire, vn coup de pied ; mais pour le moins il passe outre. Personne ne s'opiniastre de nuire à celuy, dont il ne fait point de cõpte, personne ne chetche les moyès de l'offencer. Ainsi dans vne bataille on ne s'amuse point à ceux qui sõt rēuersez par terre, mais on attaque celuy qu'on trouue debout. Vous ne donnerez point d'esperance aux méchans, si vous n'avez rien qui réueille la conuõitise & la malice d'autruy, si vo⁹ ne possédez rié d'éclattant & de remarquable. Car les choses éclattâtes sõt auidémēt desirées, encore qu'õ ne les connoisse qu'a demy. Quãd à l'ēuie, vous vous en deffēdrez facilement, si vous n'affectez point d'estre veu, si vous ne

vantez point vos biens , & que vous sçachiez cacher en vous mesme vos satisfactions & vos joyes. Pour la haine , qui est comme la fille des injures & des offenses ; vous l'éviterez sans doute , si vous n'offensez personne volontairement ; & le sens-commun est capable de vous tirer de ce danger qui a perdu tant de monde. Quelques-vns ont eu de la haine, & toutesfois ils n'ont point eu d'ennemis qu'ils peussent combattre. La mediocrité de vostre fortune, & la felicité de vostre esprit vous donneront l'avantage de n'estre pas craint , & principalement quand on verra qu'on vous peut offenser sans peril. Qu'il soit aisé de se reconcilier avec vous , & que vostre reconciliation soit assurée; Au reste , il est aussi dangereux d'estre craint en sa maison par ses esclaves, & par ses enfans, que d'estre redouté au dehors. Personne ne manque de force pour nuire, outre que
celuy

celuy qui est craint , n'est pas luy-mesme exempt de crainte. Enfin personne ne s'est iamais rendu redoutable , sans qu'il ait luy-mesme tremblé. Il reste maintenant à parler du mépris , dont le remede est sans doute en la puissance de celuy que l'ó méprise, & qui le supporte patiemment; parce qu'il veut bien le souffrir, encore qu'il ne l'ait pas mérité. On en évite aussi le mal par le moyen des bonnes lettres, & par l'amitié de ceux qui sont puissans aupres des personnes puissantes. En effet, il vous sera vtile de vous approcher d'eux, sans toutes-fois vous y engager, de peur que le remede ne soit plus fascheux que le mal.

II. Mais apres tout, rien ne vous profitera dauantage que de ne point faire de bruit , que de parler peu avec les autres , & beaucoup avec vous. Il y a ie ne sçay quel charme dans l'entretien & dans le discours qui flatte, qui gagne insensiblement

l'ame, & qui n'a pas moins de force que le vin ou l'amour pour faire découvrir des secrets. Personne ne sçauroit taire ce qu'on luy a dit, & personne ne rapporte les choses comme il les a entendües. Celuy qui ne taira pas la chose, n'en taira pas aussi l'Autheur : car il n'y a personne qui n'ait quelque amy à qui il se fie autant quel'on s'est fié à luy. Et pensant bien retenir sa langue, & ne dire sa pensée qu'à vn seul, il la decouvre à tout vn peuple ; de sorte que ce qui estoit vn secret, deuiant bien tost vn bruit commun. Le meilleur moyen de viure en seureté, c'est de ne rien faire d'injuste. Comme les superbes, & les méchans menent vne vie déreglée, & toute remplie de confusion, ils ont autant de crainte qu'ils font de mal, & ne sont iamais en repos. Ils tremblent aussi tost qu'ils ont fait vne mauuaise action ; ils sont tousiours en inquietude, leur conscience ne leur donne

ne

ne point de relasche, & les forces de faire reflexion sur eux. Quiconque attend la peine, la ressent desia; & quiconque la merite, l'attend. Il y a des choses qui peuuent garentir vn méchant de peine; mais il n'y en a point qui le puissent mettre en repos. Il songe qu'il peut estre découuert, encore qu'on ne le découvre pas. Les nuits n'on point pour luy de bons songes, son crime le réueille à tout moment; & toutes les fois qu'il entend parler de celuy d'un autre, il pense qu'on parle du sien. Il luy semble qu'il ne sera iamais assez oublié, ny assez couuert. Enfin vn méchant homme a eu quelquesfois assez de bonne fortune pour se cacher; mais il a tousiours eu ce mal-heur qu'il ne pense iamais estre caché.



EPISTRE CVI.

ARGUMENT.

1. *Il demande si le bien & le mal sont des corps.*
2. *Que l'on perd trop de temps en la consideration des choses vaines & inutiles.*

I. **S**I ie répons vn peu tard à vos Lettres, ce n'est pas que les affaires m'en ostent le temps. Je ne veux point vous apporter cette excuse, ie n'ay point d'affaires, & tous ceux qui n'en veulent point auoir, n'en ont point. Les affaires ne suivent personne, mais on va au deuant d'elles. On les recherche, on les embrasse, & l'on s'imagine que la quantité des affaires soit vn témoignage de la felicité d'un homme. Qui m'a d'oc empesché de vous faire promptement

ment réponce sur ce que vous m'auiez demandé ? La question mesme que vous me faisiez qui deuoit trouuer vne place dans mon ouurage; car vous sçauiez que i'ay dessein de faire vne Philosophie Morale, & d'éclaircir toutes les questions qui en dépendent. Ainsi i'ay douté si ie deuois differer à vous respondre iusqu'à ce que ie fusse au lieu où ie deuois traiter de ce sujet, ou si ie deuois vous dōner vne audience extraordinaire. Mais enfin il m'a semblé qu'il n'estoit pas raisonnable de retenir plus long-temps vn homme qui vient de si loin. Je tireray donc du corps & de la suite de mon discours, ce que vous voulez sçauoir ; Et si ie trouue d'autres choses, ie vous les enuoyeray librement, sans attendre que vous me le demandiez. Voulez - vous sçauoir ce que c'est ? Ce sont des choses dont la connoissance donne plus de plaisir que d'utilité,

comme ce que vous demandez, si ce qu'on appelle bien, est vn corps. Je vous dis que c'est vn corps puis qu'il agit. Ce qui agit, est corps: or le bien agit sur l'ame, la forme & l'entretient en quelque façon. Donc, comme les biens du corps sont des corps, les biens de l'esprit en sont aussi; car même l'esprit est vn corps. Puis que l'homme est corporel, il faut necessairement que son bien soit corps. Je mentirois si ie disois que ce qui nourrit, que ce qui conserue la santé; ou ce qui la restablit, n'est pas corps. Il faut donc croire que le bien de l'homme est corporel. Mais pour ne point remplir cette Lettre d'une chose que vous ne demandez pas, ie pense que vous ne doutez point que les passions ne soient des corps, comme la colere, l'amour, la tristesse. Si vous en doutez; voyez si elles ne changent pas de visage, si elles ne font pas rider le front, si elles n'y imprimant

priment pas la joye ; si elles ne nous font pas rougir , & deuenir palles ? Pourriez-vous donc croire que des marques si sensibles peussent estre imprimées sur vn corps par vne autre chose que par vn corps ? Si les passions sont des corps , les maux de l'ame sont aussi des corps ; comme l'auarice , la cruauté , & ces vices inueterez qui sont deuenus plus forts que toutes sortes de corrections. Et partant la méchanceté & toutes ses especes sont des corps ; comme la malignité, l'enuie, l'orgueil. Il faut donc tirer de tout cela cette consequence, que les biens sont aussi des corps ; Premièrement , parce qu'ils sont contraires aux maux, & puis parce qu'ils en donnent les mesmes indices. N'avez-vous iamais pris garde à cet éclat, que le courage donne aux yeux ? Combien la prudence y fait paroistre de soins ? le respect, de tranquillité & de modestie ? la joye, de satisfaction.

fatisfaction ? la severité , de rigueur ? & la verité , d'assurance ? Il ne faut donc point douter que ce qui change la couleur & la disposition du corps , & que ce qui exerce sur luy vn empire si souverain, ne soit aussi corporel. Enfin toutes les vertus dont ie viens de parler , & tout ce qui en procede, sont des biens. Et peut-on reuenir en doute qu'une chose qui en peut toucher vne autre, ne soit corps ?

Ce qu'on touche & qui touche, est sans doute un vray corps, comme dit Lucrece.

Or toutes les choses que i'ay dites , ne feroient pas changer le corps, si elles ne le touchoient. Et les sont donc corporelles. Et certes, il y a grande apparence, que ce qui a tant de force que de pousser, que de craindre, que de commander, soit corps. Quoy donc, la crainte ne retient-elle pas les hommes ? l'audace ne les pousse-elle pas ? le courage

courage ne les emporte - il pas dans les dangers, ne leur donne il pas de la violence, & de l'impetuosité ? La moderation ne reprime-elle pas les esprits, & ne les retient-elle pas dans le deuoir ? La joye ne nous emporte-elle pas hors de nous-mesmes ; & la tristesse n'a elle pas la force de nous ramener à nous-mesmes ? Enfin tout ce que nous faisons par le commandement ou du vice , ou de la vertu. Ce qui commande au corps , est corps ; ce qui luy fait de la violence est corps. Le bien du corps est corporel, le bien de l'homme est aussi le bien du corps , & partant il est corporel.

II. Mais maintenant que ie vous ay satisfait, cōme vous l'avez souhaitté, il faut que ie me dise à moy-mesme , ce que ie m'imagine que vous me diriez. Nous ne faisons que iouer aux eschets , nous perdons nostre temps en de vaines subtilitez. Toutes ces disputes

ne rendent pas les hommes meilleurs, mais seulement vn peu plus sçauans. Il y a plus de franchise, & plus de simplicité dans la véritable Sagesse, & il n'est pas besoin de beaucoup de science pour rendre l'ame bonne, & pour faire vn homme de bien. Mais comme de nos autres biens, nous - nous jouïons de la Philosophie, nous en faisons des profusions, & nous ne pouuons ménager les sciences, non plus que les autres choses. Enfin nous n'estudions pas pour nostre vie, mais pour l'école; Nous ne voulons pas estre meilleurs, mais seulement plus sçauans.



EPISTRE CVII.

ARGUMENT.

Il console Lucilius sur la fuite de ses Esclaves.

2. Que

2. *Que les pertes sont ordinaires dans la vie, & partant qu'elles ne doivent point estre inopinées.*

I. **Q**'avez - vous fait de vostre sagesse ? où est cette preuoyance qui vous faisoit jeter les yeux de tous costez ? où est enfin cette grandeur de courage ? De si petites choses ont - elles la force de vous toucher ? Hé bien vos occupations & vos affaires ont donné à vos Esclaves l'occasion de prendre la fuite. Si vous avez perdu vos ennemis (car ie veux bien leur laisser ce nom qu'Epicure leur a donné) quelle partie de vos biens avez - vous perduë ? Vous ne manquez que de ceux qui vous donnoient de la peine, & qui vous rendoient fascheux aux autres ? il n'y a rien en cela d'extraordinaire , rien que l'on ne doive attendre , & rien qui ne soit cent fois arriué. Il est aussi ridicule de s'offencer de cela , que
de

de vous plaindre d'auoir esté mouillé dans la rue , & qu'on a fait réjaillir des crottes sur vous. Il en est de la vie comme des bains , de la foule, & des chemins. On jettera quelques choses sur vous , & quelques-vnes y tomberont. La vie n'est pas vne chose où il faille rechercher tant de delicateſſe. Vous-vous eſtes engagé dans vn long chemin : Il faut neceſſairement que vous y chopiez quelquesfois , que l'on vous choque, que vous tombiez, que vous vous laſſiez , & que vous criez ſouuent, ô mort , c'eſt à dire, que vous mentiez. Vous quitterez voſtre compagnon en vn endroit, vous ferez ſes funerailles en vn autre vous en aurez de la crainte. Il faut acheuer vn chemin ſi rude parmy de ſi faſcheuſes incommoditez. Il faut preparer ſon eſprit contre toutes choses , & luy apprendre qu'il eſt arriué,

Où

Où le deuil , les soucis , la vieillesse la peste

Ont fondé pour iamaïs leur demeure funeste.

Il faut passer la vie dans vne si fascheuse compagnie. Il est impossible de la fuyr, mais vous pouvez la mépriser. Or vous la mépriserez si vous y pensez souuent, & que vous iettiez souuent les yeux sur l'auenir. Il n'y a personne qui n'ait marché avec plus de force & de courage au deuant des occasions, contre lesquelles il s'estoit préparé. Il n'y a personne qui n'ait résisté aux plus grands maux, s'il les a considerez auparauant de l'esprit & de la pensée. Au contraire celuy qui ne s'y est iamaïs préparé, a de l'épouuante des choses mesmes les plus legeres.

II. Il faut faire en sorte qu'il ne nous arriue rien de subit & d'inopiné; & d'autant que toutes choses ne nous semblent fascheuses, que par leur nouveauté; la meditation

dition que vous en ferez , produira au moins cet effect , que vous ne ferez point nouveau soldat dans la milice de la fortune. Hé bien ! vos esclaves vous ont quitté. Mais ils en ont dérobé vn autre , ils en ont accusé vn autre , ils en ont tué vn autre , ils en ont trahy vn autre , ils en ont foalé vn autre aux pieds , ils en ont attaqué vn autre par le poison , & vn autre par des calomnies. Tout ce que vous pouuez dire est arrivé deuant nous à plusieurs , & arriuera encore apres nous. Il y a vne infinité de maux differens , dont nous sommes le but. Les vns sont desia dans nous-mesmes , les autres se lancent contre nous , & quelques - vns qui vont tomber sur nos voisins , ne laissent pas de nous donner de la douleur & de la peine. Ne nous estonnons point des choses pour lesquelles nous sommes nez. Certes personne ne s'en doit plaindre , puis qu'elles

qu'elles arriuent également à tout le monde. Je dis également , car celuy qui à éuité quelque mal , pouuoit neantmoins le ressentir. D'ailleurs vne loy est iuste & équitable, non pas à cause que tout le monde en sent l'effect; mais parce qu'elle a esté faite pour tout le monde. Souuenons - nous de nostre condition, & payons sans aucun murmure les tributs de l'humanité. L'Hyuer fait venir le froid, il faut donc auoir froid. L'Esté ramene les chaleurs , il faut donc auoir chaud. La corruption de l'air attaque la santé, il faut donc estre malade. Vne beste sauuage nous attaquera en vn endroit, & l'homme qui est plus cruel que toutes les bestes sauuages, nous poursuura en vn autre. L'eau nous osterá vne chose, & le feu vne autre. Nous ne pouuons changer cette condition , qui est attachée aux choses du monde. Mais nous pouuons nous armer d'un grand courage,
qui

qui sera digne d'un homme de bien. Ainsi nous supporterons constamment les accidens de la vie , & nous consentirons aisément aux ordonnances de la Nature. Elle gouverne tout ce grand Empire que vous voyez , par des changemens perpetuels. Le beau temps succede aux broüillards. La mer se trouble apres auoir esté calme & tranquille ; Tantost vn vent souffle , & tantost vn autre ; Le iour suit la nuit. Vne partie du Ciel se leue, tandis que l'autre s'abbaisse ; Et enfin l'Eternité est composée de choses contraires. Il faut que nostre ame s'accommode à cette loy , qu'elle la suiue , & qu'elle luy obeysse. Il faut qu'elle croye que tout ce qui arriue , deuoit arriuer , & qu'elle se garde de dire des iniures à la Nature. On ne scauroit mieux faire dans la necessité , que , de souffrir constamment ce qu'on ne scauroit corriger , & de suiure Dieu sans murmure,

mure, luy qui est l'Autheur de tout ce qui arriue dans le monde. Il n'y a que les mauuais Soldats qui suiuent leur General en pleurant C'est pourquoy receuons avec allegresse les ordres & les commandemens du Ciel ; ne quittons pas vne trame, où tout ce que nous de-
uons souffrir, est tissu & entremélé ; Et parlons à Iupiter, qui conduit la machine du monde, avec les mêmes Vers dont Cleante luy parloit. Je croy qu'à l'imitation de Ciceron, il me sera permis de les mettre en nostre langue. S'ils vous plaisent, à la bonne heure ; s'ils vous déplaisent, vous sçaurez au moins qu'en cela i'ay suiuy l'exemple d'un grand homme,

*Arbitre souuerain du Ciel & de
la terre,*

*Conduits moy dans la paix, con-
duits moy dans la guerre;*

*Par tout où ton vouloir appellera
mes pas,*

Je

*Je suis prest de marcher , ie ne re-
siste pas.*

*Dans le bien, dans le mal, ie veux
te reconnoistre,*

*Je veux ce que tu veux , le destin
est le maistre ;*

*Il mene doucement celui - là qui
le fuit ,*

*Et traïsne avec horreur le lasche
qui le fuit.*

Ainsi nous deuons viure , ainsi
nous deuons parler. Il faut que la
destinée nous trouue prests & di-
ligens à la suiure. Il n'appartient
qu'à vn grand courage de se don-
ner entierement à Dieu. Au con-
traire , il n'y a que les foibles &
les petits esprits qui luy sont opi-
niastres , qui ont de mauuais sen-
timens de la prouidence , & qui
ayment mieux blasmer les Dieux,
qu'eux-mesmes.



EPISTRE CVIII.

ARGUMENT.

1. *Comment il faut estudier , & de quelle façon il faut lire, ou écouter les Philosophes.*
2. *Que les ieunes gens sont ordinairement plus ardens à l'estude de la Philosophie , que les vieux.*
3. *Censure de ceux qui estiment que la Philosophie consiste plustost à faire des questions & des disputes , qu'à regler la vie.*

I. **L**A question que vous me faites est du nombre des choses qu'il faut sçavoir; pour dire que l'on est sçauant. Mais puis que vous me pressez de telle sorte, & que vous ne voulez pas attendre les Liures où ie traite auec ordre de toute la Philosophie Morale,

rale , ie vay promptement vous
satisfaire. Neantmoins afin que
cette passion d'apprendre, dont ie
voy que vous brûlez , ne se nuise
pas elle-mesme, il faut que ie vous
dise auparauant comment vous
la deuez ménager. Il ne faut pas
tout d'un coup se jeter sur toutes
choses. C'est par le moyen des
parties qu'on vient à la connois-
sance du tout. Il faut proportion-
ner le fardeau à nos forces , & ne
pas plus entreprendre qu'elles le
permettent. Il ne faut pas puiser
tout autant que vous voulez, mais
autant que vous en pouuez tenir.
Ayez seulement bon courage , &
vous en prendrez tout autant que
vous voudrez. Plus vne ame se
remplit , plus elle deuient grande,
plus elle s'estend. Lors que i'assie-
geois , pour ainsi dire , l'Escole
d'Attalus , où ie venois tousiours
le premier , & d'où ie sortois tou-
sious le dernier ; lors mesme que
dans la promenade nous prouo-
quions

qu'ios à la dispute ce philosophe, qui
né seulement estoit toujours prest;
mais qui venoit ordinairement au
deuant de nos questions, il me sou-
uient de luy auoir oüy dire que le
Maître & l'Escolier deuoient
auoir vn mesme but; que l'vn doit
auoir intention d'apporter du pro-
fit, & l'autre d'en receuoir. Celuy
qui frequente les écoles des Philo-
sophes, doit tous les iours en em-
porter quelque fruit, & s'en re-
tourner plus sain en sa maison, ou
au moins plus en estat d'estre gue-
ry. Et certes, cela ne manquera pas
d'arrriuer. Car la Philosophie a vne
vertu si merueilleuse, qu'elle pro-
fite non seulement à ceux qui y
estudient; mais encore à ceux qui
frequenter les Philosophes: Celuy
qui va au Soleil, ne laisse pas de se
halier, encore qu'il n'y aille pas
pour cela. Ceux qui ont demeuré
quelque temps dans la boutique
d'un parfumeur, en emportent l'o-
deur avec eux; & ceux qui ont ou

la frequentation d'un Philosophe, y contractent necessairement quelque chose qui leur apporte du profit; quand mesme ils ne s'en seroiēt pas souciez. Prenez garde que ie parle de ceux qui ne s'en seroient pas souciez, & non pas de ceux qui en auroient eu de la repugnance. Car enfin, n'auons - nous pas veu des personnes qui ont demeuré beaucoup d'années près des Philosophes, & qui n'en ont pas receu la moindre teinture de la Philosophie? Ouy certes, nous en auons veü qui ne manquoient point d'assiduité; & ie ne les appelle pas les disciples, mais les hostes des Philosophes. Quelques vns y viennent pour écouter, & non pas pour apprendre, cōme nous allons au theatre pour y auoir du plaisir, ou par les discours; ou par les musiques, ou par les sujets qui s'y representent. Vous verrez que la plus grande partie des auditeurs, vont dans l'école d'un Philosophe comme en

une promenade, & en vn lieu de di-
 uertissement. Ils n'y vont pas pour se
 dépouiller de quelque vice, ny pour
 appréhendre quelque regle sur laquel-
 le ils forment leurs mœurs; mais pour
 donner du plaisir à leurs oreilles. Il y
 en a qui y vont avec des tablettes,
 non pour retenir les choses; mais
 pour remarquer quelques paroles
 qui ne profitent, ny à eux ny aux au-
 tres. Quelques-uns sont émus par
 les grâds discours qu'ils y entendēt
 ils entrēt dans les passions de ceux
 qui parlēt; ils monstrent sur leur vi-
 sage la satisfaction de leur esprit,
 mais ils ne sōt pas émus d'une au-
 tre façon que * des dâseurs qui sōt
 cent postures furieuses, à la cadan-
 ce & au son de quelque instru-
 ment. D'autres sont ravis & char-
 mez par la beauté des choses, &
 non pas par le son des paroles.
 Si l'on fait quelque puissant dis-
 cours contre la mort; si l'on
 parle avec mépris de la fortune,
 ils veulent aussi-tost executer tout

* Ou
 bien
 que les
 Pre-
 stres de
 Cibelle
 qui sē-
 bloient
 se met-
 tre en
 furie
 au son
 de la
 fleur.

ce qu'ils ont ouy dire. Ceux-là véritablement sont touchez , & auroient les qualitez qu'on demande, si certe noble impression pouuoit demeurer dans leur ame , & que le peuple ennemy de la vertu , n'en chassast pas aussi-tost vne passion si illustre. Enfin il y en a peu qui puissent porter iusques chez eux cette ferme resolution qu'ils auoient prise dans l'école. Il est facile d'exciter vn desir vertueux dans l'ame de ses auditeurs ; car la Nature a mis dans tous les hommes des principes & des semences de vertu. Nous sommes nez , tant que nous sommes, pour toutes les belles choses; & quand quelqu'un nous y exorte, alors ces biens de l'ame qui auoient esté comme assoupis, se réueillent. Ne voyez-vous pas comment les Theatres resonnent toutes les fois qu'on y dit des choses qui sont approuuées de tout le monde , & reconnues pour veritables par vn consentement vniuersel?

S'il

*Sil manque au pauvre quelque
chose,*

Tout manque à l'avaricieux ;

*Il n'est bon à personne, & quoy qu'il
se propose ,*

Il est à soy pernicieux.

Vn auare applaudit à ces vers, & se
réjoit de voir detester son vice.
Mais combien pensez - vous que
les mesmes choses ayent plus de
force & de puissance quand vn
Philosophe les prononce ? Quand
ces vers sont entre-meslez de pre-
ceptes salutaires, n'estimerez-vous
pas qu'ils entreront plus aisément
dans l'ame & la multitude igno-
rante, & qu'ils s'y imprimeront
plus fortement ? Cleanthe disoit
que comme nostre souffle rend vn
son plus clair & plus éclattant ,
lors que la trompette l'ayant re-
ceu par vne embouchure estroite,
le laisse sortir par vne ouuerture
plus grande & plus large: De mes-
me, la contrainte & la mesure du
vers, rend nos sens plus penetrans,

& les aiguise dauantage. En effect, on entend les mesmes choses avec plus d'indifference, & mesme elles touchent moins quand on les recite en prose. Mais quand les vers viennent au secours, & qu'un certain nombre de syllabes mesurées enferme vn beau sentiment, ce mesme sentiment est poussé dans l'ame, comme par vn fort & robuste bras. On dit quantité de choses pour faire mépriser les richesses; & l'on emploie de grands discours pour persuader aux hommes, que la veritable richesse n'est pas dans vn grand patrimoine, mais dans l'ame; que celuy-là est riche qui s'accommode à sa pauvreté, & qui se met à son aise avec peu de chose. Mais l'ame est plus puissamment touchée, quand les mesmes sentimens sont exprimez en ces vers,

On a besoin de peu de bien

Lors que peu de chose on souhaite.

On a tout ce qu'on veut, on ne manque de rien

Lors

Lors que ce qui suffit, rend l'ame satisfaitte.

Quand nous entendons cela , ou quelque chose de semblable, nous sommes plus aisément persuadez à reconnoistre la verité. Ceux-là mesmes qui ne se contentent iamais, & qui n'ont iamais assez, en ont de l'admiration , en poussent des cris d'applaudissemens, & voudroïent eux-mêmes inspirer la haine & l'auersion des richesses. Quand vous les verrez avec ce sentiment, ne les quittez point, pressez-les de pres, rebattez tousiours la mesme chose, & ne vous amusez point à toutes ces finesses de Sophiste , à tant d'argumentations , & à ces vaines subtilitez. Parlez de toutes vos forces contre l'avarice, parlez contre le luxe, & quand vous aurez reconnu que vous aurez fait impression sur l'esprit de vos auditeurs, pressez les encore avec plus de force & de violence. On ne sçauroit dire le fruit & l'vtilité

E 4 qu'ap

qu'apporte ce discours, qui ne téd
qu'à donner remede , & qui n'a
point d'autre but que le bien des
auditeurs. On imprime facilement
dans les ames tendres l'amour de
l'honneur , & de la vertu ; Et si la
verité rencontre vn bon Aduocat,
elle se faisi aisément des esprits
dociles , & qui ne sont que legerement
corrompus. Pour moy , lors
que i'ay entendu discourir Atta-
lus contre les vices , contre les
erreurs , & les maux de la vie, cer-
tes i'ay eu souuent pitié du genre
humain , & i'ay crû que ce Philo-
sophe estoit en vn degré au dessus
de l'homme , & de toutes les
grandeurs humaines. Il disoit qu'il
estoit Roy , mais il me semble
qu'il estoit plus que les Rois; puis
qu'il luy estoit permis de repren-
dre & de censurer les Rois. Mais
quand il auoit commencé à louer
la pauvreté, & à faire voir que tou-
tes les choses dont on n'a que faire,
estoit

estoyent des fardeaux inutiles , où
qui ne seruent qu'à empescher ceux
qui les portét, i'ay souuēt souhait-
té de sortir pauvre de son école.
Quand il auoit commencé à con-
damner nos voluptez , à louer la
chasteté du corps, vne table sobre,
& la pureté de l'ame; il me prenoit
vne extrême enuie de me retran-
cher non seulement les plaisirs il-
licites; mais encore les choses per-
mises. Veritablement, Lucilius ,
i'en ay retenu quelque fruiçt , car
ie m'attachois à tous les discours
auec vne passion violente. Depuis
ce temps-là , comme j'ay esté re-
duit à viure dans la ville , i'ay en-
core conserué quelque partie de
ses diuines instructions. I'ay don-
né congé aux huïstres & aux
champignons pour tout le reste
de ma vie. Car il ne faut pas les
appeller des viandes , mais des
voluptez , qui nous forcent encor
à manger , quand mesme nous
n'en auons plus d'enuie. Ce

E ;

sont

sont des choses agreables seulement
au goulus, & à tous ceux qui don-
nent plus à leur ventre qu'il n'est
capable de tenir; parce que ces sor-
tes de friandises y descendent faci-
lement, & en sortent tout de mes-
me. Depuis ce temps-là i'ay entie-
rement renoncé à l'vsage des par-
fums; parce que la meilleure odeur
qu'on puisse auoir sur le corps,
c'est de n'en auoir point du tout.
Depuis ce temps-là ie ne charge
point mô estomach de trop de vin,
& i'ay resolu de quitter le bain
pour tout le reste de ma vie. le pèse
qu'il n'y a point de profit & qu'il
y a trop de delicatesse à se faire cui-
re le corps, & à le dessecher par les
fueurs. Mais les autres choses que
i'auois quittées, me sont venuës re-
trouuer. Toutesfois ie ne laisse pas
d'observer en celles dont ie m'e-
stois desia abstenu, vne mediocri-
té qui approche de l'abstinence, &
qui est , peut - estre , plus dif-
ficile ; car il y a des choses qu'on
arrache

arrache de l'esprit plus facilement qu'on ne les modere. Mais puis que i'ay commencé à vous dire que i'auois embrassé la Philosophie. en ma ieunesse, avec plus d'ardeur & de passion que ie ne fais en ma vieillesse, ie n'auray point de honte de vous confesser combien Sotion m'a donné d'amour & d'inclination pour la doctrine de Pythagore. Il on'enseignoit pourquoy ce Philosophe s'estoit abstenu de manger de la chair des animaux, & pourquoy Sextius auoit fait apres luy la mesme chose. L'un & l'autre en auoit vne raison differéte; mais la raison de l'un & l'autre estoit belle & magnifique. Sextius estimoit que l'homme auoit assez d'autres alimens, sans se nourrir de sang, & qu'on s'accoustumoit à la cruauté par le plaisir qu'on prenoit à déchirer de la chair. Il adjoustoit à cela qu'il falloit oster au luxe, & sa cause & sa nourriture; & enfin, il disoit que la diuersité des alimens estoit

estoit contraire à la santé , & prejudiciable à nos corps. Mais Pythagore disoit qu'il y auoit vne alliance entre toutes choses , qu'il se faisoit vn commerce entr'elles , & qu'elles passoient des vnes aux autres. Si vous le voulez croire, il n'y a point d'ame qui meure , & qui cesse seulement son action , si ce n'est durant le peu de temps qu'elle va prendre place dans vn autre corps. Nous examinerons quelque iour combien il luy faut de temps , & combien elle doit déloger de sois , deuant que de reuenir loger dans l'homme. Cependant il imprime dans les cœurs la crainte du crime & du parricide ; parce qu'il dit , que sans y penser , nous pouuons nous adresser à l'ame de nostre Pere , & offencer par le fer ou par les dents vn animal , où estoit l'ame de quelque parent. Après que Sotion eust exposé cela , & qu'il l'eust confirmé par quantité de raisons ; Quoy, dit-il, ne croyez-vous

vous pas que les ames passent d'un corps en un autre, & que ce que nous appellons la mort, n'est rien autre chose qu'un changement de demeure? Ne croyez-vous pas que l'ame qui estoit autres fois dans un homme, est maintenant dans quelque brebis, ou dans une beste sauvage, ou dans un poisson? Ne croyez-vous pas que rien ne perit dans le monde, & que les ames ne font que changer de lieu? Certes non seulement les corps celestes tournent toujours; mais mesmes les animaux ont leurs revolutions, & les ames sont conduites comme dans un cercle. Il y a eu de grands hommes qui ont esté de cette opinion; c'est pourquoy suspendez un peu vostre iugement, & ne prononcez rien encore sur toutes ces choses. Si elles sont veritables, c'est conseruer son innocence que de s'abstenir de manger de la chair des animaux. Si elles sont fausses, c'est temperance & sobriete.

Quelle

Quelle perte vous causera cette opinion? le ne vous oste que la viande dont se nourrissent les Lions & les Vautours. Pour moy m'estant laissé persuader par ces raisons, ie commençay à m'abstenir de la chair des animaux; Et apres avoir observé cela, l'habitude m'en fut non seulement facile, mais encore douce & agreable. Ie croyois que mon esprit en auroit plus de pointe, & plus de vigueur. Neantmoins ie ne voudrois pas aujourd'huy vous assurer si en effect il estoit plus vif, & plus vigoureux. Vous voulez peut estre sçavoir comment i'ay discontinué? Lors que Tibere regnoit, i'estois encore assez ieune, l'on chassa alors les Religions estrangeres, & l'on mettoit entre les superstitions l'abstinence de quelques viandes, Ainsi à la priere de mon pere qui ne craignoit pas le blasme, mais qui haïssoit la Philosophie; ie retournay dans ma premiere façon de viure, & l'on n'eut pas

pas beaucoup de peine à me persuader de faire vn peu meilleure chere que ie ne faisois. Attalus auoit accoustumé de louer vn liēt dur , & qui resistoit au corps ; Et tout vicieux que ie suis , ie couche dans vn liēt où l'on ne peut voir de marque que i'y aye couché.

II. le vous ay dit cela pour vous faire connoistre cōbien les ieunes gens auroient de passiō & d'ardeur aux bonnes choses, si quelqu'vn les exhortoit. & les pouſſoit à la vertu. Il y a bien souuent de la faute de nos Maistres, parce qu'ils nous enseignent à disputer, & non pas à viure. Il y a aussi de la faute des Disciples, parce qu'ils portent chez es Philosophes plutôt vn desir de polir l'esprit, que de perfectionner lame. Ainsi ce qui s'appelloit Philosophie, est deuenu philologie. Certes il importe beaucoup de regarder avec quelle intētion on s'aplique à chaque chose. Celuy qui examine

Virg le

* A.
mon
des
Lettres.

Virgile pour deuenir bon Gram-
mairien , ne s'amuse pas à confi-
derer ce beau Vers:

*Le temps qui fuit toujours, ne re-
tourne iamais.*

Il est donc besoin de vigilance ; si
nous ne nous hastons, nous demou-
rerons derriere les autres. Le temps
nous emporte , & s'emporte luy-
mesme. Enfin nous sommes enle-
uez , sans y prendre garde. Ce-
pendant nous remettons toutes
choses au lendemain , & nous
sommes lents & paresseux, mesme
au milieu des precipices. Le Gram-
mairien obserue seulement en lisant
ce Vers; que toutes les fois que Vir-
gile parle de la vitesse du temps, il
vse du mot de fuyr,

*Le meilleur de nos iours passe &
fuit le premier.*

Mais celuy qui ne s'arreste qu'à la
Philosophie, considere ces mesmes
choses , comme on doit les consi-
derer. Iamais, dit-il, Virgile n'a dit
seulement le temps s'en va , mais
qu'il

qu'il fuït ; parce que c'est la façon d'aller la plus viste & la plus prompte , & que les plus beaux iours de la vie nous sont ravis les premiers. Pourquoi donc ne faisons - nous pas nos efforts pour éгалer nostre vitesse à celle de la chose du monde qui va le plus viste ? Le plus beau temps s'enuole , & le plus triste luy succede. Comme ce qu'il y a de meilleur , & de plus pur dans vn tonneau , en sort le premier, & que la lie & ce qu'il y a de plus pesât, demeure au fôds ; Ainsi ce qu'il y a de meilleur & de plus exquis dans la vie , s'en va le premier. Nous ne feignons point de l'épuiser en faueur d'autrui , pour nous en reserver seulement la lie. Que ce Vers demeure donc imprimé dans nostre esprit ; & n'en faisons pas moins d'estat que si c'estoit la réponce d'un Oracle,

*Le meilleur de nos iours passe &
fuït le premier.*

Pourquoy

Pourquoy le meilleur ? parce que tout ce qui reste, est incertain. Pourquoy le meilleur ? parce que nous pouuons beaucoup apprendre en nostre ieunesse, & faire tourner nostre ame encore facile & traittable du costé de la vertu ; parce que ce temps-là est le plus propre à supporter la peine, à exercer l'esprit dans l'estude, & le corps dans le trauail. Ce qui reste de la vie, est le temps le plus lâche, le plus languissant, & le plus proche de sa fin. Pensons-y donc de tout nostre esprit ; & sans nous amuser aux choses qui ont accoustumé de nous détourner , & de nous donner tant d'occupations, ne trauaillons qu'à vne seule, de peur que nous ne connoissions trop tard combien le temps est rapide , & qu'on ne sçauroit le retenir. Il faut que nous estimions chaque iour, comme si c'estoit la meilleure de nostre vie. Il faut s'en seruir comme d'une chose qui est proprement à nous,

nous emparer de ce qui fuit. Cela certes, n'est pas considéré par celui qui n'apporte à la lecture des vers de Virgile, que des yeux de Grammairien.

III. Ainsi les premiers iours sont les meilleurs, parce que les maladies viennent en suite, parce que la vieillesse presse, & qu'elle est desia sur nostre teste, quand nous pensons estre encore dans la ieunesse. Mais le Grammairien dira que Virgile met tousiours ensemble la vieillesse & les maladies. Et à la verité, ce n'est pas sans raison; car la vieillesse est vne maladie incurable. Outre cela, dit-il, il appelle la vieillesse triste.

Les maux marchent en suite & la triste vieillesse.

Mais il ne faut pas vous estõner, si d'une même chose chacũ tire ce qui peut seruir à ses occupatiõs, & à ses estudes. On void dãs le même pré le bœuf chercher de l'herbe, le chien vn lievre, & la cigogne vne laisarde.

Quand

Quand vn curieux prend les Liures
que Ciceron a composez de la Re-
publique, quand vn Grammairien
les prend, quand vn Philosophe
les lit, l'un y considere vne chose, &
l'autre en considere vne autre. Le
Philosophe s'estonne qu'on ait peu
dire tant de choses contre la iusti-
ce; Et le curieux remarque qu'il y
a eu deux Rois à Rome, dont l'un
n'a point de pere, & l'autre de
mere. Car on est en doute de la
Mere de Seruius, & l'on ne con-
noist point du tout le pere d'An-
cus; encore qu'on dise qu'il soit
petit-fils de Numa. Il remarque
que celuy que nous appellons Di-
ctateur, & qui porte ce nō dās nos
histoires, estoit appellé chez les
anciens Maistre du peuple, comme
on le trouue encore aujourd'huy
dans les Liures des Augurs, où il
y a vn témoignage, que celuy qu'il
nommoit, estoit Maistre des Che-
ualiers. Il remarque tout de même
que Romulus disparut durant vne
Eclypse

Eclipse de Soleil ; Qu'on pouuoit appeller au peuple du iugement des Rois ; & quelques-vns comme Fenestella , estiment que cela est compris dans les Liures des Pontifes. Mais quand vn Grammairien se mêle d'expliquer les mesmes Liures, il ne manque pas de mettre dans ses Commentaires que Ciceron a dit *Reapse*, au lieu de *Reipsa*, & qu'il s'est seruy tout de mesme de *Sepse*, pour *Scipse*. De là il passe aux mots que l'usage du siecle a changez. Il fait en suite vn recueil de vers d'Ennius, & principalement de ceux qu'il cõpose pour Scipion l'affriquain , & monstre comment les mesmes mots signifient quelquesfois diuerfes choses. Dauantage le Grammairien s'estime bien-heureux d'auoir trouué la raison qui a fait dire à Virgile,

*Sur qui tombe du Ciel la grande &
vaste porte.*

Il dit qu'Ennius a dérobé cela d'Homere,

d'Homere , & Virgile d'Ennius,
Mais pour ne pas faire moy-mes-
me ou le Pedant, ou le curieux des
belles Lettres? sous pretexte de vou-
loir faire autre chose: le vous auer-
tis qu'il faut rapporter tout ce qu'on
entend dire aux Philosophes , &
toutes les lectures que l'on fait, au
dessein de la vie heureuse ; Il n'y
faut pas chercher les vieux mots ,
ny les mauuaises metaphores , ny
les vtrieuses facons de parler. Mais
il y faut chercher les preceptes
profitables, & s'imprimer dans le
cœur des sentimens genereux
qu'on execute en mesme temps.
Apprenons les de telle sorte , que
ce qui n'estoit qu'une parole , de-
uienne enfin vn bel effect. Certes
ie croy qu'il n'y a point d'hommes
qui soient plus pernicioeux aux
hommes que ceux qui ont appris
la Philosophie comme vn mestier
à gagner de l'argent, & qui viuent
d'une autre facon qu'ils ne nous
enseignent

enseignent à viure. Car ils se produisent pour exemple, que cette science est inutile, estants sujets à tous les vices, à qui ils semblent faire la guerre. Je ne croy pas qu'un Maistre de la sorte me puisse plus profiter, qu'un Pilote yure dans vne tempeste. Il faut conduire le gouvernail, malgré les flots qui le destournent, il faut combattre contre la mer; il faut abaisser les voiles qui estoient desia au vent. A quoy donc me pourroit servir un Pilote remply d'estonnement & de vin? Mais combien pensez-vous que les tempestes qui troublent la vie, sont plus grandes que celles qui agitent un vaisseau? Il ne faut pas parler, il faut conduire. Toutes les choses qu'ils disent, & qu'ils vantent deuant le monde qui les entend, ne viennent pas d'eux; Platon les a dites, Zenon les a dites, Chrysippe, & Posidonius les ont dites, & un grand nombre qui leur ressemblent. Si vous voulez

lez ſçauoir comment ils pourroient prouuer que ce qu'ils diſent, eſt à eux, & qu'ils ne l'ont pas emprunté, il faut qu'ils faſſent ce qu'ils diſent. Mais puis que ie vous ay deſia dit ce que ie voulois qu'on vous allaſt dire, il reſte maintenant à ſatisfaire à voſtre deſir. Je mettray donc dans vne autre Lettre tout ce que vous auez ſouhaitté de moy, afin que quand il faudra voir vne doctrine plus difficile, & qui doit eſtre plus attentiuement écoutée, vous ne ſoyez ny las de lire, ny las d'entendre.



EPISTRE CIX.

ARGUMENT.

1. *Le ſage peut profiter à un autre ſage.*
2. *On eſt ſouuent plus capable de*
con

I. **V**ous desirez sçauoir si vn sage peut profiter à vn autre sage. Veritablement nous disons que le sage est remply de toutes sortes de biens, & qu'il a acquis tout ce que l'on peut acquerir. C'est pourquoy l'on demande comment il se peut faire que quelqu'un profite à celuy qui possède le souverain bien ? Mais ie responds-à cela que les gens de bien sont utiles les vns aux autres; parce qu'ils tiennent les vertus en l'exercice, & qu'ils conseruent la sagesse dans le glorieux estat où elle doit estre. Les vns & les autres desirent quelqu'un, avec lequel ils conferent. Comme les bons luitteurs s'entretiennent par le moyen de l'exercice, & que le Musicien reçoit conseil de celuy qui sçait la musique; Ainsi le sage a besoin de la pratique des vertus,

IV. P.

F &

VILLE DE LYON

Biblioth du Palais des Arts

& comme il s'excite soy-mesme, il est encore excité par vn autre sage. En quoy, me demanderez-vous, le sage pourra-t'il profiter au sage? Il luy donnera de la force, il luy decouurira les occasions de faire des actions vertueuses. Outre cela, il luy communiquera ses pensées, & luy enseignera ce qu'il aura inuenté. Car il restera tousiours au sage quelque chose à rechercher, & où il puisse faire promener son esprit. Le méchant est pernicieux au méchant, & le rend encore plus méchant en excitant sa colere & sa crainte, en flattant sa melancholie, en loüant ses voluptez; Et enfin, le méchant est entierement méchant, quand les vices de plusieurs se sont confondus ensemble, & qu'ils se sont assemblez en vn. Ainsi par la raison des contraires, l'homme de bien profitera à l'homme de bien. Comment cela, me direz-vous? Il luy donnera de la satisfaction, confirmera son assurance;

assurance; & par l'agreable aspect de leur tranquillité mutuelle, la joye de l'un & de l'autre s'augmentera. Dauantage il luy donnera la connoissance de certaines choses; car vn sage ne sçait pas toutes choses; & quand mesme il sçauroit tout, vn autre peut luy enseigner des chemins plus courts pour arriuer plûtoſt à son but. Le sage profitera au sage, non seulement par ses forces; mais par les forces mesmes de celuy qu'il ayde. Veritablement le sage abandonné de tout le monde, & n'ayant pour luy que luy seul, peut se seruir de ses bonnes qualitez. Il peut faire son deuoir, il peut courir de luy - mesme; & neantmoins il est vray, que celuy - là ne luy donne de l'ayde, qui l'anime dans sa course. Au reste, vn sage ne profite pas seulement à d'autre sage, mais encore à soy - mesme. Vous me direz au contraire: ostez - luy ses propres forces, il ne pourra rien

faire du tout. Ainsi vous vous pouvez dire qu'il n'y a point de douceur au miel. Car celuy qui en mange, doit auoir la langue & le palais disposé à le sauourer; Et il y a des personnes, à qui vne maladie fait trouuer le miel amer, il faut que l'un & l'autre soit composé de telle sorte, que l'un puisse profiter, & que l'autre soit capable de receuoir du profit. Il seroit inutile, dit-on, à celuy qui a tout le chaud qu'il est possible d'auoir, de se chauffer dauantage; Et tout de mesme, il n'y a rien qui puisse encore profiter à celuy qui est en possession du souuerain bien. Vn Laboureur qui est instruit de tout ce qui concerne l'agriculture, ne cherche pas de se faire instruire. Vn Soldat qui est équipé de tout ce qui luy est necessaire pour vne bataille, demande-t'il encore des armes? Vn sage tout de mesme, ne souhaite rien dauantage, il en sçait assez pour la conduite de sa
vic,

vie, il a des armes assez fortes. Celui qui a toute la chaleur qu'on peut auoir, n'a pas besoin d'en auoir dauantage pour estre dans le plus haut degré de la chaleur. Et la chaleur, dit on, se conserue & s'entretient par elle-mesme; Je ré-
ponds à cela, premierement que vos comparaisons ne sont pas iustes. Car la chaleur est touiours vne, & profiter est vne chose différente selon les occasions. D'ailleurs la chaleur ne deuient pas plus chaude par l'addition d'une nouvelle chaleur: Mais le sage ne peut demeurer dans vne mesme situation d'esprit, s'il n'a la societé de quelques amis qui luy ressemblent, & avec lesquels il communique ses vertus. Adjoustez à cela que toutes les vertus ont vne amitié entr'elles. Et partant celui-là profite qui aime en vn autre les vertus pareilles aux siennes, & qui donne occasiõ de faire aussi aymer les siennes. Les choses qui ont de la

ressemblance , se plaisent les vnes aux autres, principalement quand elles sont honnestes & vertueuses; & qu'elles peuuent faire connoistre le merite d'un homme , & luy faire connoistre le nostre. D'auantage il n'y a personne qui puisse émouuoir l'esprit d'un sage, qu'un autre sage , comme il n'y a que l'homme qui puisse persuader l'homme par la force de la raison. Comme on a donc besoin de la raison , pour émouuoir la raison, il se faut seruir tout de mesme de la raison parfaite pour émouuoir la raison parfaite. Outre tout cela, on dit que ceux-là nous profitent, qui nous donnent des commoditez , comme l'argent, le credit, les prosperitez, & toutes les autres choses qui sont agreables , & necessaires pour l'usage de la vie; En quoy l'on pourroit dire aussi que mesme un insensé est capable de profiter à l'homme sage. Or profiter n'est rien autre chose qu'exciter l'ame selonc la Nature par sa propre vertu

ou par la vertu de celuy que l'õ ex-
cite. Ce qui ne se fera pas que ce ne
soit au profit de celuy qui en ap-
portera. Car il faut necessairement
qu'il exerce sa vertu, en voulant
exercer celle d'autrui.

I I. Mais sans nous arrester aux
biens souuerains, ou aux choses qui
les produisēt, il est vray que les sa-
ges peuuēt profiter les vns aux au-
tres. Et certes, c'est vne chose qui
est de soy-mesme desirable à vn sa-
ge, que de rencōter vn autre sage,
parce que tout ce qui est bõ, est na-
turellement aymé des bons; & que
tout homme de bien n'a pas plus
de peine à faire amitié avec vn hõ-
me de bien; qu'avec soy-mesme. Il
faut que ie passe de cette question
à vne autre qui s'y rapporte. On de-
mande si le sage ayāt à faire quelque
deliberation, appellera quelqu'un à
sõ cõseil. Sãs doute cela luy est ne-
cessaire; quād il s'agit des affaires ci-
viles & domestiques, où pour mieux
dire des choses mortelles. Il a be-

soin en cette occasion du conseil d'autrui , comme d'un Medecin , comme d'un Pilote , comme d'un Aduocat , selon les diuerses occasions. Le sage profitera donc quelquesfois au sage; car il luy donnera des auis , & mesme comme nous auons desia dit , il luy sera encore utile d'as les choses grâdes & diuines, en discourant ensēble de la vertu , & en faisant vn beau mélange de leurs esprits, & de leurs pensées. Dauantage il est selon la Nature d'aymer nos amis ; & de nous réjouyr de leurs bonnes action, comme de celles que nous aurions faites nous-mesmes. Car si nous n'agissons de la sorte , la vertu qui se rend plus forte en s'exerçant , ne pourra demeurer long-temps avec nous. La vertu nous persuade de bien ordonner les choses presentes , de prendre conseil pour les futures , de les examiner attentiuement, & de les regarder tousiours. Or il ne faut point douter que ce-
luy

luy qui en consultera vn autre, ne trouue plus de facilité à s'en deméler, & ne rencontre plus de lumieres pour en sortir. Il doit donc chercher vn homme parfait ou vn homme auancé dans la sagesse, & qui soit proche de la perfection. Et certes, cét homme parfait apportera beaucoup de profit s'il ayde de ses conseils, & de sa prudence, les resolutions d'un autre. On dit que les hommes voyent plus clair dans les affaires d'autrui, que dans leurs affaires. En effect, cela arriue à ceux qui se sont laissez aueugler par l'amour qu'ils ont pour eux-mesmes; & à qui la crainte des dangers fait perdre le iugement, & tout ensemble la connoissance de ce qui leur seroit vtile. On ne commence à estre sage, que quand on se void en assurance, & qu'on est loin de la crainte. Cependant il y a certaines choses que les sages memes remarquent mieux en autrui qu'en eux. Outre cela, le sage se-

ra pour le sage ce qui est le plus doux , & le plus grand bien de la vie , c'est à dire , qu'ils auront tous deux les mesmes volontez , & les mesmes auersions : & qu'ils porteront ensemble vne belle charge. Ainsi ie vous ay payé ce que vous m'auiez demandé;encore que tout cela soit compris dans mes Liures de la Philosophie Morale. Mais faites reflexion sur ce que ie vous ay dit tant de fois,que nous exerçons en toutes choses seulement la pointe de l'esprit. Car enfin , ie retourne tousiours au mesme discours. A quoy me pourra seruir cette dispute ? En deuiendray-je plus genereux , plus iuste , plus moderé? Je ne puis pas encore me promener , i'ay encore besoin du Medecin. Pourquoi donc m'apprenez-vous vne science inutile? Vous ne m'auiez promis que de grandes choses , & ie n'en voy que de petites. Vous me disiez que ie n'aurois iamais de crainte,quād
ie

ie verrois luire des épées à l'entour de moy, & que la pointe du poignard me toucheroit desia la gorge. Vous me disiez que ie serois tousiours en seureté, quand mesme ie me verrois enuironné de feux & de fers, & qu'une tempeste inopinée ouuriroit mon vaisseau de tous costez. Enseignez-moy seulement à mépriser la gloire, & la volupté. Vous m'enseignerez apres cela à débrouïller les choses difficiles, à distinguer les douteuses, à éclaircir les obscures. Enfin apprenez-moy maintenant ce qui m'est le plus necessaire.



EPISTRE CX.

ARGVMENT.

1. *Du plus grand mal qui puisse
arriver à l'homme*

2. *Que*

2. *Que la Philosophie donne à l'homme l'esprit de discernement.*
3. *Que la vie heureuse ne consiste point en des choses indifférentes.*

IE vous donne le bon-iour de ma maison de Nomentum, & vous conjure d'avoir toujours la conscience nette, c'est à dire, d'avoir toujours les Dieux favorables. Car quiconque est bien avec soy-mesme; est bien aussi avec les Dieux. Mettez maintenant à part ce que disent quelques - vns, que chacun de nous reçoit en naissant, vn Dieu pour guide & pour precepteur, non pas véritablement vn des grands Dieux; mais vn Dieu de plus bas ordre, & du nombre de ceux qu'Ovide appelle du commun des Dieux. Je veux neant-moins que vous mettiez ce sentiment à part, de telle sorte, que vous ne laissiez pas de vous souvenir que nos ancestres qui ont eu cette pensée,

pensée, estoient Stoïciens, & don-
noient à chacun vn * Iupiter &
vne Iunon. Apres cela, nous ver-
rons si les Dieux ont tant de loir-
sir, qu'il leur reste encore du
temps pour prendre le soin des af-
faires des particuliers. Sçachez ce-
pendant, soit que nous soyons com-
mis à la garde de quelque dieu, soit
que nous soyons abandonnez au
hazard & à la fortune, que vous ne
pouuez rien souhaitter à l'homme
de plus funeste & de plus pernici-
eux, que si vous luy souhaittez d'e-
stre mal avec soy-mesme. Il ne faut
point souhaitter à vn méchant que
vous iugerez digne de peine, qu'il
ait les Dieux contraires & ennemis
car il l'éprouue, & le reconnoist
assez encore qu'il paroisse favori-
sé de leurs soins & de leur amour.
Considérez attentiuement les
choses du monde, non par les nés
qu'on leur donne, mais par la
nature, & vous reconnoistrez
que nous nous procurons plus
de

* Genio

de maux que la fortune nous en fait, Combien de fois ce qu'on appelloit malheur, a-t'il esté la cause & le commencement d'un bonheur ? Combien de fois vne chose que l'homme a receüe avec joye , l'a-t'elle conduit à sa perte ? Combien en a-t'elle élevé, qui estoient desia bien-haut, & qui paroïssient si bien appuyez , qu'il n'y auoit point d'apparence qu'ils peussent tomber du lieu d'où ils sont tombez en vn instât ? Mais cette cheute mesme n'a point de mal en soy, si vous considerez l'issuë au delà de laquelle la Nature ne pousse personne. Toutes choses sont proches de leur fin, aussi bien les prosperitez d'où l'homme heureux est precipité , que les infortunes d'où est élevé le mal-heureux. Nous estendons les bien & les maux , & nous les rendons plus longs par l'esperance ou par la crainte. Mais si vous estes sage , mesurez toutes choses par la condition humaine,

&

& retranchez les occasions qui vous pourroient causer de la joye, ou vous donner de la peur. Il vaut mieux n'auoir pas de si longues joyes , & n'auoir pas aussi de si longues craintes. Mais pourquoy veux-ie restreindre le mal à ce point. Il n'y a rien que vous puissiez craindre raisonnablement. Toutes les choses qui nous ébranlent , & qui nous estonnent , sont fausses & vaines. Personne n'a encore examiné ce qu'il y a de solide en cela ; mais les hommes se sont donnez de la crainte l'un à l'autre, & l'ont pour ainsi dire , fait passer de main en main. Personne n'a eu encore la hardiesse d'approcher du fantôme qui le trouble , & qui le fait trembler , ny de s'efforcer de connoistre la nature , & le bien de sa crainte. Ainsi vne chose fausse & vaine , trouue encore de la creance parmy les hommes ; parce qu'elle n'a encore esté ny conuaincüe , ny condamnée.

Mais

Mais éprouuons enfin combien il importe d'ouurir les yeux. Nous verrons combien les choses que nous craignons, sont de peu de durée, combien elles sont incertaines, & que bien souuent nous craignons ce qui nous doit donner de l'assurance. Enfin le desordre de nostre esprit est tel que Lucrece nous le represente,

*Ainsi que les enfans craignent tout
dans la nuit,*

Nous craignons en plein iour.

N'auons-nous pas moins de raison que des enfans, puis que nous craignons en plein iour? Mais cela est faux, Lucrece, nous ne craignons pas en plein iour, puis que de toutes choses nous nous sommes fait vne nuit & de profondes tenebres. Nous ne voyés plus rié du tout, ny de ce qui nous peut nuire, ny de ce qui nous est auantageux; Nous sommes vagabonds durant toute nostre vie, nous ne nous arrestons iamais & nous ne prenons
pas

pas garde où nous allons mettre le pied. Vous sçavez bien qu'il n'y a rien de si furieux que de courir dans les tenebres; Toutesfois nous nous abandonnons. Il semble que nous soyons bien-aïses, que s'il faut nous rappeler, on nous rappelle de plus loin; & encore que nous ne sçachions pas où nous courons, nous ne laissons pas de courir où nostre passion nous emporte.

II. Certes le iour peut reuenir, si nous en auons la volonté, mais il ne peut reuenir que par vn moyen, si l'on s'instruit dans la science des choses diuines & humaines, si l'on ne s'arreste pas seulement à la surface, mais qu'on s'y plonge entierement; si encore qu'on sçache cette science, on la repasse dans son ame, & qu'on se l'applique bien souuent, si l'on recherche quels sont les vrais biens & les vrais maux, & à quelles choses on donne ces noms fauslement & sans raison; si l'on se met
en

en peine de sçauoir en quoy consistent les choses honnestes & les vitieuses , & ce que c'est que la prouidence. En effect, la curiosité de l'esprit humain ne s'arreste pas entre des bornes si estroittes. Il monte au dessus de l'Vniuers , il veut voir son mouuement, de quoy il a esté basty , & à qu'elle fin tend la course précipitée de toutes les choses qu'il embrasse. Mais nous auons retiré nostre esprit de cette contemplation diuine, pour le plonger dans des choses basses & honteuses; pour le rendre esclaue de l'auarice, pour le faire sortir du Ciel , & de la conseruation des Dieux , pour le faire fouiller dans la terre, & tirer de ses entrailles ce qu'elle a de plus funeste , non contens de ce qu'elle presente à la veüe. Dieu qui est nostre bon pere, a mis proche de nous tout ce qui pouuoit nous estre profitable , & nous apporter quelque bien. Il n'a pas attendu que nous prissions
la

la peine de le chercher , il nous l'a donné libéralement, & a caché bien auant dans terre ce qui estoit capable de nous nuire. Nous ne pouuõs nous plaindre que de nous-mesmes. Nous auons esté chercher ce qui pouuoit nous faire perir, & nous l'auons mis au iour , malgré la Nature qui le cacheoit. Nous auons sousmis nostre ame à la volupté, à qui faire seulement bon visage , est vn commencement de tous mal-heurs. Nous nous sommes abandonnez à l'ambition, aux applaudissements des peuples, & à toutes les autres choses qui ne sont pas moins vaines & pernicieuses. Que vous conseilleray-je donc de faire? Rien de nouveau. Aussi bien ne cherchons - nous pas des remedes à de nouveaux maux. Mais ie vous cõseille premieremēt de cõsiderer ce qui est necessaire , & ce qui est superflu. Les choses necessaires ne manqueront pas de se presenter par tout deuant vous.

Mais

Mais il faudra toujours que vous cherchiez avec peine les superflus.

III. Au reste, ne vous imaginez pas avoir un grand sujet de vous louer, quand vous avez méprisé les lits d'or, & les meubles les plus précieux. Y a-t'il de la vertu à mépriser les choses superflues. Commencez à vous admirer quand vous commencerez à mépriser les nécessaires. Vous ne faites pas une chose fort merueilleuse de pouoir vivre sans la pompe, & la magnificence des Rois; sans desirer, ny des sâgliers, ny de l'âgues de Phenicopteres, ny tous ces autres prodiges de la dissolution qui est maintenant dégoustée des animaux entiers, & qui n'en choisit plus que quelques parties, afin de se mettre en appetit. Je vous admireray quand vous ne refuserez pas du pain bis; Quand vous vous persuaderez dans une nécessité que les herbes ne naissent pas seulement pour les bestes, mais pour l'homme;

l'hóme; quand vous reconnoistrez que les pointes des arbres peuuent rassasier vn ventre , où vous entassez tant de choses precieuses, comme si c'estoit vn lieu pour les conseruer. Veritablement il le faut réplir sans dégoust ; mais pourquoy prendre garde de si prés à ce qu'on luy donne, puis qu'il doit perdre ce qu'il reçoit. Vous vous plaisez à regarder dans vn festin tout ce que la terre & la mer auront pû fournir de delicat. Il y a des choses qui vous plairont, parce qu'elles sont nouvelles , & d'autres qui vous agréront dauantage parce qu'on les a nourries long-temps pour les engraisser; & qu'elles se fondēt toutes en graisse. Enfin vous prenez plaisir à la saueur que l'art peut donner à tous ces ragousts ; Mais toutes ces sortes de viandes qu'on a si soigneusement preparées , & qu'on diuersifie en tant de façons , ne sont pas sitost entrées dans

dans le ventre, qu'elles se contuertissent en mesme chose , & prennent vne mesme puanteur. Voulez-vous mépriser le plaisir que donnent les viandes?regardez ce qu'elles deuiénent. Il me souuiét qu'Attalus parloit quelquesfois en ces termes, au grand estonnement de tout le monde; Les richesses, disoit-il , m'en ont fait souuent accroire. I'estois comme rauy de moy-mesme, lors que ie les voyois éclatter tantost en vn endroit, & tantost en vn antre. Je pensois que ce qui estoit caché, estoit semblable à ce que l'on découuroit. D'ailleurs ie vis vn iour dans vne ceremonie toutes les richesses de la ville , tout ce qu'il y auoit d'or & d'argent , & ce qui surpassoit le prix de l'or & de l'argent, des couleurs rares , & des habits , qu'on auoit apportés , non seulement des frontieres de nostre Empire, mais de plus loin encore que les frontieres de nos ennemis. Il y auoit d'un
costé

costé des troupes de ieunes esclaves , qui estoient considerables par leurs magnifiques habits , & par leurs beauté extraordinaire. Il y auoit d'un autre costé grand nombre de femmes , & quantité d'autres choses ; que la fortune d'un grand Empire exposoit aux yeux de tout le monde , comme pour faire la reueuë de ses biens. A quoy, dis je , peut seruir tout cela, qu'à irriter la conuoitise des hommes, qui s'excite assez d'elle-mesme ? Que signifie cette pompe , & ce grand amas d'argent ? Nous nous sommes sans doute assemblez pour apprendre l'auarice : Mais pour moy , ie jurerois bien que i'emporte d'icy moins de desirs & de conuoitises , que ie n'y en auois apporté. I'ay méprisé les richesses , non parce qu'elles sont vaines & superflües ; mais parce qu'il n'y a rien de si petit , & de si peu considerable. Auez-vous pris garde en combien peu de
temps

temps toute cette pompe est passée; encore que l'on marchast en bel ordre, & fort doucement ? Quoy faut-il que ce qui n'a peu occuper nos yeux vn iour entier, nous occupe toute nostre vie ? Toutes ces choses, adioustoit-t'il à cela, me sembloient aussi peu vtils à ceux qui les possedoient, qu'à ceux qui les regardoient passer. C'est pourquoy ie me dis à moy-mesme toutes les fois que quelque chose de semblable me frappe les yeux; Toutes les fois que ie vois vne maison splendide, & magnifiquement meublée; Vne armée, pour ainsi dire, d'esclaves bien vestus; Vne lictiere portée par des valets de bonne mine; Qu'admires-tu ? & de quoy es-tu fier ? c'est vn triomphe que tu regardes; On ne fait que voir ces choses, on ne les possède pas, elles passent & s'éuanoüissent au mesme instant qu'elles plaisent & qu'elles flattent les yeux. Tourne-toy d'oc du costé des veritables richesses :

Apprens

Apprens à ce contenter de peu de chose, & pousse avec force cette genereuse parole. Ayons de l'eau, ayons du pain, nous disputerons la felicité mesme avec Iupiter. Mais faisons, ie vous prie, la mesme chose encore que nous manquions de l'un & de l'autre. S'il est honteux d'establir la vie heureuse en l'or & en l'argent, il n'est pas moins honteux de la faire dependre d'un peu de pain & d'un peu d'eau. Que deviendray-je d'oc si ie n'en ay point Voulez-vous sçauoir le remede de la pauureté? La faim même fait cesser la faim. Autrement qu'importe que ce soit quelque chose de grād, ou quelque chose de petit qui vous contraigne de servir, s'il faut que vous soyez cōtraint de servir? L'eau même & le pain sōt en la puissāce d'autrui. Or celuy-là seulemēt est libre, nō pas sur qui la fortune a peu de pouuoir, mais sur qui elle n'en a point. Vous ne deuez rien desirer, si vous voulez dēfier Iupiter qui

ne desirer rien du tout. Attalus nous a dit cela, la Nature le dit à tout le monde. Si vous y voulez souuent penser, vous trauaillerez à vous rendre heureux, & non pas à le paroistre; à le paroistre à vous mesme, & non pas aux autres.



EPISTRE. CXI.

ARGUMENT.

*Difference du Sophiste & du
Philosophe.*

- **V**OUS m'auez demandé comment on rendroit en nostre langue ce mot Grec *Sophismata*. Plusieurs se sont efforcez de luy donner vn nom, mais il ne luy en est demeuré pas vn. Car comme la chose n'estoit pas recuë parmy nous, & qu'elle n'y estoit pas en vſage, on ne s'est pas aussi soucié de luy donner vn nom. Neanmoins

moins celuy dont Ciceron s'est
feruy, me semble bien propre, car
il appelle cela tromperies. Celuy
qui s'y applique, y attache quanti-
té de petites questions subtiles &
affectées; mais au reste il ne fait
aucun profit pour les mœurs,
il n'en deuient ny plus ferme,
ny plus moderé, ny plus ge-
neroux. Au contraire, celuy
qui se fait vn remede de la Phi-
losophie, en acquiert vn grand cou-
rage, se remplit d'une belle con-
fiance, se rend inuincible, & pa-
roist rousiours plus grand, à mesu-
re qu'on s'approche de luy. Com-
me les grandes montaignes ne pa-
roissent pas si hautes à ceux, qui
les regardent de loïn, & que quand
on en approche de plus près, on cō-
noist manifestement leur hauteur:
Ainsi, Lucilius, il est d'un Philoso-
phe qui est Philosophe en effect, &
nō pas par de fausses subtilitez. Il est
sur vn lieu éminēt, il est admirable,
il est haut, il a vne grandeur verita-

ble,& qui n'est point empruntée. Il ne marche point sur des échasses ny sur la pointe du pied , comme ceux qui veulent ayder leur taille par artifice,& paroistre plus grâds qu'ils ne sont;il n'en demande pas dauantage,il est content de sa grandeur. Mais pourquoy ne s'en contenteroit-il pas,puis qu'il est monté si haut que la fortune ne le peut toucher de la main.Il est donc au dessus des choses humaines. De quelque facon que tournent ses affaires , il est tousiours en mesme situation ; soit que sa vie s'écoule par vn chemin de fleurs,soit qu'elle ne trouue en son chemin que des épines,que des aduersitez,que des tempestes.Ces subtilitez & ces trôperies,dont ie viens de parler , ne peuuent donner cette constance. Elles seruent de jeu,& de diuertissement à l'esprit,mais elles ne luy profitent point ; & le Philosophe qui s'en jouë,jette la Philosophie du haut en bas de son thrône.Ie ne
vous

vous deffendray pas neantmoins de vous en servir quelquesfois ; mais ie vous conseille de vous en servir, quand vous ne voudrez rien faire du tout. Neantmoins elles ont cela de dangereux qu'elles font trouver en elles des charmes , & qu'elles amusent & arrestent l'esprit par des apparences de raison. Cependant il y a tant de choses importantes qui vous appellent ailleurs ; & à peyne toute nostre vie est-elle suffisante pour nous apprendre vne seule chose , pour nous apprendre à la mépriser. Mais ne direz-vous rien de la bien conduire ? C'est vn second ouurage qui dépend du premier. Car personne ne l'a bien conduite, s'il ne l'a auparavant méprisée.



EPISTRE CXII.

ARGUMENT.

1. *Qu'il est difficile de reformer un esprit mal fait, & endurcy dans le vice.*

1. **V**eritablement ie voudrois bien que vostre amy peust se corriger, & receuoir la teinture que vous desirez. Mais nous le prenons en vn temps où il est desia bié endurcy, ou plustost, ce qui est encore plus fascheux, nous le prenons trop amolly & trop corrompu par vne mauuaise habitude. Il faut que ie vous rapporte vn exemple d'vn mestier que ie pratique quelques-fois. Toute sorte d'arbre n'est pas propre pour estre greffé, s'il est trop vieux & rongé par les vers, s'il est trop

trop foible & trop menu, ou la greffe ne reprédra pas, ou il ne la pourra nourrir. C'est pourquoy on a de coustume de le picquer assez haut au dessus de la terre, afin que si l'on ne reüssit pas, on tente vne autre fois la fortune, en le greffant iusques dans la terre. Celuy dont vous m'écriuez, n'a point de forces; il s'est abādonné dans les vices, il est tout gasté, il est enfin trop endurcy, il ne peut receuoir la raison, il ne la sçauroit nourrir. Mais, me direz-vous, il souhaitte de se corriger. Ne vous imaginez pas cela. Ce n'est pas que ie veüille dire qu'il vous trôpe; car il pense luy-mesme souhakter sa correction. Il s'est dégoutté de la débauche, il l'a comme rejetée, mais elle rentrera bien-tost en grace avec luy. Il dit neantmoins que sa vie luy déplaist; Je n'en doute point; car à qui ne déplaist-elle pas! Les hommes ayment leur vie, & la haïssent tout ensemble. Il faut donc attendre à parler de vostre

amy, iufqu'à ce qu'il nous ait témoigné par de bons effets, que la débauche luy est odieufe. Car maintenant la débaüche & luy, font feulement en difpute enfemble.



EPISTRE CXIII.

ARGUMENT.

1. *Si les vertus font animaux, comme les Stoïciens l'affeurent: Il se mocque de ces réueries, & enseigne, ce qu'on doit croire.*
2. *Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.*

I. **V**OUS desirez que ie vous écriuemon sentiment touchant cette question qui est agitée par les Stoïciens, si la Iustice, la Force, la Prudence, & les autres vertus sont des animaux. Nous faisons

sons croire, Lucilius, par toutes ces subtilitez, que nous exerçons nostre esprit en des choses vaines, & que nous perdons le temps en des disputes qui ne peuvent servir de rien: Je feray toutesfois ce que vous desirez, & vous diray le sentiment des Stoïciens; mais ie vous proteste, que ie suis d'une autre opinion. L'exposeray premierement les raisons dont nos anciens se laissoient persuader. Il est constant, disoit-on, que l'ame est animal; puis que c'est par elle que nous sommes animez, & que les choses qui vivent, en ont pris le nom d'animees. Or la vertu n'est rien autre chose que l'ame qui se possede en quelque sorte; Et partant elle est animal. D'ailleurs la vertu fait quelque chose; Or rien ne se peut faire sans quelque mouvement. Si elle a du mouvement, elle est animal, parce que le mouvement ne se trouue que dans l'animal. Si on me dit, la vertu est animal, elle contient en soy la vertu

mesme? Ouy certes, elle se contient elle mesme. Comme le Sage fait toutes choses par la vertu; ainsi la vertu fait toutes choses par soy-mesme. Il faut donc conclurre de là, que tous les arts, que toutes nos pensées, que toutes les choses qu'on embrasse par l'entendement, sont des animaux. Il s'en suit donc de là, que plusieurs milliers d'animaux habitent dans la petite estendue de nostre cœur; Et il faut que tous les hommes soient chacun plusieurs animaux; ou que nous en ayons en nous vne infinité. Voulez-vous sçavoir ce qu'on répond à tout cela? que chacune de ces choses sera animal, mais qu'elle ne sera pas plusieurs animaux. Je vous en diray la raison, si vous me prestez vostre attention & vostre esprit. Chaque animal doit auoir vne ame & substance particuliere. Or tous ces animaux n'ont qu'une ame. Et partant chacū pourra subsister, & ne pourra pas

pas estre plusieurs. Je suis animal & homme, & cependant vous ne direz pas que ie sois deux; parce que pour estre deux, il faut que l'un soit separé de l'autre. Tout ce qui est fait vn de plusieurs corps, tombe sous vne mesme nature, & ne fait qu'un corps. Mon ame est animal, & ie suis animal, cependant nous ne sommes pas deux animaux, parce que mon ame fait vne partie de moy-mesme. Lors qu'une chose subsistera d'elle mesme, on la considerera par elle-mesme; mais tât qu'elle sera partie d'une autre, on ne la pourra considerer autrement. La raison de cela est, qu'afin qu'une chose soit autre, elle doit estre toute à soy, elle doit estre particuliere, elle doit faire vn tout, & estre parfaite en soy. I'ay protesté que ie n'estois pas de ce sentiment; Car si on reçoit cette doctrine, les vertus ne seront pas seulement des animaux; mais les vices & les passions qui leur sont contraires, comme la colere,

colere, la crainte, la tristesse, le soupçon. Encore nous n'en demeurerons pas là, nous trouuerons bien d'autres animaux; Toutes les opinions, toutes les pensées seront des animaux; Ce qu'il ne faut nullemēt receuoir: car tout ce que l'homme fait, n'est pas homme. Qu'est-ce, dit-on, que la Iustice? c'est vne ame qui se possède en quelque sorte. Donc si l'ame est animal, la Iustice est animal. Non certes, car la Iustice est vne habitude, & vne qualité de l'ame. La mesme ame prend veritablement diuerses formes; mais elle n'est pas vn autre animal, toutes les fois qu'elle fait vne autre chose; & ce que l'ame fait, n'est pas animal. Si la Iustice est animal, si la Force, si les autres vertus sont animaux, cessent-elles quelquesfois d'estre animaux pour recōmencer vne autre fois de l'estre, où sont-elles tousiours animaux? Si les vertus ne peuvent cesser d'estre vertus, il y a donc dans l'ame plusieurs animaux,

animaux , ou plütoſt il y en a vn nombre infiny. Il n'y en a pas pluſieurs, me dit-on, mais vn ſeul cõpoſé de pluſieurs qui ſont ſes membres & ſes parties. Il faut dõc nous repreſenter l'ame comme vn Hydre qui a pluſieurs teſtes, & dont chaque teſte eſt aſſez forte de ſoy pour combattre toute ſeule , & pour nuire auſſi toute ſeule. Neantmoins aucune de ces teſtes n'eſt animal, mais vne teſte de l'animal, & toute l'Hydre ne fait qu'un ſeul animal. Perſonne n'a dit que le Lyon ou le Dragon eſtoient des animaux dans la chimere; ils en faiſoient ſeulement des parties, & les parties ne ſont pas des animaux. D'où pouuez vous conclurre que la Juſtice eſt vn animal? Elle fait quelque choſe , diſiez-vous & apporte du profit: Or ce qui fait quelque choſe , & apporte du profit, a du mouuemẽt, & ce qui a du mouuement, eſt animal. Cela eſt veritable ſi elle a vn mouuement qui luy ſoit

soit propre; mais elle n'en a point qui luy soit propre; car celuy qu'elle a viét de l'ame. Tout animal est iusqu'à sa mort, ce qu'il a esté en naissant. L'hóme est hóme iusqu'à sa mort; Le cheual & le chien sont de même, ils ne sçauroient estre cōuertis en vn autre chose. Supposons apres cela que la Iustice, c'est à dire, vne ame qui se possède en quelque sorte, soit animal; Supposons la mesme chose de la Force, qui est aussi vne ame qui se possède en quelque sorte. De quelle ame nous parlez-vous? Celle qui estoit maintenant Iustice, est enfermée dans le premier animal; il ne luy est pas permis de passer dans vn autre, il faut qu'elle demeure dans celuy où elle a commencé d'estre. D'ailleurs vne ame ne peut estre l'ame de deux animaux, ny à plus forte raison de plusieurs. Si la Iustice, la Force & les autres vertus sont des animaux, comment n'auront-elles qu'une seule ame? Il faut nécessairement qu'elles ayent chacu-

ne leur ame, ou autrement elles ne sont pas animaux. Dauantage on demeure d'accord qu'un seul corps ne peut estre le corps de plusieurs animaux. Quel corps aura donc la Iustice? l'ame? Quel corps aura d'oc la Force? la mesme ame? Mais vn seul corps ne peut estre le corps de deux animaux. La mesme ame, me dit-on, préd l'habitude de la Iustice, de la Force, & de la Téperance. Cela se pourroit bié faire, si lors que la Iustice, est dans vne ame, la Force n'y estoit point, & que lors que la Force y est, la Temperance ne s'y trouuoit pas. Mais toutes ces vertus y sôt enseble; Cóment d'oc chacune d'elles pourroit-elle estre animal? puis qu'il n'y a qu'une ame, qui ne scauroit faire plus qu'un animal. Apres tout, il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal; Or la Iustice est vne partie de l'ame, elle n'est donc pas un animal.

I I. Mais il me semble que j'ay perdu ma peine, en voulant prouuer

uer vne chose dont personne ne doute; En effect, il y a plus de raison de se mocquer de cela, que d'en faire vn sujet de discourir. Il n'y a point d'animal qui soit partie d'un autre animal. Considérez les corps de tous les animaux, vous n'en trouuerez point qui n'ait sa couleur, qui n'ait sa forme & sa grandeur particuliere. Entre les merueilles qui font admirer la main du Createur de toutes choses ie trouue encore cela d'admirable, que parmy cette prodigieuse abondance de ses ouurages, il n'en a iamais fait deux qui se ressemblassent. Si vous comparez mesme ceux qui paroissent les plus semblables, vous y trouuerez de la difference. Il a fait vn si grand nombre de feuilles, & n'en a fait pas vne qui n'ait sa marque & sa propriété particuliere. Il a fait vn si grand nombre d'animaux, & pas vn ne ressemble à l'autre; il s'y rencontre tousiours quelque chose de different. Il s'est

luy-mesme imposé cette loy de donner à chaque indiuidu quelque marque particuliere , & de rendre dissemblable ce qui est le mesme. Toutes les vertus, comme vous dites, sont semblables; mais elles ne sont pas des animaux. Il n'y a point d'animal qui ne fasse quelque chose de soy-mesme; Mais la vertu ne peut rien faire toute seule , il faut qu'elle soit assistée de l'homme. Tous les animaux sont, ou raisonnables, comme les hommes, comme les Dieux ; ou irraisonnables , comme les bestes. Les vertus aussi sont raisonnables, & cependant elles ne sont ny hommes ny Dieux, elles ne sont pas donc des animaux. Tout animal raisonnable ne fait rien , s'il n'est auparauant excité par quelque chose appparête. Apres cela son appetit s'émeut, & ensuite son consentement confirme son appetit. Voulez-vous sçauoir ce que c'est que le consentement ? vous le verrez par cét exemple. Il faut

faut que ie me tienne assis , c'est pourquoy ie veux me tenir assis. Certes ce consentement ne se rencontre point en la vertu. Mais supposons que la Prudence soit vn animal ; comment donnera-t'elle son consentement? Il faut que ie me promene , c'est la Nature qui fait cela; & la Prudence qui ne prend garde qu'à celuy en qui elle est, & non pas à soy , & ne peut ny se promener , ny s'asseoir. Elle n'a donc point de consentement. Ce qui n'a point de consentement , n'est pas animal raisonnable. Mais si la vertu est vn animal , c'est vn animal raisonnable. Or elle n'est pas animal raisonnable, & par consequent elle n'est pas animal. Si la vertu est vn animal, & que la vertu soit vne bonne chose, toute bonne chose est animal. Les Stoïciens en demeurent d'accord. Il est bon de s'employer à la conseruation de son Pere. Il est bon de dire prudemment son opinion dans le Senat. Il est

est bõ de iuger avec Iustice. S'ëplo-
 yer à la conseruation de son Pere,
 est donc vn animal ? Parler sage-
 ment est donc vn animal, enfin cer-
 te absurdité iroit si auant que vous
 ne pourriez vous empescher de ri-
 re. Se taire prudemment, & bien
 souper, sont de bonnes choses ; se
 taire & souper sont donc des ani-
 maux. Certes ie ne scaurois m'em-
 pescher de me chatouïller moy-
 mesine, & de me faire rire de ces
 subtils & ingenieuses bagatelles.
 Si la Iustice & la Force sont des
 animaux, ce sont sans doute des
 animaux terrestres. Or tout animal
 terrestre a froid, a faim, a soif. Donc
 la Iustice a froid, la Force a faim,
 & la Clemence a soif. Mais ne pour-
 rois-je pas leur demander quelle
 forme ont ces animaux ? S'ils ont
 celle d'un homme, d'un cheual, ou
 d'une beste sauage. S'ils luy ont
 donné vne forme toute ronde cõ-
 me * à Dieu, ie pourrois bien leur
 demander si l'auarice, si la débau-
 che,

* Com-
 me au
 monde,
 qui
 estoit
 vn Dieu
 d'as l'o-
 pinion
 des
 Stoï-
 ciens.

che, si la folie sont rondes; car ce
sôt aussi des animaux. Et lors qu'ils
les auront arrondies, ie leur demã-
deray encore si vne sage promena-
de est vn animal ou non. Il faudra
necessairement qu'ils le confessent,
& qu'ils disent apres cela que la
promenade est vn animal, & vn ani-
mal tout rond. Mais afin que vous
ne pensiez pas que ie sois le premier
des Stoiciens qui parle sans fonde-
ment, & selon mes imaginations;
Cleanthes, & Chrysippe, son disci-
ple, ne sont pas d'accord ensem-
ble sur ce que c'est que se prome-
ner. Cleanthe dit que c'est vn esprit
qui se répand de la principale par-
tie de l'ame iusqu'aux pieds. Et
Chrysippe veut que ce soit cette
principale partie de l'ame. Pour-
quoy donc à l'exemple de Chry-
sippe chacun ne s'arrestera-il pas à
ce qu'il iugera le plus raisonnable,
& ne se mocquera-il pas de ce nô-
bre d'animaux qui est si prodi-
gieux, que tout l'Vniuers entier ne
les

les pourroit pas contenir? Les vertus, dit-on, ne sont pas plusieurs animaux; & toutesfois elles sont animaux. Car comme vn homme peut estre tout ensemble Orateur & Poëte, & que neantmoins il n'est qu'un; de mesme les vertus sont animaux; mais non pas plusieurs animaux. La mesme ame peut estre iuste, sage, genereuse, & auoir l'habitude de toutes les vertus. Ainsi la question est resoluë, & enfin nous sommes d'accord. Car apres tout, ie confesse que l'ame est vn animal. Je regarderay apres cela quel iugement ie feray du reste. Mais ie nie que les actions de l'ame soient des animaux. Autrement on fera autant d'animaux que l'on prononcera de paroles, & que l'on composera de Vers. Car si vn sage discours est vne bonne chose, & que toute bonne chose soit vn animal, le discours est aussi vn animal. Vn Vers bien fait est vne bonne chose; or toute bonne chose, est
■ animal,

animal , vn Vers est donc vn animal. Et partant,

*Je chante d'un Heron la force &
les combats,*

G'est vn animal, qu'on ne sçauroit dire estre rōd, puis qu'il a six pieds. Certes, me dites vous , toute cette dispute est vne chose vaine & ridicule. Aussi ne puis-je m'empescher de rire, quand ie me represente qu'un solecisme, vn barbarisme, & vn syllogisme sont des animaux, & que ie tasche , comme vn Peintre, à faire des visages qui leur ressemblent. Cependant nous faisons les serieux , & nous fronçons le sourcil, quand nous disputons sur ce sujet. Ie ne sçauois me seruir en cét endroit de cette parole de Cecilius: O tristes folies! car elles sont plaisantes & ridicules. Parlons dōc plustost de quelque chose qui nous soit vtile & salutaire; & cherchons les moyens d'arriuer à la vertu, & des chemins qui nous y conduisēt. Enseignez-moy, non pas si la Force

ce

ce est vn animal , mais qu'il n'y a point d'animal qui soit heureux sans la Force , s'il ne s'est affermy contre les choses fortuites, & si par la meditation & la preuoyance, il n'a surmonté tous les accidens de la fortune , deuant mesme qu'ils soient arriuez. Qu'est-ce que la Force? C'est le rempart inébranlable de l'infirmité humaine. Celuy qui en est couuert, demeure ferme, & assésuré contre tous les assauts qu'il faut soutenir dans la vie ; il ne doit sa protection à personne, & se deffend de ses propres armes. Il faut que ie vous rapporte en cet endroit le sentiment de Possidonius. Il ne faut pas dit-il, que vous vous croyez assésuré , tandis que vous ne serez deffendu que par les armes de la fortune. Combattez contre elle-mesme avec vos propres forces, on n'est iamais bien armé de ce qui dépend du hazard. Nous sommes armez quand il faut combattre nos ennemis; mais
nous

nous sommes nus & desarmez quand il faut combattre la fortune. Veritablement Alexandre gaignoit des victoires , il mettoit en fuite les Perſes, les Hircaniens, les Indiens, & tout ce que l'Oriēt embrasse de Nations iusqu'à la mer Ocean; mais luy meſme tantost ayant tué vn amy, & tantost en ayant perdu vn autre, il s'alloit plonger dans les tenebres; & quelquesfois tourmenté par le remords, & quelquesfois par le regret; ce victorieux de tant de Rois & de Peuples , se laissoit vaincre laschement par la fureur & par la trîtesse. Aussi auoit-il plus trauaillé à reduire toutes choses sous son obeïſſance, que ses propres passions. O que les hommes ſont aueugles de vouloir porter au de là des mers leur domination & leur puissance, de s'imaginer estre heureux , quand ils ont gagné beaucoup de Prouinces par la violence des armes , & de ne reconnoistre pas quel est
l'Empire

l'Empire le plus grand & le plus aisé à conquerir. Se commander soy - mesme est l'Empire le plus grand , que l'on se puisse figurer. Que l'on m'apprenne combien la Iustice est sainte & sacrée , qu'elle ne regarde que la conseruation du bien d'autrui , qu'elle se donne gratuitement à tout le monde, qu'elle ne veut rien pour soy que la jouissance, & l'usage de soy-même; qu'elle n'a rien de commun avec l'ambitiō & la vaine gloire, & qu'elle ne veut plaire qu'à elle même. Il faut que chacun se persuade sur toutes choses qu'il doit estre iuste gratuitement. Ce n'est pas assez , il faut qu'il se persuade qu'il luy est commandé d'embrasser volontairemēt cette vertu, afin d'éloigner sa pensée , le plus qu'il luy sera possible, des interests particuliers. La plus grande récompense que vous devez esperer d'une action iuste , c'est d'estre iuste. Imprimez - vous encore dans l'es-

prit , ce que ie vous ay desia dit, qu'il n'importe combien le nombre sera grand de ceux qui sçaurôt que vous estes iuste. Celuy qui vaut en public faire monstre de sa vertu , ne trauaille pas pour la vertu , mais seulement pour la vaine gloire. Peut-estre que vous ne voudriez pas estre iuste sans gloire ; cependant vous deuez quelquesfois estre iuste avec infamie. Et alors, si vous estes sage, vne mauuaise reputatiõ, que de bonnes actions vous auront acquise, vous donnera du contentement.



EPISTRE CXIV.

ARGVMENT.

1. *Que la corruption du langage procede bien souuent de la corruption des mœurs.*
2. *Discours contre la dissolution.*
 1. Vous

I. **V**ous me demandez d'où viét qu'en de certains temps le langage s'est corrompu, comment les esprits ont eu tant d'inclina-
tiō à de certains deffauts que quelquesfois le discours enflé a emporté toute l'estime ; & quelquesfois le stile coupé & mesuré comme vne chanson ? Pourquoy on s'est plû en vn temps dans les sentimens hardis, & qui sont au dessus de toute croyance ; Pourquoy en vn autre temps on s'est exprimé en des termes courts, & pour ainsi dire deffians, qui en faisoient plus imaginer qu'ils n'en faisoient pas entendre. Pourquoy il y'a eu vn siecle où l'on a impudemment abusé des methaphores, & des paroles figurées. Je vous apporteray pour raison de tout cela vn Prouerbe des Grecs, Que telle est la vie des hommes, tel est aussi leur langage. Comme l'action de chaque particulier se rapporte à son discours ; ainsi la façon

de parler imite souuent les mœurs du public. Quand la discipline d'une ville s'est laissé corrompre, & qu'elle s'est abandonnée aux voluptez & aux delices, la mollesse du discours est vn témoignage de la deprauation publique; pourueu qu'elle ne se rencontre pas en vn ou en deux seulement, mais qu'elle soit approuuée & receuë de tout le mode. L'esprit ne scauroit auoir vne autre teinture que l'ame. Si l'ame est saine, si elle est biéfaite si elle est graue, si elle est moderée, l'esprit sera sobre & modéré. Mais si l'ame se corrompt, l'esprit s'infecte de sa corruptiō. Ne voyez-vous pas que quand l'ame est en langueur, les membres ne font que se traîsner, & les pieds ont de la peine à se mouuoir ? Si l'ame est molle & effeminée, cette mollesse paroist en la façon de marcher de la personne. Si elle est prompte & violente, le marcher est tout de mesme. Si elle est furieuse, ou ce
qui

qui approche de la fureur , si elle se met en colere , on void alors vn trouble vniuersel dans le mouuement du corps : il ne marche pas ; mais il est impetueusement emporté. Combien pensez-vous que ce desordre soit plus grand & plus funeste dans l'esprit qui est entierement meslé , & confondu avec l'ame ? C'est sur elle que l'esprit se forme, c'est à elle qu'il obeyt, c'est d'elle qu'il reçoit la loy. Tout le monde sçait comment Mécenas a vescu, sans qu'il soit icy besoin de faire vne image de sa vie. Tout le monde sçait de quelle façon il marchoit , combien il estoit delicat ; avec quelle passion il desiroit estre veu, & qu'il ne vouloit point cacher ses vices. Son discours n'est - il pas aussi mol qu'il estoit luy-mesme effeminé ? Ses paroles ne sont - elles pas aussi polies que ses habits , que son train , que sa maison, que sa femme ? Veritablement c'estoit vn homme conside-

nable & de grand esprit, s'il eust pris vn meilleur chemin, s'il n'eust point affecté de n'estre point entendu, & qu'il n'eust point esté superflu iusques dans les paroles mesmes. Enfin vous verrez que l'éloquence d'un homme yure est embrouillée, qu'elle ne suit aucunes regles, & qu'elle est toute pleine de licence. Quand vous aurez leu les discours de Mécenas, comme vous n'y verrez que de l'affectation, il vous viendra bien-tost dans l'esprit, qu'ils viennent de celuy qui marchoit tousiours dans la ville, la robe traînante. Car lors qu'il commandoit à Rome, durant l'absence de César, il donnoit le mot en cet équipage d'effeminé. Vous-vous imaginerez facilement, que c'est celuy qui n'a iamais paru dans le Palais sur les tribunes, & dans les Assemblées publiques, que la teste couuverte de son manteau; excepté les deux oreilles, comme ceux qui fuyent, & qui ne veulent pas estre veus, sont

introduits dās les Comedies. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui durant la fureur des guerres Ciuiles, & que toute la ville estoit en trouble & en armes, marchoit en public, accompagné de deux Eunuques qui estoient neantmoins hommes que luy. Vous vous imaginerez que c'est celuy qui s'est marié * plus de mille fois, * Parce bien qu'il n'ait iamais eu qu'une femme. Enfin ses paroles si mal arrangées, si negligemment prononcées, & si éloignées de l'usage, montrent manifestement que ses mœurs n'estoient pas moins nouvelles, moins depraüées, ny moins particulieres. On dit qu'il auoit beaucoup de douceur & d'humanité, & on luy en donne de hautes loüanges. Il épargna le fer & le sang, & ne monstra iamais en aucune chose, ce qu'il auoit de credit & de pouuoir, qu'en la licence & en la delicatesse de sa vie. Neantmoins il effaça luy-

Parce qu'il estoit toujours en dispute avec Terentia sa femme, & qu'il falloit toujours les accorder.

mesme cette loüange par les monstrueuses affeteries de son langage ; car il est trop manifeste qu'il n'estoit ny doux, ny humain ; mais qu'il estoit mol & effeminé. Cér embarrass de son discours , ces paroles jettées à la traaverse , ces grands sentimens qu'il conceuoit quelques-fois ; mais qui n'auoient point de vigueur quand ils sortoient de sa bouche , feront eternellement connoistre que son esprit se troubloit par vne trop grande felicité : Mais ce vice procede quelquesfois de l'homme, & quelquesfois il vient du temps. Quand le bon-heur & la richesse donnent moyen à la dissolution de se mettre plus au large , on commence d'abord à vouloir paroistre en habits , & puis on veut auoir de beaux meubles. On songe en suite à bastir des maisons aussi vastes que des campagnes. On veut que des marbres apportez de delà les mers en enrichissent les murail-
les,

les, que la couuerture des maisons soit toute éclatante d'or, que le paué soit aussi superbe que le lambris. Apres cela on a fait passer la pompe & la magnificence dans les festins. On les a rendus considerables par la nouueauté des seruices, par le changement de l'ordre qu'on auoit accoustumé d'y obseruer, en seruant à l'entrée ce qu'on faisoit seruir à l'ysuë, & à l'ysuë ce qu'on donnoit à l'entrée. Lors que l'ame commence à se dégouter des viandes ordinaires, & que ce qu'elle auoit accoustumé, commence à luy deuenir desagreceable, elle cherche aussi des nouueautez dans le discours. Tantost elle rappelle les mots anciens, & qui ne sont plus en vsage; tantost elle en forge elle-mesme, tantost ce qui auoit n'aguères de l'autorité, les hyperboles les plus hardies & les frequentes metaphores sont considerées, comme les plus beaux ornemens de l'éloquence.

Il y en a qui coupent leurs discours , & qui ne parlent qu'à demy, croyant se faire beaucoup estimer, si leur pensée tient l'auditeur en suspens , & laisse des doutes dans son esprit. Il y en a d'autres qui estendent leurs sentimens ; Quelques - vns ne vont pas iusqu'au vice , ce qui est comme nécessaire à celui qui medite quelque grande chose ; mais ils ne laissent pas d'aymer le vice. Enfin par tout où vous reconnoistrez qu'on prendra plaisir à vn langage corrompu , ne doutez point que la corruption n'ait passé iusques dans les mœurs , & qu'elles n'ayent abandonné la vertu. Comme l'excez des festins , & la somptuosité des habits sont des indices de la maladie d'un Estat ; Ainsi depuis que la licence du langage est receüe de tout le monde , c'est vne marque infailible du desordre , & de l'abattement des ames. Vous ne devez pas vous estonner que
cette

cette corruption soit receuë , non seulement par les plus grossiers & par le menu peuple ; mais encore par les plus polis & par les gens de condition. Car les vns & les autres sont differens que par les habits, & non pas par le iugement & par la sagesse. Ce qui vous doit davantage estonner , c'est qu'on approuue & que l'on louë non seulement les choses vicieuses, mais les vices mesmes. Mais cela s'est fait de tout temps ; il n'y a iamais eu d'esprit si agreable & si charmant, qui n'ait en ses imperfections & ses deffauts. Montrez-moy le plus grand homme , & le plus illustre que vous pourrez , ie vous feray voir aussi-tost ce que son siecle luy a pardonné , & ce qu'il a feint de ne pas voir. Ie vous en rapporteray plusieurs à qui les vices n'ont point du tout esté nuisibles , & quelques-vns à qui ils ont esté profitables. Enfin ie vous en rapporteray de grande reputation , & qui

qui sont proposez entre les exemples merueilleux , qu'on ne sçau-
roit corriger sãs effacer toute leur
gloire. Car leurs vices sont mé-
lez de telle sorte avec leurs ver-
tus, qu'ils les entraîneroient avec
eux. Adioustez à cela, que le lan-
gage n'a point de regles certaines.
Il change selon l'usage qui chan-
ge tousiours , & qui ne peut
estre long - temps en mesme estat.
Plusieurs vont demander des pa-
roles à vn autre siecle ; ils parlent
le langage des douze tables; Grac-
chus, Crassus, & Curio sont pour
eux trop polis & trop nouuaux, ils
remontent iusques à Appius, &
à Coruncanus. Quelques-vns ob-
seruent le contraire ; & comme
ils ne veulent rien que de commun
& d'vité, ils rampent tousiours
sur la terre, & tombent, pour
ainsi dire, dans la bouë. L'vn
& l'autre est corrompu, mais d'v-
ne corruption differente ; comme
si on ne vouloit vser que de fa-
çons

çons de parler enflées & poëtiques , & qu'on évitast de se servir de celles qui sont nécessaires & dans l'usage. Pour moy , ie suis de ce sentiment , que l'un peche autant que l'autre. L'un se pare plus qu'il ne deuroit ; & l'autre se neglige plus qu'il ne faut. L'un se lave mesme la teste , & l'autre ne se lave pas seulement les mains. Mais passons maintenant au style , & à la composition. Combien vous en donneray- ie d'especes qui sont toutes vicieuses ? Quelques- uns approuvent un style dur & rompu, & brouillent à dessein ce qui coule naturellement & sans contrainte. Ils ne veulent point de liaison qui ne soit rude , & croient que le discours est masle & vigoureux , qui frappe l'oreille inégalement , & avec quelque sorte de rudesse. Quelques- uns ont un style qui ressemble à une musique, tant il chatoüille l'oreille, & qu'il se termine mollement. Que diray-
ie

je de celuy où l'on sous-entend des paroles ; qui apres avoir esté long-temps attendues, ne viennent qu'à peine en leur place? Que diray-je de celuy qui marche d'abord lentement, comme est le style de Cicéron, qui va comme en s'abaissant, qui finit avec douceur, & qui sans iamais changer, garde toujours son caractère & sa mesure? Les sentimens sont vicieux, non seulement s'ils sont bas & pueriles, non seulement s'ils sont dépravez, & plus hardis que la bienséance ne le permet ; mais encore s'ils sont fleuris & trop effeminez, & qu'ils ne produisent point d'effet. Tous ces vices sont introduits par quelqu'un qui est en son temps le Maître de l'Eloquence; tous les autres l'imitent, & chacun y veut instruire son compagnon. Ainsi durant Saluste les sentimens coupez, les paroles qui surprennent, & une obscure briéveté ont esté considerez

fiderez comme vne beauté du discours. Aruntius personnage d'une moderation exemplaire, qui a écrit l'Histoire de la guerre de Carthage, a entierement suiuy Saluste, & affecté d'écrire comme luy. En effect, il y a dans Saluste des façons d'écrire qu'Aruntius a aymées avec tant de passion, que tout son Liure en est tout composé. Et ce qui ne se trouue que rarement dans Saluste, est vne chose ordinaire dans Aruntius, parce qu'il affectoit ce que Saluste faisoit sans dessein. Vous voyez donc ce qui en arrive quand on se propose vn vice pour exemple. Mais les deffauts & les vices, où l'imitation fait tomber quelques personnes, ne sont pas des marques de la débauche, ny de la corruption d'une ame; car il faudroit qu'ils luy fussent propres, & qu'ils fussent nais d'elle-mesme, pour faire iuger de ses passions. Le discours d'un homme en colere
est

est plein de colere ; Celuy d'un homme troublé est prompt, & il n'y a rien de si mol & de si coulant que celuy d'un delicat, C'est ce que vous voyez observer à ceux qui sont si curieux de leurs barbes & de leurs moustaches, qui portent des manteaux d'une extrauagante couleur, qui sont vestus d'une robe resplandissante, qui ne veulent rien faire qui ne soit veu. Ils sollicitent les yeux de les regarder, ils sont bien-aisés de les attirer sur eux, & pourueu qu'on les regarde, ils veulent bien qu'on les reprenne & qu'on les blasme. Tel est le langage de Mecenas, & de tous les autres, qui ne pechent point par ignorance ; mais de leur propre mouuement. Certes cela prend naissance d'un grand vice de l'ame. Car comme la langue ne beguaye point par le vin, la débauche & le vin, que l'ame n'ait succombé sous son fardeau, & qu'elle ne se soit enfin égarée ; Ainsi le langage, qui est, pour ainsi dire, une
pure

pure yuressé d'esprit, ne déplaist à personne, que l'ame ne soit ébranlée ou entierement abattuë. C'est d'elle que sortent les sentimens & les paroles. C'est d'elle d'où nous prenons nostre contenance, nostre visage, & nostre façon de marcher. Tandis qu'elle est ferme & vigoureuse, le langage est tout de mesme vigoureux & fort. Mais si elle tombe vne fois, tout le reste tombe avec elle,

Lors qu'un Roy fleurit & prospere.

Ses suiets sont dans l'union;

Il n'est pas si tost dans la biere,

Que tout est en confusion.

L'ame est nostre Roy, tandis qu'elle jouit de la santé, tout le reste demeure dans s^{on} deuoir, tout fléchit, tout obéit. Mais elle n'a pas si-tost commencé à chāceller, qu'on void branler tout le reste. Quand elle s'est laissé vaincre à la volupté, toutes les bōnes qualitez, toutes les actions perdent leur lustre, & elle ne
fait

fait plus d'efforts ny de desseins qui ne soient lasches & languissans. Je continuëray cette comparaison, puis que i'ay commencé à m'en seruir. Nostre ame est tantost nostre Roy, & tantost nostre Tyran. Elle est nostre Roy, quand elle ne s'arreste qu'aux choses honnestes, quand elle veille au salut du corps qui a esté mis en sa garde, & qu'elle ne luy commande rien de bas ny de honteux. Mais quand elle deuient insolente, ambitieuse & effeminée, elle change vn si beau nom en vn nom cruel & detestable, & deuient enfin vn Tyran. Alors des passions déreglées se faissent d'elle; elles la pressent, elles l'emportent. A la verité elle en reçoit au commencement du plaisir; mais c'est vn plaisir qui ressemble à celuy que gouste le peuple, lorsqu'il se remplit en vain des largesses d'vn ambitieux, qui luy seront bien-tost nuisibles. Mais quand la maladie a de plus en plus consom-

mé

mé les forces, & que la volupté à pris place iusques dans les moüelles & dás les nerfs, alors l'ame est reduite à prendre plaisir seulement à la veüë des choses, dót elle s'est reduë incapable par vne trop longue jouissance. Alors elle a pour toutes voluptez le spectacle de celles des autres; alors elle se rend ministre & témoin des débauches, dót elle s'est osté l'vsage à force de s'y estre plôgée. Elle n'est pas si satisfaite d'auoir en abondance toutes les choses agreables, qu'elle ressent de déplaisir, de ne pouuoir plus faire passer par sa bouche & par son ventre, tout ce grand appareil de voluptez, & de ne pouuoir plus se souiller dans toute sorte d'impudicités. Enfin elle se fasche de voir cesser yne grande partie de sa felicité, par l'impuissance de son corps.

II. N'est ce pas, Lucilius, vne espece de fureur, que persónne de nous ne pense qu'il est mortel? que persónne

sonne ne pense à sa foiblesse ? ou plustost que personne ne pense qu'il n'y a en luy qu'un seul homme. Regardez vn peu nos cuisines, voyez parmy tant de feux courir nos cuisiniers de part & d'autre, & vous pouuez vous imaginer que ce ne soit que pour vn ventre que l'on prepare à manger avec tant de bruit & de tumulte. Voyez vn peu nos caues pleines des vandanges de plusieurs siecles, croiriez-vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on serte le vin de tant d'années. & de tant de diuerses regions? Voyez en combien d'endroits on renuerse la terre ; combien de milliers d'hommes la cultiuēt & la labourent. Croiriez vous que ce ne fût que pour vn ventre qu'on sème en Sicile & en Affrique ? Nous deviendrons sages, nous desirerons peu de choses, si chacun se considere, s'il veut mesurer son corps , & reconnoistre qu'il ne peut contenir beaucoup, ny le contenir plus longtemps.

temps. Toutesfois, il n'y aura rien qui vous puisse plus profitablement enseigner la moderation de toutes choses, que de penser bien souuent à la briéueté de la vie, & à l'incertitude de sa durée. Enfin quoy que vous fassiez, pensez tousiours à la mort.



EPISTRE CXV.

ARGUMENT.

1. *Il parle contre ceux qui ont plus de soin du lāgage, que de leur vie.*
2. *De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laidetur de la vicieuse.*
3. *Il parle ensuite contre les dépenses superflües & contre l'avarice.*

IE ne veux pas, Lucilius que vous preniez tant de peine pour

pour le choix de vos paroles , & pour vostre façon d'écrire. I'ay des choses plus considerables qui doiuent vous toucher dauantage. Cherchez ce que vous écrirez , & non pas comment vous l'écrirez. Ou plustost ne cherchez pas comment vous deuez écrire, mais quels sentimens vous deuez auoir , afin de vous appliquer ce que vous aurez pensé de grand, & que vous le grauiez dans vostre cœur. Quand vous verrez vn discours trop estudié & trop poly , croyez assuré-
mēt que celuy qui en est l'auteur, n'est pas moins attaché aux petites choses. Vn homme qui a l'ame grande, parle avec plus de confiance & de liberté. Tout ce qu'il dit, monstre plus de franchise , que d'affection & d'estude. Vous connoistez quantité de ieunes gens , dont la barbe & les cheueux ont tous les ajustemēs de l'art, & qui ont tousiours le peigne à la main pour entretenir leur belle teste, vous n'en deuez

deuez rien esperer, ny de fort, ny de solide. Le discours est le visage de l'ame, s'il est trop poly, s'il est plein de fard s'il est trop curieusement trauaillé, il monstre que l'ame n'a rien de sincere, mais qu'elle a quelque chose de lasche & de bas. L'ajustement & la mignardise, ne sont pas des ornemens dignes d'un homme.

II. S'il nous estoit permis de regarder l'ame d'un homme de bien, que nous verrions en elle un beau visage, un visage venerable ! Que nous y verrions esclatter tout ensemble de magnificence & de tranquillité ! Nous verrions d'un costé la Iustice, & de l'autre la Force ; Là Temperance, & icy la pudeur & la sagesse, jetter des lumieres merueilleuses. Outre cela, la continence, la sobriété, la patience, la liberté, la courtoisie, & l'humanité, qui est si rare en l'homme mesme, répandroient leurs clairtez sur elle. Mais combien la preuoyance, la Magnificence,

ficence, & la grandeur de courage qui s'éleve au dessus de toutes ces vertus, luy donneroient - elles de credit, & d'autorité? Combien auroit - elle de grace & de majesté tout ensemble? Personne ne la iugeroit digne d'estre aymée, qui ne la iugeast en mesme-temps adorable. Si quelqu'un a voit veu ce visage plus majestueux & plus resplandissant, que tout ce qu'on peut voir dans le monde, ne demeureroit - il pas estonné comme à la récontre de quelque Dieu? Et aussi - tost qu'il luy auroit esté permis de la voir, ne demanderoit - il pas de la voir encore? Mais quand il auroit esté attiré par la douceur de son visage, ne faudroit-il pas qu'il l'adorast, & qu'il se mît à genoux deuant-elle! Enfin, apres l'avoir long-temps contemplé, & la voyant plus grande que tout ce qu'on peut voir de grand parmy nous, les yeux enflâmez d'un feu si doux, & neantmoins si vif, ne prononceroit-il

il

il pas avec du respect, & de l'estonnement ces Vers de Virgile,

O fille merueilleuse, adorable, immortelle,

De quel nom glorieux faut-il que ie t'appelle ?

Tu n'as ny le discours, ny le front d'un mortel,

A tes moindres beautez nous devons un Autel:

Enfin, qui que tu sois, vis heureuse & contente,

Et soulage les maux que le sort nous presente.

Elle se presentera deuant nous, elle nous donnera du soulagement si nous la voulons honorer. Au reste, on ne l'honore point par des sacrifices des taureaux, par des offrandes d'or & d'argent, ny par des presens dont on feroit des tresors; mais par vne volonté iuste & sainte. Enfin il n'y auroit personne qui ne brûlast pour elle d'amour, si nous estions assez heureux pour la voir. Mais il y a quan-

tité de choses qui se mettent devant nos yeux; & qui nous éblouissent par trop de lumière, ou qui nous tiennent dans l'obscurité. Toutesfois comme on peut fortifier les yeux, & leur rendre leur parfait usage par le moyen des medicamens : De même, si nous voulons ôter à l'ame ses empeschemens & ses obstacles, nous pourrôs voir la vertu encore qu'elle soit couverte d'un corps; qu'elle soit cachée sous les lambeaux de la pauvreté, & qu'elle soit comme opprimée dans la bassesse & dans l'infamie. Ouy certes, nous remarquerons sa beauté, bien qu'elle soit couverte de fange. Et d'auantage, nous reconnoissons la deprauation & le mal-heureux assoupissement d'une ame miserable, encore que le grand éclat des richesses, & la fausse lumière des hommes, & de la puissance brillent sans cesse à l'entour, & éblouissent ceux qui la regardent. Alors nous pourrons
juger

iuger combien les choses que nous admirons, sont méprisables, & que nous ressemblons aux enfans à qui toutes sortes de jouëts sont précieux, & qui preferent des bagatelles à leurs freres, & à leurs peres. En effect, quelle difference y a il entr'eux & nous, si ce n'est, comme dit Ariston, que nous sommes fols pour des tableaux & des statuës, & que nos folies nous coustent plus cher. Vn enfant se satisfait d'un petit caillou marqueté, qu'il trouuera sur le riuage d'une riuere. Mais il nous faut de grâdes colômes diuersifiées de mille couleurs, qu'on apporte des sables d'Egypte, ou des solitudes de l'Affrique, pour en faire une gallerie ou une salle assez grande, pour faire festin à tout un peuple. Nous admirons des murailles reuestuës de marbre, encore que nous scachions bien ce qui est dessous, & nous aydons nous mesmes à tromper nos yeux. Mais quand nous faisons dorer,

& les lambris & les couuertures de nos maisons, est - ce faire autre chose que de nous donner sujet de nous réjouyr d'un mensonge? car nous sçauons bien qu'il n'y a que du bois sous cét or. Ce ne sont pas seulement les murs & les lambris qui sont couuerts, & reuestus d'un ornement si mince & si léger, toute la felicité de ceux que vous voyez marcher avec tant de faste, & tant de marques de grandeur, n'est qu'une apparence de felicité. Cōsiderez-les de prés, & vous apprendrez bien-tôt cōbien il y a de maux cachez sous la tendre écorce des honneurs. La mesme chose qui fait tāt de Magistrats & de Iuges; la même chose, ie veux dire l'argēt, charme les Iuges & les Magistrats. Depuis qu'il a commencé d'estre en honneur, le veritable honneur s'est éuanouï. Nous sommes deuenus marchands, & tout ensemble la marchandise; Et comme nous ne trauiillons que pour l'argent, nous

ne

ne demandons pas quelle est vne chose, mais combien on en tirera de profit.

III. Nous sommes gens de bien pour l'argent; & pour l'argent nous sommes méchans. Nous embrassons la vertu si l'on void reluire avec elle quelque esperance de profit; mais nous prenons le party contraire, si le vice nous fait des promesses plus auantageuses. Nos peres nous ont appris à faire estat de l'or & de l'argent, & cette passion qui s'est dès nostre ieunesse imprimée dans nos ames, & qui pour ainsi dire, a pris naissance avec nous, prend aussi son accroissement avec no^s. D'ailleurs, tous les hommes qui ne se peuvent accorder en toutes les autres choses demeurent d'accord qu'il faut auoir des richesses. Ils ne considerent rien autre chose, ils ne souhaitent rien autre chose à leurs enfans? & quand ils veulent reconnoistre les graces des Dieux, ils leur consacrent de l'or;

comme la meilleure chose qui soit entre les choses humaines. Enfin les mœurs sont reduires à ce point, qu'on donne à la pauvreté des maledictions, qu'elle est méprisée des riches, & qu'elle est odieuse aux pauvres. Adjoustez à cela les pensées, qui enflamment de plus en plus la convoitise par le charme inévitable de leurs vices. En effect, ils louent les richesses, comme le seul ornement & la seule beauté de l'univers. Il leur sèble que les dieux ne peuvent rien donner de meilleur, ny rien avoir de meilleur,

Le Palais du Soleil estoit d'or tout brillant.

Regardez ensuite le chariot de la même Divinité,

Les essieux estoient d'or, le timon estoit d'or.

Enfin ils appellent siècle doré, celui qui leur semble avoir esté le meilleur, & ils s'en trouve parmy les Tragiques qui ont preferé le gain à l'innocence, & à la bõne reputatiõ.

Que

Que ie sois appellé méchant & detestable,

Pourueu que ie sois riche, & toujours redoutable.

On demande, est-il riche? a-il quelque moyen?

Et pas un ne demande est-il homme de bien?

Chacun est estimé selon ce qu'il possède,

Il n'est rien d'incurable où l'or sert de remede,

Et de quelque costé qu'on amene un bon vent

Il n'est iamais honteux de courir au denant.

Auecques les grands biens ie desire la vie,

Je permets autrement qu'elle me soit rasie.

C'est mourir glorieux & triomphant du sort,

Que d'amasser des biens à l'instant de la mort.

L'or est du genre humain le seul bien veritable,

*Le Ciel ne donne rien qui luy soit
comparable,*

*Et si Venuſ éclatte avec autant
d'attraits.*

*Et que ſes yeux diuins pouſſent
d'aussi beaux traits.*

*Je ne m'eſtonne pas que la voyant
ſi belle,*

*Les hommes & les Dieux ayent
ſouſpiré pour elle.*

Lors que ces derniers Vers eurent
eſté prononcez dans vne tragedie
d'Enripide , tout le peuple ſe leua
d'un commun conſentement , &
cria qu'il falloit bannir & l'auteur
de cette piece, & l'Acteur qui la re-
preſentoit. De ſorte qu'Enripide
monta en meſme temps ſur le thea-
tre , & pria le peuple d'attendre,
pour voir qu'elle ſeroit la fin de
ce grand admirateur des richesses.
Bellerophon receuoit dans cette
Fable les meſmes peines que les
auares reçoient durant leur vie.
Car il n'y a point d'auarice qui
n'ait ſa peine particuliere, encore
que

que l'avarice soit elle - mesme vne
peine assez cruelle. Combien nous
tire-elle de larmes ! combien nous
donne-elle de maux ! O qu'elle est
miserable, tandis qu'elle desire des
biens, & qu'elle est encore misera-
ble apres les auoir acquis ! loignez
les inquietudes perpetuelles qui
persecutent chacun selon les biens
qu'il possede. Car on a bien plus de
peine à posseder les richesses, qu'à
les acquerir. Combien pleure-on
de pertes qui sont quelquesfois
grandes, mais qui semblent tou-
jours plus grandes qu'elles ne sont
en effect. Enfin quand la fortune
n'osterait rien à vn auaricieux, il
mettra tousiours au nombre de ses
pertes, tout ce qu'il ne pourra pas
acquerir. Cepédant, me dites-vous,
on l'estime heureux & riche, & l'on
en voudroit bien auoir autant qu'il,
en a. Je le confesse, mais dites-moy
ie vous prie, pensez-vous qu'il y
ait au monde de pire condition
que celle de ceux qui sont misera-
bles,

bles, & tout ensemble enuiez? Je
souhaitteroïs que ceux qui desirēt
des richesses, allassent consulter
les riches; & que ceux qui poursui-
uent les honneurs, consultaſſent les
ambitieux, & ceux qui ſont au faiſte
des dignitez, Ils changeroient ſans
doute de volonté, encore que ceux
qui auoient condamné leur premie-
re ambition, faſſent de nouvelles
entreprises, & cherchent de nou-
ueaux honneurs. Mais il n'y a per-
ſonne qui ſoit content de ſa bonne
fortune; bien qu'elle ne luy couſte
point de peine, & qu'elle ſoit venue
comme en poſte. Il ſe plaint, & de
ſes deſſeins, & du ſucces de ſes deſ-
ſeins, & ayme toujours mieux ce
qu'il n'a pas fait, que ce qu'il a fait.
Or la Philoſophie produira en vous
ce bien, que i'eſtime ſi grand, que
ie ne voy rien de plus grand, & fe-
ra que vous ne vous repentirez ia-
mais de vos actions. Certes les bel-
les paroles, & la douceur du langa-
ge ne vous conduiront pas à cette
ſeulicité

félicité qui ne peut eſtre ébranlée par les tempeſtes. Que le diſcours aille comme il pourra, pourueu que l'eſprit ſoit compoſé comme il doit eſtre pourueu qu'il ſoit toujours grand; qu'il ſoit ferme & aſſuré dans ſes reſolutions; qu'il ſe ſatisfaiſſe des choſes qui ne peuuent ſatisfaiſre les autres; qu'il iuge de ſon auancement par ſa vie; & qu'il mette toute ſa ſcience à ne rien deſirer, & à ne rien craindre.



EPISTRE CXVI.

ARGUMENT.

*Diſpute contre les Peripateticiens ,
touchant les paſſions de l'ame.*

ON a ſouuent demandé ſ'il eſtoit plus auantageux d'auoir des paſſions moderées, que de
n'en

* Les
Stoï-
ciens.

n'en avoir point du tout. * Ceux de nostre Secte les rejettent entierement , mais les Peripateticiens les moderent. Pour moy , ie ne comprends pas comment vne maladie, quelque mediocre qu'elle fut , pourroit estre vtile & salubre. N'apprehendez rien encore. Ie ne veux rien vous oster de ce que vous ne voulez pas qu'on vous oste. Ie me rendray facile & indulgent pour toutes les choses où vous pretendez, & que vous iugez ou necessaires, ou vtilles, ou agreables à la vie. I'en osteray seulement le defect. Car quand ie vous auray deffendu de desirer , ie vous permettray de vouloir , afin que vous fassiez les mesmes choses sans crainte , & avec plus de certitude, & que vous engoustiez mieux le plaisir. En effect, ne gousteriez-vous pas mieux les plaisirs, quand vous en ferez le maistre, que quand vous en ferez l'esclauve ? Mais c'est vne chose naturelle, me
direz-

direz-vous , que ie sois affligé de la perte d'un amy , & que ie donne quelque temps à un deuil si legitime. C'est vne chose naturelle d'estre touché des opinions des hommes , & d'estre triste aux afflictions. Pourquoy donc ne me permettez-vous pas cette vertueuse crainte , d'estre en mauuaise reputation ? Le vous responds qu'il n'y a point de vice qui ne trouue ses deffeuseurs, & dont le commencement n'ayt quelque sorte de pudeur & d'excuse; mais sçachez aussi que cela est cause qu'il prend bien-tost de plus grandes forces, & qu'il deuient enfin monstrueux. Si vous luy permettez de naistre , vous n'aurez pas la puissance de l'estouffer. Toute passion est foible en son commencement : Ensuite elle se pousse d'elle-mesme, & à mesure qu'elle auance , elle trouue de nouvelles forces. Enfin il est plus facile de l'empescher d'entrer , que de la chasser quand elle

elle est entrée. Il est vray que toutes les passions procedent d'un principe qui est comme naturel; & la Nature nous a ordonné d'auoir soin de nous. Néantmoins ce soin que vous deuez auoir de vous-même, se conuertit en vn vice, s'il est plus grand qu'il ne faut. La Nature a attaché quelque plaisir à toutes les choses nécessaires, non pas afin que nous les souhaittions, & que nous courrions apres; mais afin que les choses sans lesquelles nous ne pouuons viure, nous fussent renduës plus agreables par ce mélange de plaisir. Si on le recherche à cause de luy seul, cela s'appelle dissolution. Il faut donc résister aux passions, aussi-tost qu'elles veulent entrer; parce que comme i'ay dit, il est plus aisé de les empêcher d'entrer, que de les faire sortir. Mais permettez-moy, dites-vous, de pleurer, & de craindre iusqu'à vne certaine mesure. Cerres cette mesure deuiendra bien-

bien - tost demesurée , & ne finira pas où vous voudriez qu'elle finist. Le Sage se conseruera dans la tranquillité, que ie cherche, sans y employer trop de soin ; car il donnera à ses larmes , & à ses plaisirs telle mesure qu'il luy plaira. Quant à nous , à qui il n'est pas aisé de retourner , il nous est plus avantageux de ne nous pas mettre en chemin. Il me semble que Panetius répondit fort bien à vn ieune-homme , qui luy demandoit si vn sage deuoit aymer. Pour le Sage, dit il, c'est vne chose qui est sans doute à considerer; Mais pour vous & pour moy, qui sommes encore fort éloignez de la condition du Sage, gardons de nous abandonner à vne chose si remplie de troubles & de violences , qui dépend tousiours d'autrui , & qui ne s'estime point elle-mesme. Si elle nous regarde fauorablement, nous-nous laissons charmer par sa douceur. Si elle nous méprise , nous-nous laissons

en

enflamer par la colere , & par le dépit. Enfin les douceurs de l'amour nous nuisent autant que ses rigueurs ; nous - nous laissons gagner par la facilité que nous y trouuons , & nous combattons contre les difficultez. C'est pourquoy ie suis d'avis que nous-nous tenions en repos , puis que nous connoissons nostre foiblesse. N'abandonnons point nostre esprit infirme ny au vin, ny à la beauté, ny à la flatterie, ny à tous les autres charmes qui l'attirent si agreablement. Car ce que Panetius respondit touchant l'amour, ie le puis dire de toutes les autres passions. Destournons - nous des lieux glifans, tout autant que nous le pourrons ; A peine nous pouuons-nous tenir fermes sur des chemins secs ; à peine sommes - nous en seureté où il n'y a point de peril. Je sçay bien que vous ne manquerez pas de me dire en cet endroit , ce que tout le monde dit contre les Stoïciens.

ciens. Vous promettez de trop grandes choses, & vous donnez des preceptes trop difficiles. Nous sommes hommes, nous sommes foibles, nous ne pouvons pas refuser toutes choses à nostre foiblesse. Nous pleurerons, mais peu; Nous souhaitterons, mais modérément, nous nous mettrons en colere, mais nous nous appaiserons. Sçavez-vous pourquoy nous ne pouvons surmonter nos passions? parce que nous - nous faisons accroire que nous ne le pouvons. Et ce qui est encore plus facheux, nous excusons nos vices, parce que nous auons pour eux de l'amour, & que nous ayons mieux les deffendre, que de les chasser. La Nature nous a donné assez de force si nous voulions nous en servir, si nous voulions les ramasser, & les employer toutes pour nous, & non pas contre nous. Mais nous ne voulons pas en user, & nous disons pour pretexte, que cela nous est impossible.



EPISTRE CXVII.

A R G U M E N T.

1. *Reflexion sur quelques Paradoxes des Stoïciens.*
2. *Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse.*

I. **V**OUS me donnerez beaucoup de peine & à vous aussi. Et sans que vous y pensiez, vous me ferez vn grand procez en me faisant toutes ces petites questions. Car ie ne puis en les decidant, contredire les Stoïciens, sans les offencer, ny demeurer d'accord avec eux, sans offencer, la conscience. Vous me demandez si ce que les Stoïciens tiennent, est veritable, que la sagesse soit vn bien, & qu'estre sage ne soit pas vn bien.

Ic

Ie vous diray premierement ce que pensent les Stoïciens , & ensuite prendray la hardiesse de vous dire mon opinion. Ils estiment donc que ce qu'on appelle bié, est corps; parce que , ce qu'on appelle bien, agit, & tout ce qui agit, est corps. Ce qui s'appelle bien , profite : or afin qu'il profite , il faut necessairement qu'il agisse , & s'il agit , il ne faut point douter qu'il ne soit corps. Ils disent que la sagesse est vn bien, il faut donc dire aussi que la sagesse est corporelle. Mais ils n'estimēt pas qu'estre sage soit d'une même condition. C'est vne chose incorporelle , & vn accident à la sagesse , & partant elle n'agit point & ne profite point aussi. Quoy donc, disent-ils , ne disons-nous pas que c'est vn bien que d'estre sage ? Ouy certes , nous le disons ; mais en rapportant cela à la chose dont il dépend, c'est à dire, à la sagesse. Mais deuant que ie me separe des Stoïciens , & que ie me
renge

range de l'autre party, écoutez sur ce sujet, ce que quelques - vns répondent aux autres. Il faut donc dire tout de mesme, que viure heureusement n'est pas vn bien. Mais on doit repondre à cela, soit qu'ils le veulent, soit qu'ils ne le veulent pas, que l'heureuse vie est vn bien, & que viure heureusement est aussi vn bien. On apporte encore cét argument contre les Stoïciens. Voulez-vous estre sage? C'est donc vne chose desirable, si c'est vne chose desirable, c'est vn bien: ils sont contraincts de tordre les mots, & de les mettre à la gresne, & d'adiouster au mot de desirer vne syllabe, que nostre langue ne peut souffrir. Ils disent que ce qui est bon, est desirable, & que ce qui futuient au bien, est comme le par-dessus du desirable, comme qui diroit, *surdesirable*, que l'on ne desire pas comme vn bien; parce qu'on a desia obtenu le bien, mais comme vne chose adjoustée au bien desirable. Pour moy, ie ne suis pas

de ce sentiment, & ie pense que les Stoïciens se reduisent à cette extremité, parce qu'ils sont desia liez par la premiere proposition, & qu'il ne leur est pas permis de changer de façon de parler. Nous deferons ordinairement beaucoup à la commune opinion; & le sentiment de tous les hommes est à nostre regard vn témoignage de la verité. Ainsi nous concluons qu'il y a des Dieux, de la croyance qu'en a tout le monde, & de ce qu'il n'y a point de nation si barbare & si farouche, qui ne se figure quelques Dieux. Ainsi lors que nous parlons de l'immortalité de l'ame, le commun consentement des hommes, qui craignent les Enfers, ou qui les reuerent, a sur nous beaucoup de force & d'autorité. Ie me seruiray donc en cét endroit de cette persuasion, publique. En effect, vous ne trouuerez personne qui n'estime que la sagesse ne soit vn bien, & que ce ne soit aussi vn bien

* Il fait
peut-
estre al-
lusion
aux
Gladia-
teurs
qui en
appel-
loient
quel-
ques-
fois au
peuple,
quand
il se
voioiēt
vaincus
& en
danger
de mou-
rir.

bien d'estre sage. Toutesfois ie ne
feray pas ce que * les vaincus ont
accoustumé de faire, ie n'en ap-
pelleray pas au peuple, & nous
combattrons avec nos armes seule-
ment. Ce qui arriue à quelque
chose, est-il dans la chose à laquel-
le il arriue, ou bien en est-il de-
hors? S'il est dans la chose à la-
quelle il arriue, c'est vn corps aussi
bien que la chose à laquelle il est
arriué. Car rien n'y peut arriuer sās
attouchement, & ce qui est capable
de toucher, est vn corps. S'il est hors
de la chose, il s'en est retiré apres
qu'il y est arriué. Or ce qui se reti-
re, a du mouuement, & ce qui a
du mouuement, est corps. Vous
attendez peut-estre que ie diray
qu'il n'y a point de difference entre
la course & courir, entre la cha-
leur & auoir chaud, entre la lumie-
re & reluire. Ie confesse qu'il y a
de la difference entre ces choses;
mais ie dis aussi qu'elles ne sont
pas d'vne autre condition les vnes
que

que les autres. Si la santé est vne chose indifferente , estre en santé est aussi vne chose indifferente. Si la beauté est vne chose indifferente , estre beau est aussi vne chose indifferente. Si la iustice est vne bonne chose , il est bon aussi d'estre iuste. Si l'infamie est vn mal , c'est aussi vn mal que d'estre infame ; comme si la chasse est vn mal , estre chassieux est aussi vn mal. Sçachez enfin , que l'un ne peut estre sans l'autre. Celuy qui est sage, a la sagesse, & celuy qui a la sagesse , est sage. Tant s'en faut qu'on puisse douter que l'un soit d'une autre condition que l'autre, qu'il y en a qui estiment que l'un & l'autre ne sont qu'une mesme chose. Mais si tout ce qu'il y a au monde , est bien ou mal , ou indifferente ; ie demanderois volontiers en quel rang nous mettrons la qualité d'estre sage. Ils nient que ce soit vn bien , mais aussi ce n'est pas vn mal , il s'en suit donc
que

que c'est vne chose indifferente. Or no^s disôs qu'une chose est indifferente, quand elle peut arriuer aussi-tôt à vn méchât qu'à vn hôme de bien ; comme l'argent, la beauté, la noblesse. Mais il ne peut arriuer qu'à vn homme de bien d'estre sage ; Estre sage n'est donc pas vne chose indifferente. Ce n'est pas aussi vne chose qui soit mauuaise ; parce qu'elle ne peut arriuer au méchant, il s'ensuit donc que c'est vne bonne chose. Ce qui peut estre seulement possédé par l'homme de bien, est vne bône chose ; or estre sage est vne qualité qui ne conuient qu'à l'homme de bien , c'est donc vne bonne chose. Vous dites que c'est vn accident à la sagesse, mais ie vous demande si estre sage fait la sagesse, ou si c'est la sagesse qui fait estre sage. De quelque façon que vous le preniez , il faut que vous confessiez que c'est vn corps. Car enfin, ce qui fait, & ce qui est fait, est corps ; s'il est corps ; c'est vn bien.

bien. Il ne luy manquoit donc qu'une chose pour estre appellé bien, c'est qu'il estoit incorporel. Quant aux Peripateticiens, ils estiment qu'il n'y a point de difference entre la sagesse, & estre sage; & que l'un est mélé avec l'autre. En effect, pensez-vous que quelqu'un puisse estre sage, s'il ne possède la sagesse? Et pensez-vous que quiconque est sage, ne possède pas la sagesse. Les anciens Dialecticiens mettent de la distinction entre ces choses, & cette distinction est passée jusqu'aux Stoïciens. Or pour dire en quoy elle consiste; Autre chose est un champ, & autre chose d'avoir un champ; par ce que la possession du champ appartient à celui qui le possède, & non pas au champ. Ainsi la sagesse est une chose, & estre sage est une autre chose. Je croy que vous demeurerez d'accord que la chose qu'on possède, & celui qui la possède, sont deux. On possède la sagesse, & ce-

luy qui est sage, la possède. La sagesse est vne intelligence parfaite, qui est la science de bien viure, la regle & la maistresse de la vie. Qu'est-ce donc que d'estre sage ? Je ne puis dire que c'est vne intelligence parfaite ; mais ce qui arriue à celuy qui a cette intelligence parfaite. Ainsi l'un est vne intelligence parfaite , & l'autre en est comme la possession. Il y a, dit-on, diuerses natures de corps, comme cét homme, comme ce cheual. Elles sont suiues de certains mouuemens de leurs ames , qui font connoistre les corps. Ces mouuemens ont quelque chose de particulier, & que l'on considere separé des corps. Comme par exemple , Je voy Caton qui se promene , le sens monstre cela , & l'esprit le croit. Ce que ie voy est vn corps sur qui i'ay porté les yeux & l'esprit. Après cela, ie dis Caton marche , & alors ie ne parle pas du corps , mais ie dis quelque chose
qui

qui est enôcée du corps. Ainsi quâd nous parlons de la sagesse , nous entendons quelque chose d'incorporel, & quand nous disons : il est sage , nous parlons d'un corps. Mais supposons maintenant que la sagesse, & estre sage soient deux choses; car ie ne dis pas encore ce qui m'en semble, qui empesche que l'une & l'autre ne soit un bien ? Vous disiez tantost qu'autre chose est un châp, & autre chose d'auoir un champ; parce que celuy qui possède , est autre chose que ce qu'il possède. Le champ est terre , & le possesseur est homme. Mais dans la question dont il s'agit maintenant, l'un & l'autre est d'une mesme nature , celuy qui possède la sagesse, & la sagesse que l'on possède. D'auantage en la comparaison qu'on a apportée, le châp est autre chose que celuy qui le possède; mais icy & celuy qui possède, & la chose possédée s'ont vnies; & estre sage & la sages-

se se rencōtrēt en vn mesme hōme.
On possède vn champ par le droit
quel'on y a, la sagesse par la nature. Vn champ peut estre aliené, &
donné à vn autre; mais la sagesse ne
se retire iamais de celuy qui la possède, & ne sçauroit luy estre ostée.
Il ne faut donc point faire de comparaisons entre des choses si dissé-
blables. l'auois commencé de dire
qu'estre sage, & la sagesse pouuoient
estre deux choses, & que toutes
deux pouuoient estre des biens. La
sagesse & estre sage sont deux choses,
& vous demeurez d'accord
qu'elles sont toutes deux des biens.
Or comme rien n'empesche que la
sagesse ne soit vn bien, & que la
possession de la sagesse ne soit aussi
vn bien; ainsi rien n'empesche que
la sagesse, & auoir la sagesse ne soit
vn bien. Pour moy, ie veux acquie-
rir la sagesse, afin d'estre sage. Quoy
donc vne chose sans laquelle vne
autre ne peut estre bonne, n'est-elle
pas bonne elle-même? Vous dites
qu'il

qu'il faudroit refuser la sagesse, si on vouloit nous la dōner, sās nous en dōner l'vsage. Qu'est-ce que l'vsage de la sagesse? estre sage. C'est ce qu'il y a en elle de plus precieux. Ostez cela, elle est inutile, & la sagesse n'est qu'un fātisme. Si les tourmens sōt des maux, c'est un mal que d'estre tourmenté. De sorte que mesme les tourmēs ne seroient pas des maux, si vous en auiez osté ce qui les suit, c'est à dire estre tourmēté. La sagesse est l'habitude d'une ame parfaite, & estre sage en est l'vsage. Cōment dōc son vsage ne seroit-il pas une bōne chose, puis que la sagesse sās l'vsage, n'est pas mesme une bonne chose? Je vous demāde si la sagesse est desirable, vous le confessez. Je vous demāde si l'vsage de la sagesse est desirable, vous le cōfessez. Car vous dites que vous ne voudriez pas la recevoir si on vous défē doit de vous en seruir. Ce qui est desirable, est bō. Estre sage, est l'vsage de la sagesse, cōme l'vsage de l'éloquē-

ce est de parler, & celuy des yeux de voir. Estre sage, est donc l'usage de la sagesse: or l'usage de la sagesse est, desirable; estre sage est donc vne chose desirable; & si c'est vne chose desirable; c'est par consequent vne bonne chose.

II. Mais ie me condamne moy-même d'imiter ceux que ie blasme, & d'éployer des paroles pour prouver vne chose toute manifeste. Car enfin, qui pourroit douter qu'auoir trop grand chaud, ne soit vne chose importune, si le trop grand chaud est importun? Qu'auoir grand froid ne soit vne chose facheuse, si le grand froid est facheux? Et qu'il ne soit bon de viure, si la vie est vne bonne chose? Mais tout cela ne fait que tourner à l'entour de la sagesse, & n'est point de la sagesse, à laquelle nous deuons nous arrester. Certes si nous voulons vn peu nous estendre, elle a de grâdes & de spacieuses promenades. Discours de la nature

nature des Dieux, de la nourriture des Astres, du cours different des estoilles. Recherchôs si leurs mouuemens & leurs reuolutions causēt quelques alteratiōs dās nos corps, & si les esprits & les corps reçoient leur vigueur, ou leur foiblesse de la vertu de leurs influēces; si les choses qu'on appelle fortuites, n'ōt pas esté ordōnées par vne loy qui ne peut māquer; & s'il se fait quelque chose dans le mōde, que le hazard produise inopinément, & qui ne soit pas l'effect de quelque puissance superieure. Veritablemēt toutes ces considerations ne regardēt point les mœurs; mais elles delassēt l'esprit, & l'ēleuent à la grādeur des choses qu'elles recherchèt. Au cōtraire, toutes ces petites questions, dōt ie parlois tātost, l'affoiblissēt, & ne l'aiguissēt pas cōme vous pēsez, mais elles en émoussent la pointe. Mais, ie vo' prie, pourquoy perdōs nous le tēps en des choses qui sont au moins inutiles, si elles ne sōt pas

fausses? Pourquoy ne l'employons-nous pas à de plus grandes , & de plus hautes speculations? Que me seruira de sçauoir, si estre sage , est autre chose que la sagesse? Si l'un est vn bien, & si l'autre n'est pas vn bien? Quoy qu'il en soit, ie veux bien m'abandonner iusqu'à subir tout le hazard du souhait que ie vay faire. Ie vous souhaite la sagesse, & ie me souhaite d'estre sage. Et ie pense apres tout que ie me souhaite autant qu'à vous, & que nous serôs tous deux égaux. Apres tout faites en sorte de me montrer vn chemin qui me conduise à la sagesse. Dites-moy ce que ie dois fuir, & ce que ie dois desirer; Par quels moyens , & par quelles forces ie dois appuyer mon esprit infirme; Comment ie repousseray ce qui m'emporte indifferemment de tous costez; Comment ie pourray resister à tant de maux; Comment ie me destourneray des vices qui se jettent dessus moy; Com-
ment

ment ie sortiray de ceux où ie me suis jetté moy-mesme. Enseignez-moy à supporter mes afflictions sans me plaindre, & les prosperitez d'autrui sans enuie. Enseignez-moy à ne pas seulement attendre le dernier iour de ma vie avec vn courage ferme; mais à l'aller chercher moy-mesme, quand il en sera besoin. Je n'estime rien de plus lasche, que de souhaitter la mort. Car si vous voulez viure, pourquoy souhaitez - vous de mourir? Et si vous ne voulez plus viure, pourquoy priez-vous les Dieux de vous donner vne chose qu'ils vous ont donnée en naissant? Il est arresté que vous mourrez quelques iour, malgré que vous en ayez; mais il est en vostre puissance de mourir, quand il vous plaira. L'vn est vne chose necessaire, l'autre dépend de vostre volonté. I'ay leu depuis peu de temps vn lasche discours d'un certain personnage, qui veritablement parle

bien. *Ainsi*, dit-il, *que ie puisse bien - tost mourir*. O insensé que tu es ! tu souhaittes vne chose qui est à toy. *Ainsi que ie puisse bien - tost mourir*. Peut estre qu'en disant tousiours ces paroles, tu es paruenue à la vieillesse. Autrement, pourquoy retarder si long-temps ? Personne ne te retient, échappe-toy par où tu voudras. Cherche telle partie de la nature qu'il te plaira, & fay là seruir à te donner vne yssue. Ces parties de la nature sont les Elemens, par qui le monde est conserué & entretenu. l'eau, la terre & l'air, qui sont aussi bien les chemins de la mort, que les causes de la vie. *Ainsi que ie puisse mourir bien-tost*. Qu'entendez vous par ce bien tost ? & quel terme luy donnez-vous ? il peut arriuer plustost que vous ne le souhaitez. Ces paroles partent sans doute d'une ame foible, & qui veut donner de la pitié par ce dégoust qu'elle a de la vie. Celuy qui desire mourir, n'a pas

pas envie de mourir. Il demande aux Dieux les moyens de viure. Si vous desirez mourir, le fruit de la mort est de faire cesser vos desirs. Discourons sur ces choses, Lucilius, & faisons en sorte qu'elles forment nostre esprit. C'est en cela que consiste la sagesse, & ce qu'on appelle estre sage, & non pas à faire paroistre de vaines subtilitez dans les disputes ridicules. La fortune vous a desia proposé vne infinité de difficultez, & vous n'avez encore satisfait à pas vne seule. Vous ne faites que vous jouër; Et n'est-ce pas vne folie de battre l'air de son épée, quand le signal du combat a esté donné? Dépouillez-vous de ces armes feintes, il est besoin d'une veritable épée, pour decider cette querelle. Dites-moy, par quel moyen & la tristesse & la crainte ne pourront s'emparer de mon ame; Et comment ie me pourray décharger du pesant fardeau de tant de secrets

cettes

crettes conuoitises. Mais enfin , il ne faut pas demeurer court, il faut faire quelque chose. La sagesse est vn bien , & ce n'est pas vn bien que d'estre sage. Je le veux. Nions qu'estre sage soit vn bien , afin qu'on se mocque de toute cette dispute , comme n'ayant esté employée qu'en choses vaines & inutiles. Que diriez - vous maintenant si l'on vous demandoit si la sagesse à venir est vn bien ? Car enfin , les Greniers ne sont point chargez, & ne se sentent point encore de la moisson à venir , & l'enfance ne tire point d'auantage de la jeunesse où elle entrera quelque iour ? La santé que l'on attend , ne sert de rien au malade ; non plus que le repos qui doit succeder au travail & à la course , ne soulage point vn homme tandis qu'il court & qu'il travaille. Qui pourroit ignorer que ce qui doit auenir , n'est pas vn bien , par cette raison mesme que c'est vne chose à venir

nir

nir ? Car ce que l'on appelle bien ne tarde point à profiter. Or il n'y a que les choses presentes qui profitent , & si vne chose ne profite , certainement elle n'est pas bonne ; & si elle profite , elle est desia bonne, & desia presente. Je seray sage quelque iour, cela sera bon quand ie le seray, & non pas en attendant que ie le sois. Il faut qu'une chose soit, deuant que de la dénommer bonne ou mauuaise. Comment , ie vous supplie, ce qui n'est pas encore, pourroit-il estre desia bon ? Et comment voulez-vous que ie vous prouue mieux qu'une chose n'est pas , qu'en vous disant qu'elle est encore dans l'aduenir ? Car il n'y a point d'apparence que ce qui est encore dans le chemin , soit desia arriué. Le printemps viendra bien-tost ; mais ie sçay cependant que nous sommes dans l'Hyuer. L'esté suiura le Printemps ; mais ie sçay que nous ne sommes pas encore en Esté. Enfin.

i'ay

i'ay vn grand témoignage qu'une chose n'est pas presente, lors qu'elle est encore dans l'auenir. I'espere que ie seray sage quelque iour, mais cependant ie ne le suis pas. Si i'auois ce bien, ie n'aurois plus desia ce mal. Quand on dit, ie pourray quelque iour deuenir sage, on reconnoist de là, que ie ne le suis pas encore. Ie ne scaurois estre en mesme temps, & dans ce bien & dans ce mal. Ces deux choses ne scauroient se joindre ensemble, & le bien & le mal ne se trouuent point en mesme-temps en vn mesme objet. Passons donc promptement par dessus ces ingenieuses bagatelles, & hastons-nous d'attrapper les choses qui nous apporteront quelque secours. Celuy qui va querir la sage-femme pour faire accoucher sa fille qui est en trauail, ne s'amuse pas à lire vne Ordonnance affichée au coing d'une rue. Celuy qui court pour esteindre sa maison en feu, ne

s'a

s'amuse pas à regarder sur vn Damier , comment on pourra sauuer vne Dame qui est en dāger. Cependant on vous apporte de tous costez de mauuaises nouuelles. On vous annonce l'embrasement de vostre maison , la perte de vos enfans, le siege de vostre ville, le pillage de vos biens , adioustez à cela des naufrages , des tremblemens de terre , & tout ce qui peut donner de la crainte ; Et parmy tant de calamitez, vous ne songez qu'à des diuertissemens , & à des choses qui vous plaisent ? Vous demandez quelle difference il y a entre la sagesse , & estre sage. Et lors qu'un orage furieux est prest de tomber sur vostre teste , vous vous amusez à faire des nœuds pour auoir le plaisir de les defaire. La Nature ne nous a pas esté si liberale du temps que nous en ayons de reste pour le perdre. Voyez combien en perdent ceux qui en sont les meilleurs ménagers.

gers. Nos maladies, ou celles des nostres, nous en ont dérobé vne partie; & les affaires domestiques & les affaires publiques, en occupent vne autre partie. Le sommeil partage avec nous nostre vie. Que nous sert donc de consumer en des choses vaines, la plus grande partie de ce temps qui est si court? qui passe si viste, & qui nous emporte nous-mesmes? Outre cela, l'esprit de l'homme s'accoustume plustost à se donner du plaisir, qu'à trauailler pour sa guerison; & fait son passe-temps de la Philosophie, qui deuroit estre son remede. Je ne sçay quelle difference il y a entre la sagesse & estre sage; mais ie sçay bien qu'il ne m'importe de le sçauoir ou de l'ignorer. Dites-moy, ie vous prie, seray-ie deuenu sage quand i'auray appris cette difference? Pourquoi donc me retenez-vous plustost parmy des paroles, que parmy les notions de la sagesse? Rendez-moy plus

plus constant , plus ferme & plus assuré. Rendez - moy aussi fort que la fortune , & victorieux d'elle-mesme. Je pourray , certes , en triompher, si ie fay toutes les choses que j'apprends.



EPISTRE CXVIII.

ARGUMENT.

1. *Contre l'ambition de ceux qui briguent les grandes charges.*
2. *Du vray bien , & de la difference qu'il y a entre ce qui est honnesté, & ce qui est bon.*

I. **V**ous me demandez trop souuent des Lettres. S'il faut que nous comptions ensemble , vous demeurerez insoluable. Nous estions demeurez d'accord que vous m'écriviez le premier, & que ie vous ferois réponse. Neant-moins

moins ie ne veux pas faire le difficile avec vous, ie sçay bien qu'on peut vous prester seurement. C'est pourquoy ie ne feindray point de vous faire des auances. Mais ie ne feray pas ce que Ciceron conseilloit à Atticus, qu'encore qu'il n'eust rien à écrire, il écriuist neantmoins tout ce qui se presenteroit à son esprit. Pour moy, ie ne manque iamais de sujet d'écrire, sans m'amuser à toutes ces choses, dont Ciceron remplit ses Lettres. Ie ne vous manderay point comme luy, lequel est le plus en peine de tous ceux qui briguent vne charge; Que celuy-cy ne se contente pas de ses forces; mais qu'il employe encore celle d'autrui, pour obtenir les dignitez; Que cet autre poursuit le Consulat, appuyé de la faueur de Cesar, ou de celle de Pompée; que Cecilius est vn vsurier inhumain, de qui mesme les plus proches ne peuuent tirer vn denier, à
moins

moins de donner cent pour cent.
Il vaut mieux discourir de ses
maux, que de ceux d'autrui. Il
vaut mieux s'examiner soy-même,
& considerer combien on pour-
suit de choses sans en obtenir pas
vne. Mon cher, Lucilius, c'est vn
bien excellent, c'est vn bien assu-
ré, & qui ne dépend de personne
que de ne rien demander, & de
passer sans desir & sans ambition,
au trauers de ces assemblées que
tient la fortune. Tandis que le peu-
ple est asséblé; que ceux qui pour-
suivent les charges, regardent avec
inquietude la contenance de ceux
qui les fauorisent; que celuy-là
leur donne de l'argent; que celuy-
cy agit par des entre-metteurs; que
l'autre à force de baisers use les
mains de ceux à qui il ne vou-
droit pas seulement laisser tou-
cher les siennes, s'il auoit ce qu'il
demande; enfin tandis que chacun
en suspens attend avec impatien-
ce la voix du crieur; Combien
pen

pensez - vous qu'il y ait de plaisir, parmy le monde , de demeurer en repos parmy l'inquietude de tant de monde , de demeurer en corps & de regarder ces Foires sans rien acheter , & sans rien vendre: Mais de combien est plus grande la satisfaction de cét homme qui regarde sans s'ency , non seulement les assemblées où se font les Preceurs & les Consuls , mais cette confusion de tout le monde , où les vns demandent des honneurs qui ne durent qu'un an, les autres une puissance perpetuelle , les vns de bons succez dans la guerre, des victoires & des triumphes, les autres des richesses , les vns des mariages & des enfans , & les autres de la prosperité pour eux & pour tous ceux qui les touchent. Il n'appartient qu'aux grandes ames de ne rien demander, de n'aller prier personne , & de dire à la fortune. ie n'ay rien à deméler avec toy; ie ne m'abandonne point à ta puissance

fance , ie ſçay que tu repouſſes les Catons, & que tu éleues les Vatinies ? Ie ne demande point tes faueurs. Ainſi l'on reduit la fortune dans des bornes bien eſtroites, & c'eſt la meſure , pour ainſi dire, dans vne condition priuée. Ce ſont-là les ſujets dont nous deuons toujours nous entretenir, & dont il faut que nous rempliſſions nos Lettres , tandis que nous verrons tant de milliers d'hommes; qui pour ſe ruiner eux-mêmes, s'eſforcent de trauerſer des maux pour arriuer dans d'autres maux, & qui demandent des choſes que bien-toſt ils ne voudroient pas auoir obtenues , ou dont ils ſeront bien-toſt dégouſtez. Car enfin , qui s'eſt iamais contenté d'une choſe qui luy ſembloit ſuffiſante, & peut-eſtre exceſſiue, tandis qu'il la ſouhaittoit ? La felicité n'eſt pas inſatiable comme ſe l'imaginent les hommes, elle ſe contente de peu , & c'eſt ce qui eſt

cause

cause qu'elle ne dégouste iamais personne. Vous croyez que ces choses-là sont hautes , parce que vous en estes éloigné; mais il n'y a rien de si bas aux yeux de celuy qui les possède. Que l'on m'appelle imposteur, s'il ne cherche à monter plus haut. Ce que vous pensez estre le comble , n'est seulement qu'un degré. C'est le peu de connoissance qu'on a de la verité, qui fait faire aux hommes ces fautes. Ils se laissent tromper par l'opinion du peuple , ils courent seulement apres l'apparence du bien ; Et lors qu'ils ont obtenu ce qu'ils poursuivent, & qu'il ont beaucoup souffert en le poursuivant , ils reconnoissent qu'ils n'ont poursuivy qu'un fantosme, que des maux, ou des choses vaines, ou qui sôt moindres que leurs esperances. La plupart admire ce qui les trompe, estant veu de loin; Et tout ce qui est grand & releué , passe pour un bien aux yeux du vulgaire.

II. Mais

II. Mais pour ne pas tomber dans vn erreur si dangereuse , recherchez en quoy consiste le bien que l'on a desfiny en tant de façons différentes. Quelques-vns disent que le bien est vne chose qui excite les esprits , & qui les appelle à foy. Mais , dit on , s'il appelle les hommes, & que ce soit à leur ruine ? Car vous sçavez combien il y a de maux agreables qui nous charment , & qui nous attirent. Il y a cette difference entre le vray & le vray-semblable , que ce qui est bon , est inseparable de la verité , parce qu'il n'y a rien de bon qui ne soit vray. Mais ce qui nous excite & nous attire par l'apparence, est seulement vray-semblable ; C'est comme vn trompeur qui entre chez nous , qui nous sollicite, & qui nous attire. Quelques-vns ont donné cette definition du bien ; Que le bien est vne chose qui donne vn desir de foy, ou qui donne de l'ardeur à l'esprit

l'esprit qui y aspire. Mais on objecte contre cette définition, que beaucoup de choses donnent de l'ardeur à l'esprit, qui ne sont désirées que pour la ruyne de ceux qui les desirerent. Certes ceux-là ont le mieux rencontré qui en ont donné cette définition. Le bien est ce qui attire à soy l'esprit conformément à la Nature; de sorte qu'il ne soit point désiré, que quād il a commencé d'estre desirable. Car alors il est honneste, & l'on doit le souhaitter. L'occasion me fait icy souuenir de montrer la difference qu'il y a entre ce qui est bon, & ce qui est * honneste. Ils ont veritablement quelque chose de commun, & d'inséparable. Et ce qui est bon, ne peut subsister sans qu'il y ait quelque chose de l'honneste, comme il est impossible que ce qui est honneste, ne soit pas bon. Quelle difference y a-t-il donc entre les deux? L'honneste est le bien parfait & accom-

ply,

* Vertueux.

ply , en quoy consiste l'heureuse vie , & dont le seul attouchement rend toutes les autres choses bonnes. Je diray pour mieux m'expliquer ; qu'il y a certaines choses , qui ne sont ny bonnes ny mauvaises ; comme de faire la guerre, d'aller en ambassade , & d'estre Juge. Lors que ces choses - là sont honnestement conduittes , elles commencent d'estre bonnes, & de douteuses & d'indifferentes qu'elles estoient, elles deviennent bonnes infailliblement. Vne chose n'est bonne que par le commerce qu'elle a avec l'honneste mais l'honneste est bon de soy. Le bien procede de l'honneste, mais l'honneste est independant. Ce qui est bon , a peu estre mauvais; mais ce qui est honneste , n'a iamaïs peu estre autre chose que bon. Quelques-vns ont apporté cette definition du bien, que c'est ce qui est selon la Nature. Prenez garde à ce que ie vay dire. Ce qu'on appelle

IV. P.

L bien

bien , est veritablement selon la Nature ; mais tout ce qui est selon la Nature , ne doit pas estre appellé bien. Il y a vne infinité de petites choses, qui sont conformes à la Nature; mais elles sont si petites , & si peu considerables, que le nom de bien ne scauroit leur conuenir. En effect , elles sont legeres & méprisables , & quelque petit que soit le bien , il ne peut estre iamais méprisé. Il n'est pas bien durant qu'il est petit , & il n'est plus petit aussi tost qu'il commence d'estre bien. Comment reconnoissons - nous qu'une chose est bonne , ou qu'elle merite le nom de bien , si elle est entierement selon la Nature ? Vous confessez, me direz-vous , que ce qui est vn bien , est selon la Nature , & que c'est là la propriété du bien. Vous confessez aussi , me direz - vous , qu'il y a d'autres choses qui sont selon la Nature , & qui neantmoins ne sont pas des biens ? Com-
ment

ment donc se pourra - il faire que l'un soit un bien, & que les autres ne soient pas des biens? Comment l'un sera-il différent de l'autre, puis qu'il conuient à l'un & à l'autre, d'estre selon la Nature? C'est leur grandeur qui fait en elles cette difference; Et certes, il n'est pas nouveau que quelques choses changent en croissant. Celly qui estoit enfant, & qui est venu en puberté, a acquis quelque qualité qu'il n'auoit pas; il estoit irraisonnable, il est maintenant raisonnable. Quelques choses non seulement deuiennent plus grandes en croissant; mais elles deuiennent autres qu'elles n'estoient. Vous me répondrez, sans doute, que ce qui se fait plus grand, ne deuiant pas autre pour cela. Il n'importe que ce soit vne bouteille, ou vn muid que vous remplissiez de vin, la qualité du vin est en l'un & en l'autre. Cent liures de miel, & vne liure de

miel ont le mesme goust. Vous-
vous seruez de comparaisons qui
ne sont pas iustes ; en ce vin & en
ce miel , considéré en abondance,
ou en petite quantité , il n'y a
qu'une mesme qualité ; encoré que
la mesure s'en augmente , la qua-
lité demeure la mesme , c'est tou-
siours du vin , c'est tousiours du
miel. Ainsi , bien que certaines
choses s'augmentent, elles demeu-
rent tousiours en mesme genre, &
conseruent la mesme propriété.
Mais apres auoir beaucoup ad-
iousté à quelques-vnes , elles sont
enfin changées par la derniere cho-
se qu'on y adiouste , & en reço-
ient vne forme toute nouvelle, &
qu'elles n'auoient point eüe aupara-
uant. Vne seule pierre acheue la
voûte ; ie veux dire, celle du milieu
qui est la clef de toutes les autres.
Pourquoy cette derniere pierre,
qui est peut-estre la moindre ; a-
elle plus fait que ce grand amas de
pierres. ? parce qu'elle a acheué
l'ou

l'ouvrage, bien qu'elle ne l'ait pas augmenté. Il y a d'autres choses qui se dépoüillent en croissant de leur première forme, & qui se re-vestent d'une nouvelle. Quand l'esprit a long-temps medité sur une chose, & qu'il s'est enfin lassé en considérant sa grandeur, on commence à l'appeller infinie; parce qu'elle est devenue toute autre qu'elle n'estoit, lors qu'elle sembloit grande, mais calme & limitée. Ainsi nous - nous sommes figurez qu'une chose pourroit estre coupée, bien que ce fust difficilement; & quand la difficulté est devenue plus grande, on trouve qu'elle ne peut plus estre coupée. Ainsi ce qui ne se remüoit qu'à peine, est enfin venu à ce point, qu'on ne peut plus le remüer. Et de la même façon une chose estoit selon la Nature; ensuite sa grandeur luy a fait avoir une autre qualité, & en a fait une chose bonne.



EPISTRE CXIX.

ARGUMENT.

1. *Le moyen de deuenir riche en peu de temps.*
2. *Que les richesses du monde sont vaines.*
3. *Que celuy qui se contente de peu , ne manque d'aucunes commoditez.*

1. **T**outes les fois que ie trouue quelque chose , ie n'attends pas que vous disiez i'y retiens part , ie le dis moy - mesme pour vous. Voulez - vous sçauoir ce que i'ay trouué ? Vous n'avez qu'à tendre la main , c'est gain tout assuré. Je vous enseigneray comment vous pourrez deuenir riche en peu de temps ; car ie ne doute point que vous n'ayez grande

de passion de le sçauoir. Et certes, ce n'est pas sans raison que vous le souhaitez, ie vous meneray aux plus grandes richesses que l'on se puisse imaginer par vn chemin court, & qui ne vous ennuyera point. Cependant vous auez besoin de trouuer quelqu'un qui vous preste; car il faut necessairement que vous empruntiez, afin que vous puissiez faire commerce. Mais ie ne veux pas que vous empruntiez par l'entremise d'un autre, ny que les Couriers du Charge y fassent promener vostre nom. Je vous enuoyeray en vn lieu où l'on est tout prest de vous prester, c'est à dire, que ie vous enuoyeray à cette parole de Caton, emprunte de toy-mesme. Quoy que ce soit fort peu, ce peu suffira si nous n'allons qu'à nous-mesmes demander ce qui nous manque: Car, mon cher Lucilius, il n'y a point de difference entre ne point desirer & auoir. Vous trouuerez

le :mesme auantage en l'vn qu'en l'autre , puis que vous ne ferez point en inquietude. Ce n'est pas que ie veuille que vous refusiez quelque chose à la Nature. Elle est opiniastre , on ne la peut vaincre , elle demande le sien ; mais ie desire que vous sçachiez que ce qui excède la Nature , n'est qu'une chose empruntée , & qui n'est point necessaire. I'ay faim, il faut manger ; mais que le pain soit bis ou blanc , il n'importe à la Nature. Elle ne demande pas qu'on donne du plaisir au ventre , mais qu'on le remplisse. I'ay soif. Que l'eau vienne d'un lac, ou d'une cisternerne , il n'importe à la Nature. Elle ne demande rien autre chose , sinon que vous estanchiez vostre soif , il ne luy importe que vous beuuiiez dans vn vase d'or, ou dans le creux de vostre main. Regardez la fin de toutes choses , & vous mépriserez les superflus. La faim me presse-elle , ie cours aux viandes

viandes les plus proches , elle me fera trouuer excellent tout ce que ie pourray rencontrer. Vn ventre affainé ne rejette rien , il trouue tout bon.

II. Demandez - vous donc ce qui m'a donné tant de plaisir ? Cette parole qui me semble fort bien dite ; Que le sage ne recherche que les richesses naturelles. Vous m'allez dire, sans doute, que ie vous ay donné de belles esperances , & rien autre chose ; Que vous auiez desia fait des grands desseins ; Que vous regardiez desia sur quelle mer vous - vous embarqueriez pour faire vn plus grand commerce. Certes , c'est me tromper , dites - vous , que de m'enseigner la pauvreté , apres m'auoir promis des richesses. Quoy donc, estimez - vous que celuy - là soit pauvre à qui il ne manque rien ? S'il ne luy manquer rien, me direz - vous c'est par le moyen de la patience , & non pas par vne grace

de la fortune. Donc vous ne l'estimerés pas riche ; parce qu'il ne peut estre dépoüillé de ses richesses ? Lequel aymeriez-vous mieüx ou auoir beaucoup, ou auoir assez ? Celuy qui a beaucoup , en souhaite encore dauantage , ce qui témoigne qu'il n'a pas encore assez. Mais celuy qui a assez , a sans doute acquis ce que le riche ne sçauroit iamais acquerir, c'est à dire, l'accomplissement de ses desirs. Croyez-vous que les richesses ne meritent pas le nom de richesses ? parce qu'elles n'ont iamais fait profcrire ny bānir persōne ; parce qu'elles n'ont iamais obligé vn enfant d'empoisonner son pere , ny vne femme son mary ? parce qu'elles sont asseurées durant la guerre ; parce qu'elles ne donnent point d'inquietudes dans la paix ; parce qu'il n'y a point de peril à les posseder , & qu'on en dispose sans peine ? Celuy-là donc a il peu de chose , qui n'a point de froid,

qui

qui n'a point de faim, qui n'a point de soif? Jupiter n'a pas davantage. Certes ce n'est pas auoir peu que d'auoir assez; Et au contraire, ce n'est pas auoir beaucoup, que de ne pas auoir assez. Apres auoir surmonté Darius, apres auoir conquis les Indes, Alexandre est encore pauvre. Il cherche autre chose à gagner, il sonde des mers inconnuës. Il enuoye sur l'Ocean de nouvelles flottes, & va rompre, pour ainsi dire les limites, & les barrieres du monde. Ce qui suffit à la Nature, ne suffit pas à vn seul homme; enfin il s'est trouué vn homme qui a souhaitté encore quelque chose, quand il s'est veu Maistre de toutes choses. Voyez si cét aueuglement n'est pas extrême, & combien il est facile aux hommes d'oublier leurs commencemens, & les lieux d'où ils sont partis, quand ils ont fait quelque chemin. Ce Prince qui à peine estoit paisible & legitime Seigneur,

Seigneur, seulement d'un coin de terre, ne scauroit estre satisfait d'auoir porté ses conquestes iusqu'aux extremitez du monde; quand il songe qu'il ne peut aller plus auant, & qu'il faut reuenir sur ses pas. L'argent n'a iamais rendu personne riche; Au contraire, il n'y a iamais eu personne, qui apres en auoir beaucoup acquis n'ait eu plus de passion d'en acquerir dauantage. Voulez-vous scauoir la raison de cela? C'est que celuy qui en a le plus, commence à s'appercevoir qu'il en peut auoir dauantage. Enfin produisez lequel vous voudrez de tous ceux qu'on peut comparer pour les richesses à Crassus & à Licinius; faites luy monstrier son reuenu; qu'il mette ensemble toutes ses possessions & ses esperances, il est pauvre, si vous ne croyez, & si vous vous croyez, il le peut estre quelque iour. Au contraire, celuy qui s'est reglé sur ce que la Nature demande,

de, non seulement il est hors de la puissance de la pauvreté, mais encore hors de l'apprehension d'estre pauvre.

III. Mais afin que vous sçachiez combien il est mal-aisé de se reduire iusqu'à la mesure de la nature, Celuy-là mesme que nous croyons estre borné suivant les regles de la Nature, & que vous appelez pauvre, a quelque chose de superflu. Enfin les richesses charment le peuple. S'il void sortir d'une maison quantité de sacs d'argent, si la couverture d'un logis est dorée, si les valets sont des hommes bien-faits & bien vestus, tout cela l'aveugle, tout cela luy semble grand; La felicité de tous ces riches est seulement au dehors, elle n'entrera jamais chez eux. Mais celuy que nous avons separé du peuple, & que nous avons osté de la puissance de la fortune, possede en luy la felicité. Quant à ceux qui sont pauvres avec de
grands

grands biens , ils ont des richesses , comme nous disons que nous avons la fièvre qui nous tient , & ce sont les richesses qui les possèdent. Il faut que ie vous donne vn auertissement , qu'on ne scauroit trop souuent donner. Que vous mesuriez toutes choses selon le besoin & les desirs de la Nature que l'on satisfait de rien ou de peu de chose. Gardez seulement de mêler les vices avec les desirs. Demandez - vous sur quelle table , dans quelle vaisselle , & à combien de seruices on seruira vostre table ? La Nature ne demande point cette pompe ; elle ne veut que de la viande. La faim n'est pas ambitieuse, elle veut seulement s'affouir ; & ne se soucie pas de quelle sorte ; Tout le reste est le tourmēt d'une mal-heureuse dissolution. Apres qu'elle a rassasié la faim , elle cherche encore des inventions pour manger ; elle veut farcir son ventre , & pourtant elle
ne

ne veut pas le remplir. Elle cherche l'art de faire reuenir la soif apres l'auoir estanchée dez le premier coup. C'est pourquoy Horace a fort bien dit , que la soif ne regarde pas si l'eau est dans vn beau vase , & s'il est présenté par vne belle main. Car si vous pensez qu'il est de vostre condition , que le valet qui vous presente à boire, soit bien peigné, & que le verre soit bien net, sans doute vous n'aués pas soif. La Nature nous a fauorisez, principalement en cela , qu'elle a osté à la necessité tout dégoust & tout dédain. Il n'y a que la superfluité qui veut faire choix , & qui affecte la delicatesse. C'est à elle seulement à qui l'on entend prononcer ces paroles; Cela n'est pas beau, cela n'est pas propre, cela me blesse les yeux. Dieu qui nous a prescrit luy-mesme nostre façon de viure, a voulu seulement pouruoir que nous vécussions en santé , & non pas dans les delices. Aussi a-il mis, pour
ainsi

ainsi dire , entre nos mains , tout ce qui peut contribuer à la nourriture ; au contraire , il faut travailler & se rendre miserable, pour chercher les moyens de satisfaire à la volupté. Ioüissons donc de cette grace de la Nature , qu'on doit mettre entre les plus signalées? considérons que la plus grande obligation que nous luy ayons , c'est de nous faire prendre sans dégoût, tout ce que la nécessité nous fait desirer.



EPISTRE CXX.

ARGUMENT.

1. *Dispute sur ce qui est bonnesté & ce qui est bon.*
2. *Comment on a connu la vertu.*
3. *Inuective contre ceux qui ne sont iamais contents , & qui s'attachent trop à cette vie.*

I. Vo

I. **V**Ostre Lettre a parcouru quantité de petites questions; & enfin, elle s'est arrestée à vne seule, & en demande la resolution. Vous voulez sçauoir comment nous auons eu premièrement la connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Ces deux choses sont diuerses dans l'opinion de quelques-vns; mais pour moy, i'estime qu'elles sont seulement distinctes. Il faut vous expliquer cela. Quelques-vns s'imaginent que ce qu'on appelle bon, est seulement ce qui est vtile; Et partant ils donnent ce nom, & aux richesses, & à vn cheual, & au vin, & aux souliers. Tant ils estiment vil & méprisable ce qui est bon; & tant ils ont d'aveuglemēt, que de le faire descendre à ce qu'il y a de plus bas & de plus sordide. Ils pensent que ce qui est honneste, consiste en l'execution d'un deuoir légitime; comme d'auoir vn soin charitable de la vieillesse de son

son pere , de donner du secours à la necessité d'un amy , de combattre vaillamment dans la guerre, de dire son avis sagement & à propos. Veritablement nous en faisons deux choses; mais ie suis de ce sentiment, qu'il n'y a rien de bon que ce qui est honneste, & que ce qui est honneste est bon. Je croy qu'il feroit inutile & superflu de faire voir en cet endroit quelle difference il y a entre l'un & l'autre; puis que j'en ay si souvent parlé. Je diray seulement que nous estimons que toute chose qui peut servir à un mauvais usage, ne peut estre appellée bonne? Et apres tout, vous sçavez combien il s'en trouve qui se servent mal de leurs trésors, de leur Noblesse, & de leurs forces. Je reviens maintenant au sujet que vous voulez que ie traite; D'où nous vient la premiere connoissance de ce qui est bon, & de ce qui est honneste? Veritablement la Nature n'a peu nous apprendre

prendre cela; elle nous a bien donné quelque semence de la science; mais elle ne nous a pas donné la science. Quelques-vns disent que cette connoissance nous est venue fortuitement & sans y penser. Mais il n'est pas croyable que l'image de la vertu se soit présentée par hazard aux yeux de l'homme. Nous croyons qu'on a acquis cette connoissance par vne longue observation; par la comparaison des choses qui sont souuent arrivées, & par l'analogie qu'on a trouvé entr'elles, lors que le jugement s'est rendu Juge de ce qui est bon, & de ce qui est honneste. Puis que les Grammairiens, ces Juges & ces Arbitres de la langue ont receu ce mot, & luy ont donné droit de Bourgeoisie, ie ne suis pas d'avis de le bannir & de le renvoyer en son pais. Je m'en serviray donc non seulement comme d'un mot receu; mais comme d'un mot qui est en vſage, ie vous diray quelle
est

est cette analogie. Nous sçauions qu'il y a vne santé du corps , & nous auons conclud de là , qu'il y en a vne de l'ame. Nous sçauions qu'il y a des force du corps , & nous auons conclud de là , qu'il y a aussi vne force & vne vigueur de l'esprit. Quelques actions de debonnaireté , quelques - vnes de courtoisie , & d'autres de courage nous auoient donné de l'admiration ; enfin nous auons commencé à les admirer , comme des choses parfaites. Il y auoit beaucoup de défauts , qui estoient couuerts par la splendeur de quelque action éclatante ; mais nous les auons dissimulez , & nous auons fait semblant de ne les pas voir. Aussi la Nature nous enjoint de fauoriser tousiours les choses loüables, & d'en augmenter l'éclat ; Et cela est cause qu'on fait ordinairement monter la gloire au dessus de la verité. Enfin de toutes ces choses, nous auons tiré l'image d'un bien

excellent & signalé. Fabricius refusa l'or de Pyrrhus, & estima qu'il estoit plus glorieux de mespriser les richesses d'un Roy, que de posseder un Royaume. Le mesme donna auis à Pyrrhus, que son Medecin promettoit de l'empoisonner, & qu'il s'en donast de garde. Certes ce fut l'effect d'une mesme vertu, de n'estre pas vaincu par l'or, & de ne vouloir pas vaincre par le poison. Nous auons admiré ce grand homme, qui ne pût estre gagné, ny par les promesses d'un Roy, ny par des promesses contre un Roy; qui fut tousiours constant à donner de bons exemples; qui fut innocent iusques dans la guerre, ce qui est sans doute bien difficile; qui estimoit qu'on ne deuoit pas estre méchant, mesme entre ses ennemis; qui dans une extrême pauureté qu'il fit seruir à sa gloire, ne refusa pas les richesses avec moins de force que le poison. *Viuez, dit-il, viuez Pyrrhus,*

Pyrrus, par vne grace que ie vous fais, & réjouissez-vous d'une chose, dont iusques icy, vous vous estiez plaint, que Fabricius ne scauroit estre corrompu. Horacius Cocles remplit tout seul tout le pont; il commanda aux siens de le rompre derriere luy, & voulut bien qu'on luy ostant le moyen de s'en retourner, pourueu que l'on coupast chemin à l'ennemy. Enfin il résista aux grandes troupes qui le pressoient, iusqu'à ce que le pont fust tombé. Et lorsqu'il eut regardé derriere luy, & qu'il eust reconnu, que le peril où il s'exposoit auoit garanty la Patrie: Me suiue qui voudra, dit-il, par le chemin que ie vay prendre; & en mesme temps, il se jettadans la riuere. Mais au reste il n'eut pas moins de soin de ses armes que de son salut, dans la rapidité de ce fleuve; Et sans rien perdre del'éclat de sa victoire, il arriua aussi sain de l'autre costé, que s'il eust passé par dessus

dessus le pont. C'est donc par ces actions , & par les semblables qu'on a commencé à voir vne image de la vertu. I'adjousteray icy vne chose qui semblera peut-estre estrange. Quelquesfois les vices se sont monstrez sous vne apparence de vertu, & la vertu a éclaté en son contraire. Car comme vous sçavez, les vices sont proches voisins des vertus; Et dans les hommes les plus infames , & dans les plus dissolus, il s'en trouue quelque ressemblance. Ainsi le prodigue contre-fait le liberal; encore qu'il y ait grande difference entre sçavoir donner , & ne sçavoir pas conseruer son bien. En effect, Lucilius , il y en a beaucoup qui jettent leur bien, plustost qu'ils ne le donnent; & ie n'appelle pas liberal celuy qui se met en colere contre son argent. La negligence imite la naïueté, & la temerité le courage. Cette ressemblance nous oblige d'y prendre garde , & de distinguer
des

des choses qui sont les mesmes en apparence ; & qui en effect , sont entierement differentes. Lors que nous auons consideré les hommes, que quelque grande action a rendu illustres; nous auons commencé à remarquer que quelques-vns ont acheué vne entreprise avec force, & avec generosité ; mais seulement en vne occasion. Nous auons veu celuy là courageux à la guerre, & timide dans vn barreau. Nous luy auons veu supporter la pauuerté genereusement , & l'ignominie avec foiblesse. Nous auons loüé ce qui est bon en luy , & auons méprisé sa personne. Nous en auons veu vn autre qui estoit liberal enuers ses amis, qui auoit de la moderation pour ses ennemis, qui conduisoit avec vne égale probité les affaires publiques & particuliers , & qui ne manquoit ny de constance, lors qu'il estoit question de souffrir, ny de prudence dans les choses qu'il falloit faire. Nous
auons

auons veu que quand il falloit faire des largesses, il en faisoit à pleines mains, que quand il falloit travailler il estoit opiniastre dans le travail, & qu'il soulageoit par la force de son esprit la foiblesse & la lassitude du corps. Outre cela il estoit tousiours le mesme; & dans toutes ses actions il estoit tousiours égal. Il estoit non seulement capable de donner de bons conseils; mais il auoit pris vne si noble habitude, que non seulement il pouoit bien faire; mais il ne pouoit rien faire qui ne fust bien. Ainsi nous auons reconnu que la vertu estoit parfaite en cét homme; & alors nous l'auons diuisée, & en auons fait diuerfes perties. Il falloit donner vn frein aux conuoitises, reprimer les craintes, considerer ce qu'on deuoit faire, distribuer les choses qu'on deuoit donner; Et par ce moyen nous auons connu la Temperance, la Force, la Prudence, la Iustice; & nous auons

donné à chacune ses emplois & ses fonctions. D'ailleurs nous auons connu la vertu, par l'ordre qu'elle tient en tout ce qu'elle entreprend, par sa beauté, par sa constance, par la conformité de toutes ses actions, & par vne grandeur de courage, qui s'éleue au dessus de toutes choses. De là nous auons appris en quoy consiste cette heureuse vie, qui a tousiours vn cours favorable, & qui ne dépend que d'elle-mesme. Je vous diray aussi comment elle a esté découuerte. Iamais cét homme parfait, qui estoit en possession de la vertu, n'a murmuré contre la fortune. Il n'a iamais receu d'un visage triste les mauuais accidens de la vie. Et comme il s'estoit tousiours imaginé qu'il estoit Citoyen de tout le monde, & qu'il y portoit les armes contre la fortune, il a suby route sorte de trauaux, comme par le commandement de son general. Quand il luy est arriué quelque accident, il
ne

ne l'a pas reſſetté comme vn mal, ou comme vne choſe ſuruenue par hazard ; mais il l'a receu comme vne commiſſion qui luy eſtoit adreſſée. De quelque nature qu'elle ſoit , elle s'adreſſe à moy , dit-il , elle eſt rude , elle eſt faſcheuſe , employons-y noſtre temps & noſtre trauail. Il ne faut donc point douter que celuy-là n'ait ſemblé grand, qui n'a iamais ſoupiré dans les maux ; qui ne s'eſt iamais plaint de ſa fortune , qui a touſiours paru, comme vne lumiere dans les tenebres , & qui s'eſt fait conſiderer à tout le monde , comme vn hōme doux & tranquille, & également équitable , en ce qui concernoit les Dieux & les hommes. Il auoit vne ame accomplie , qui auoit atteint toute la perfection dont elle eſtoit capable ; elle n'auoit rien au deſſus de ſoy , que Dieu meſme ; dont vne partie a coulé dans l'homme , qui n'eſt iamais plus diuin , que quand il ſonge

qu'il est mortel, que quand il reconnoist qu'il est né pour mourir, & que le corps n'est pas sa véritable demeure; mais seulement vne hostellerie, où vous devez demeurer peu de temps, & que vous devez quitter aussi-tost que vous voyez que vous estes à charge à vostre hôte.

III. Enfin, mon cher Lucilius, quand l'ame ne regarde les choses terrestres qui l'environnent, que comme basses & petites; quand elle ne craint point de les quitter, elle donne vn grand témoignage qu'elle vient d'un lieu plus haut & plus releué. Car celuy qui se souvient d'où il est venu, sçait biẽ aussi où il doit vn iour retourner. Nous ne considerons pas combien de maux nous persecutent, & combien le corps nous incommode. Tantost nous nous plaignons du ventre, tantost de la teste, tantost du cœur, tãtost de la gorge. Quelquesfois nous auõs vne foiblesse de nerfs,

nerfs; quelquesfois des douleurs aux pieds. Tantost nous auons vn vomissement, & tantost vne defluxion. Quelquesfois nous auons trop de sang, & quelquesfois nous n'en auons pas assez. Enfin nous sommes attaquez de tous costez, il n'y a rien qui ne contribuë à nous chasser; Et c'est ainsi qu'on est traité dans vne maison estrangère. Cependant encore que nous ayons vn corps si infect & si infirme, nous faisons les mesmes entreprises, que si nostre vie estoit éternelle. Nous embrassons par nostre esperance tout ce que peut comprendre la plus longue vie, sans iamais estre assouuis, ny de l'argent ny des grandeurs. Y a-il rien de plus impudent, y a-il rien de plus insensé? Rien ne suffit à des personnes qui doiuent mourir, ou pour mieux dire, à des personnes qui se meurent. Car nous approchons tous les iours de nostre dernier iour, & chaque heure nous

pousse dans la folle , où nous devons enfin tomber. Regardez , ie vous prie, combien nostre ame est au eugle. Ce que ie dis qui doit arriuer, est desia arriué, & vne grande partie en est de même desia passée. Car le temps que nous auons vescu , est au mesme lieu où il estoit auant que nous véussions. C'est vne erreur de craindre le dernier iour, puis que châque iour no^r y conduit. Ce n'est pas le degré où nous demeurôs, qui fait nôtre lassitude, il la fait voir seulement. Le dernier iour est arriué à la mort, & tous les autres y vôt; & apres tout, elle ne nous prend pas avec violence, mais tout doucemēt; c'est pourquoy les grandes ames qui sçauent bien qu'une meilleure vie les attend , font à la verité des efforts pour faire glorieusement leur deuoir dans le poste où elles ont esté mises ; Toutesfois elles n'ont garde de s'imaginer que ce qui est à l'entour d'elles , les regarde & leur

leur appartienne; Mais comme elles sont estrangeres dans le monde, & qu'elles n'y font que passer, elles ne s'en seruent que comme de choses empruntées. Quand nous verrons quelqu'un avec une si belle resolution : pourquoy un naturel si excellent, & si extraordinaire ne nous charmera-il pas? principalement s'il fait voir par les effets une veritable grandeur de courage? Les veritables qualitez d'un esprit durent tousiours, mais les fausses ne durent pas. Quelques-uns sont alternatiuement des Vatinien & des Caton. Quelquesfois Curius n'est pas assez seuer pour eux, ny Fabricius assez pauvre, ny Tuberon assez temperant, & assez modeste. Quelquesfois ils font des deffis aux richesses de Licinius, aux grands festins d'Appicius, & aux delices de Mecenas. Certes c'est une grande marque d'une ame méchante & mal-faite, que d'estre toujours en doute, & de flotter

perpetuellement entre l'amour des vices , & la dissimulation des vertus.

*Quelquesfois à sa suite on void
deux cens valets ,*

*Et quelquesfois à dix il borne ses
souhairs ,*

*Tantost comme un Censeur d'E-
stats & de Proninces ,*

*Il n'enso son discours que de Rois
& de Princes.*

*Et tantast tout d'un coup lors
qu'il n'y pense pas ,*

*Je ne veux, dira-il , que de sobres
repas ;*

*Je ne veux désormais qu'une pe-
tite table*

*Que le seul appetit me rende de-
lectable ,*

*Je ne demande rien qu'un habit
de bureau*

*S'il me doiffond du froid , il me
semblera beau.*

*Mais quel effect suivra ses mode-
stes paroles ?*

*A ce bon ménager donnez mille
pistoles ;*

*Et soyez assuré comme i'en suis
certain ,*

*Qu'il n'aura rien de reste auant
qu'il soit demain.*

Tous ces gens-là ressemblent à celui dont Horace fait la peinture, qui n'est iamais le mesme , & qui ne ressemble iamais à soy-mesme, tant il est sujet à prendre de nouvelles formes , & à faire des extravagances. l'ay dit que plusieurs luy ressemblent ; mais peut-estre qu'il s'en faut bien peu que tout le monde ne luy soit semblable. Il n'y a personne qui ne change tous les iours , & de dessein & de desir. Tantost il se propose d'auoir vne femme, & tantost vne amie. Tantost il veut estre le maistre , & tantost il veut faire croire qu'il n'y a point de meilleur esclau que luy. Tantost il s'eleue iusques à donner de l'enuie , & tantost il s'abaisse au

deffous mefme des plus bas. Tantost il jette l'argent, & tantost il le va piller. C'est par là principalement qu'un esprit se fait accuser de legereté. Car tantost il paroist sous vne forme, & tantost sous vne autre ; Et ce que i'estime le plus honteux , il est eternellement difsemblable à soy. Cröyez que c'est vne belle chose que d'estre tousiours le mefme homme. En effect, il n'y a que le sage qui en soit capable ; tous les autres changent sans cesse , tantost ils paroissent moderez & graues , & tantost il n'y a rien de plus vain ny de plus prodigue. Enfin , nous changeons de personnage à tout moment , & tousiours nous representons le contraire de celuy que nous venons de quitter. Faites en sorte d'obtenir sur vous cet auantage , que vous soyez tousiours le mefme que vous vous estiez proposé d'estre. Faites en sorte qu'on ait tousiours sujet de vous louer , ou qu'au moins on

vous

vous puisse tousiours connoistre.
On peut dire avec raison de quel-
qu'un que vous vistes encore hier.
Quel est cét homme - là ? qu'il est
changé ! Pour moy , ie ne le con-
nois plus.



EPISTRE CXXI.

ARGUMENT.

*Dispute touchant la connoissance
que les animaux ont d'eux-
mesmes.*

IE me doute bien que vous dis-
puterez encore quand ie vous
auray decidé vne petite question
qui nous a arrestez assez long-
temps. Vous demanderez enco-
re ce que cela a de commun avec
les mœurs ? Mais aussi-tost que
vous crierez contre moy , ie vous
en opposeray d'autres , contre
qui

qui vous aurez aussi à disputer, Posidonius & Archideme. Il ne refuseront pas de deffendre cette cause, ils contesteront contre vous, & ie ne parleray qu'apres eux. Tout ce qui est dans la Morale, ne regarde pas les bonnes mœurs. Vne chose concerne l'alliment, & la nourriture de l'homme. Vne autre luy enseigne les exercices. Il y en a vne qui ne s'applique qu'à le vestir, & à luy apprendre la politesse; vne autre à l'instruire, & vne autre à luy chercher des diuertissemens. Neantmoins toutes ces choses regardent l'homme, encore qu'elles ne seruent pas toutes à le rendre meilleur. Il y a des enseignemens qui touchent les mœurs d'une façon, & d'autres qui les touchent d'une autre sorte. Quelques-uns les corrigent & les reglent, d'autres en recherchent la nature & l'origine. Quand ie demande pourquoy la Nature a formé l'homme; pourquoy elle luy a
donné

donné la prééminence par dessus les autres animaux, vous-vous imaginez que ie me suis beaucoup éloigné du discours des mœurs; mais vous - vous trompez. Car comment connoistrez-vous quelles mœurs vous devez suiure, & quel chemin vous devez prendre, si vous ne sçavez ce qui est le meilleur, & le plus auantageux à l'homme, si vous ne connoissez la Nature. Vous ne reconnoistrez bien ce qu'il faut que vous fassiez, & ce qu'il faut que vous éuitiez, que quand vous aurez appris ce que vous devez à vostre Nature. Ie veux apprendre, me direz-vous, à moins souhaitter, & à moins craindre. Ostez-moy mes imaginations, & mes scrupules, enseignez-moy que ce qu'on appelle felicité est vne chose vaine & legere; & qu'on peut facilement y adiouster vne syllabe. Certes ie satisferay à vostre desir, ie vous exhorteray aux vertus, ie persecuteray les vices; &

bien

bien qu'on m'accuse d'estre trop
seuere , & trop passionné en cét
endroit ; ie ne cesseray point de
les poursuiure , de reprimer les
concupiscences , de crier contre
les desirs , & de couper le cours de
ses voluptez , qui se termineront
par des tristesses. Mais pourquoy
ne le ferois-je pas ? veu que nous
ne desirons que des maux ; & que
nos plaintes ne procedent bien
souuent que des choses mes-
mes qui nous ont donné du plaisir.
Cependant ie vous prie de me per-
mettre de considerer des choses qui
semblent vn peu plus éloignées.
Nous demandions si tous les ani-
maux auoient quelque connoissan-
ce de leur constitution naturelle.
Sans mentir, il semble qu'ils n'en
soient pas entierement priuez ; car
ils se seruent de leurs mēbres pro-
prement & à propos , comme s'ils
y auoient esté instruits ; & il n'y
en a point qui ne dispose facile-
ment des parties de son corps.

Vn artisan manie ses instrumens sans difficulté. Vn Pilote sçait conduire le gouuernail d'un vaisseau. Vn Peintre sçait promptement discerner les diuerses couleurs qu'il a mises deuant luy , afin d'en faire vn pourtrait , & sa main court aussi viste que ses yeux sur son ouvrage. Ainsi les animaux se remuent comme il leur plaist , & se seruent facilement de leurs corps. Nous admirons les basteleurs qui font tout ce qu'ils veulent de leurs mains , & de qui les actions ne sont pas moins vistes que les paroles. Ce que l'art a donné aux hommes , les animaux l'obtiennent de la Nature. Personne ne se sert de ses membres avec peine. Personne ne demeure court dans l'usage de soy-mesme , & les animaux estans nez pour se mouuoir, se remuent aussi - tost qu'ils sont nez. Ils viennent au monde avec cette science , & naissent instruits par la Nature. Aussi me dira-on
les,

les animaux ne remuent les parties de leurs corps , que suivant la disposition que la Nature leur a donnée ; parce que s'ils les remuoient d'une autre façon , ils en ressentiroient de la douleur. Et par conséquent , ils sont contraincts ; & c'est par crainte & non pas volontairement qu'ils marchent tous droits. Mais cela n'est pas veritable : car les choses qui se font par force , & comme par vne necessité, sont lentes , & montrent bien par la lenteur de leur mouvement qu'on les force, & qu'on les contraint ; mais l'agilité est vn mouvement volontaire. Tant s'en faut que la crainte de la douleur contraigne les animaux à se mouvoir, qu'au contraire la douleur les arreste, & empesche leur mouvement naturel. Ainsi vn enfant qui veut se tenir debout , & qu'on veut accoustumer à marcher tout seul , tombe aussitost qu'il commence à s'essayer, & se releue en pleurant , iusqu'à ce
que

que par la douleur il soit enfin ar-
rivé à ce que la Nature demande.
Il y a des animaux, dont le dos est
couvert d'une écaille forte & dure,
qui estans renuersez, font tous les
efforts dont ils sont capables pour
se retourner, lèvent les pieds, les
courbent & les recourbent, tant
qu'ils se soient enfin remis dans
leur situation naturelle. Une tor-
tuë renuersee ne sent aucune dou-
leur; & neantmoins elle n'a point
de repos iusqu'à ce qu'elle soit dans
son estat naturel. Elle ne cesse
point de se débattre, & ne met
point de fin à son effort, qu'elle ne
se trouue sur ses pieds. Tous les
animaux ont donc quelque senti-
ment & quelque connoissance de
leur constitution naturelle. De là
vient cette facilité qu'ils ont à re-
muër leurs corps, & nous n'avons
point de plus fort témoignage
qu'ils naissent avec cette connois-
sance, que de voir qu'il n'y a
point d'animal qui soit, pour ainsi
dire,

dire, apprentif dans l'vſage de ſoy-
meſme, & dans le mouuement qui
luy eſt propre ; cette conſtitution,
me peut-on dire, n'eſt rien au-
tre choſe ſelon l'opinion des Stoï-
ciens, que la principale partie
de l'ame, qui ſe répand en quel-
que ſorte deſſus les corps. Mais
comment vn enfant pourra-il
comprendre vne choſe ſi obſcure
& ſubtile, & que vous pouuez à
peine expliquer ? Il faut donc ne-
ceſſairement que tous les animaux
naïſſent Dialecticiens, pour en-
tendre cette définition, que la
plus grande partie des ſçauans ne
ſçauroit entendre. Certes ce que
vous m'objectez, ſeroit véritable,
ſi ie diſois que les animaux com-
prennent la définition de leur con-
ſtitution. Car il eſt plus facile de
connoiſtre cette conſtitution par
la Nature, que de l'expliquer par le
diſcours. Ainſi vn enfant ne con-
noiſt pas ce que c'eſt que conſtitu-
tion ; mais il connoiſt la conſtitu-
tion,

tion , il ne sçait pas ce que c'est qu'un animal , mais il sent bien qu'il est animal. Outre cela , l'on peut dire qu'il connoist sa constitution grossièrement , & en quelque sorte. Nous sçavons bien que nous auons vne ame ; mais nous ne sçavons pas ce que c'est , où elle est , quelle elle est , & d'où elle tire son origine. Enfin comme nous sentons nostre ame , encore que nous ne connoissions ny sa Nature ny son lieu ; ainsi tous les animaux ont vn sentiment de leur constitution & de leur naturel. Car il faut necessairement qu'ils sentent ce qui leur fait sentir toutes les autres choses. Il faut qu'ils connoissent la puissance à laquelle ils obeyssent , & par laquelle ils sont conduits ; il n'y a personne qui ne sente qu'il y a quelque chose en luy qui remuë ses passions, mais il ne peut dire ce que c'est. Il sent bien quelque effort , & ie ne sçay quoy qui le pousse ; mais
il

il ne sçait pas ce que c'est , & d'où cela vient. Les animaux comme les enfans ont vn sentiment de leur âme , mais il est obscur & caché. Vous m'objecterez que nous disôs que tout animal est accommodé principalement à sa constitution. Que la constitution de l'homme est d'estre raisonnable , que partant l'homme s'accommode avec soy - mesme , non comme animal simplement , mais comme animal raisonnable. En effect , il s'estime , & n'est précieux à soy-mesme , que par la raison qui le rend homme. Comment donc vn enfant pourra-il s'accommoder avec vne constitution raisonnable, s'il n'est pas encore raisonnable ? Je répons à cela que chaque âge a sa constitution particuliere. L'enfance a sa constitution, la jeunesse la sienne, & tout de mesme la vieillesse ; Et chacun est accommodé à la constitution en laquelle il se trouue. Vn enfant n'a-il point de dents ? c'est la constitution

stitution où il doit estre. Les dents luy sont - elles venuës ? c'est - là la constitution de l'âge où il est. Ainsi cette herbe qui doit monter en épy , est d'une autre constitution quand elle est encore petite , & qu'elle commence à sortir de terre, que quand elle est montée , & qu'elle s'est renduë capable de porter sa petite charge. Elle est autre quand elle commence à jaunir, & qu'elle commence à baisser la teste sous la pesanteur de son fardeau , que quand son épy est formé , & tout prest de rendre son grain. En quelque constitution qu'elle se trouue , elle s'y maintient , elle s'y accommode. L'âge d'un enfant est autre que celui d'un ieune-homme , & autre l'âge d'un vieillard que d'un ieune - homme. Je suis toutesfois le mesme que i'estois estant enfant, & dans les âges qui suivent l'enfance. Ainsi encore que chacun change de temps en temps, de constitution, neantmoins
la

la determination de sa constitution est tousiours la mesme. Et certes la Nature ne nous determine point ou pour l'enfance , ou pour la ieunesse , ou pour la vieillesse , mais pour nous-mesmes. Vn enfant est donc accommodé à la constitution qui est propre à vn enfant, & non pas à celle qui doit estre propre à vn ieune - homme. Mais s'il passe ensuitte à quelque chose de plus grand, on ne doit pas couclurre de là que la constitution où il estoit en naissant, n'estoit pas selon sa Nature. Premièrement , l'animal est déterminé pour luy-mesme. Car il doit y auoir quelque chose, où se rapportent toutes les autres. Je desire la volupté; pour qui? pour moy; Et par consequent, c'est pour moy que ie trauaille. Je tasche d'éuiter la douleur , pour qui ? pour moy. Et par consequent, c'est pour moy que ie prends du soin. Si ie fais toutes choses par le soin que i'ay de moy - même,

me, il faut demeurer d'accord que le soin que i'ay de moy - mesme , marche deuant toutes choses. Ce soin se trouue dans tous les animaux , & ne s'y met pas par hazard ; mais il prend naissance avec eux. La Nature produit ses fruiçts, & ne les jette pas, côme par dèdain, & parce que la garde la plus proche est tousiours la plus seure & la meilleure, chacun a esté donné en garde à soy-même. C'est pourquoy, comme i'ay desia dit , les plus petits, & les plus foibles animaux ne sont pas si-tost nez , qu'ils reconnoissent ce qui peut leur estre nuisible , & font effort pour l'éuiter ; Et comme ils sont ordinairement le but des oyseaux de proye, ils redoutent l'ombre de tout ce qui vole sur leur teste. Il n'y a point d'animaux qui ne naissent avec l'apprehension de la mort. Mais comment, me direz-vous, vn animal qui vient de naistre, peut-il auoir la connoissance de ce qui
luy

luy est salutaire , & de ce qui luy est nuisible ? Il est icy question de sçauoir s'il en a connoissance , & non pas comment il en a connoissance. Or il est manifeste qu'ils en ont connoissance , en ce qu'ils ne feroient rien dauantage , quand vous leur auriez donné cette connoissance. Pourquoi vne poulle ne fuit-elle pas d'un paon ourd'une oye, & qu'elle fuit d'un épreuier qu'elle n'aurait iamais veu, & qui est beaucoup plus petit ? Pourquoi des pouffains craignent-ils un chat, & qu'ils ne craignent pas un chien ? Ainsi il est manifeste qu'ils ont une connoissance de ce qui leur est nuisible , & qu'ils ne l'ont point acquise par experience. Car auant que d'auoir éprouué ce qui peut leur estre nuisible, ils se mettent en peine de l'éuiter. Mais afin que vous ne pensiez pas que cela se fasse par hazard, ils ne craignent que les choses qu'ils ont iuste sujet de craindre, & ne les mettent iamais en

en

en oubly. Ils sont aussi prompts à
fuyr ce qui leur est prejudiciable,
qu'ils sont vigilans à s'en garder.
D'autantage ils ne deuiennent pas
plus rimides pour viure plus long-
temps. D'où l'on peut reconnoistre
que l'experience ne leur a pas
donné cette connoissance; mais
vn amour naturel de leur con-
seruation & de leur salut. Les cho-
ses que l'vsage enseigne, ne vien-
nent que lentement dans nostre
connoissance, & ne s'apprennent
iamais de la mesme sorte; mais on
apprend en vn instant & tousiours
de la mesme façon, tout ce qu'en-
seigne la Nature. Si neantmoins,
vous le desirez, ie vous diray com-
ment toute sorte d'animal peut
connoistre ce qui luy est contraire.
Il sent qu'il est fait de chair, &
connoist par ce moyen ce qui
peut couper la chair, ce qui la
peut brûler, & ce qui est capa-
ble de luy faire mal. Il se represen-
te cōme vne chose funeste & épou-

IV. P.

N

uantable

uantable l'image des animaux, qui sont armez pour sa perte. En effect, ces choses-là sont conjointes, & dépendent l'une de l'autre ; car en même temps qu'un animal s'occupe à sa conservation, il cherche ce qui peut luy estre utile, & redoute tout ce qui peut luy estre nuisible. Nous auons naturellement horreur de toutes les choses qui nous sont contraires ; Et tout ce que la Nature enseigne, se fait, comme sans y penser, & sans autre raisonnement. N'aués-vous iamais remarqué avec combien d'industrie les abeilles travaillent à leurs petits logemens ? N'avez-vous iamais pris garde à cette intelligence qui paroist dans la distribution de leur travail ? Ne confesserez-vous pas que la toile d'une araignée est un ouvrage inimitable à tous les hommes ? Avec combien d'adresse entre-mêle-t-elle ses filets ? Les uns sont tendus tout droits, comme pour servir à ourdir la toile ; D'autres

tres y sont entre-lassez en rond, & sont les plus déliez pour prendre comme dans des rets les plus petits animaux à qui elle tend ce piege. L'araignée naist avec cet art, elle ne l'apprend pas par l'experience. Et partant, il n'y a point d'animal qui soit mieux instruit qu'un autre, & qui en sçache davantage. Vous verrez que toutes les toiles d'araignée sont pareilles, & que toutes les ruches sont faites de la mesme sorte. Ce que l'art & l'experience enseignent, est incertain, & inégal; mais ce que la Nature enseigne, est tousiours de même façon. Or il n'y a rien qu'elle ait voulu plustost enseigner aux animaux que le moyen de se defendre, & la connoissance d'eux-mêmes. C'est pourquoy ils reçoivent leur science en mesme temps que la vie, & il ne faut pas s'estonner s'ils naissent avec vne chose, sans laquelle ils naistroient inutilement. La Nature leur a donné

ce premier moyen de s'vnir & de s'aymer; & en effect, ils n'eussent pû se maintenir s'ils n'y eussent esté portez d'eux-mesmes. Veritablement cela tout seul n'eust seruy de rien; mais aussi sans cela, tout le reste eust esté inutile. Enfin vous ne verrez aucun animal, qui se méprise, ou qui ait pour soy quelque negligence. Il y a même dans les plus lourds, & dans les plus brutaux, ie ne sçay quelle viuacité, quand il s'agit de la conseruation de leur vie. Et vous verrez, si vous voulez y prendre garde, que ceux qui ne seruent de rien aux autres, ne manquent pour eux ny de soin, ny de vigilance.





EPISTRE CXXII.

ARGUMENT.

1. *Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.*
2. *Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la Nature.*

I. **L**Es iours commencent à diminuer, ils sont desia plus courts qu'ils n'estoient neantmoins ils feront encore assez longs, si on veut se lever avec le Soleil, & qu'on s'employe à autre chose que d'aller tous les matins témoigner par des reuerences, à vn homme encor endormy, qu'on est son valet & son esclau. Celuy-là sans doute est vn lasche, qui n'a les yeux qu'à moitié ouuerts, quand le Soleil est desia bien haut, & qui ne commence à s'éveiller

N 3

qu'à

qu'à Midy. Certes, il y en a beaucoup que la mollesse accable de telle sorte, qu'ils prennent le Midy pour le point du iour. Il y en a qui confondent l'usage du iour & de la nuit, & qui ne commencent à ouvrir les yeux encore appesantis de la débauche du iour precedent, que quand la nuit commence à paroistre. Telle est la condition de ceux que la Nature, comme dit Virgile, a mis sous nos pieds de l'autre costé de la terre,

*La nuit les va trouver quand le
iour nous vient voir.*

Ainsi la vie, & non pas le païs de ces débauchez est contraire à celle des autres. Il y en a dans vne ville qui sont Antipodes de ceux qui vivent dans la mesme ville. Ils n'ont iamais veu, comme dit Caton, ny leuer, ny coucher le Soleil. Vous pouuez vous donc imaginer qu'ils sçachent comment il

*Viure. faut * voir eux qui ne sçauent pas
quand

quand il faut * voir ? Cependant* ils craignent la mort , bien qu'ils se soient eux - mesmes ensevelis tous vifs ; & sont d'aussi mauuais augure , que ces funestes oyseaux , qui ne volent que de nuit. Bien qu'ils passent leurs nuits dans le vin & dans les parfums ; & qu'ils employent tout le temps de leurs veilles desordonnées en des repas delicieux ; toutesfois ils ne font pas des festins , ils font seulement leurs funerailles. Car au moins, on peut dire qu'ils sont morts durant le iour. Certes il n'y a point de iours qui semblent longs à celuy qui fait quelque chose. Et si nous considerons la vie , nous confesserons sans doute que l'action est vn deuoir comme vne marque de la vie. Si nous la trouuons trop courte , & que nous la voulions allonger , faisons en sorte de borner la nuit , & donnons - en au iour quelque partie. On garde dans des lieux obscurs les oyseaux qu'o

veut engraisser pour les festins ; & parce qu'on ne leur fait prendre aucun exercice, ils deuiennent plus gras & plus pesans, & leurs membres se couurent d'une graisse qui n'est inutile que pour eux. Ainsi ces hommes qui se sont consacrez aux tenebres , & à la débauche, paroissent bien tost affreux & difformes. En effect , ils n'ont pas meilleure couleur que des malades. Ils sont languissans & palles, & bien qu'ils soient encore viuans, ils ont la charnure d'un mort. Mais ie puis dire asseurément que ce n'est pas là leur plus grand mal. Si leur corps est dans les tenebres, leur ame y est encore dauantage. Celuy-là est endormy pour tout ce qui le regarde , & celuy-cy ne void presque goutte , & porte enuie aux auugles. Qui a iamais souhaitté des yeux pour ne s'en seruir que dans les tenebres ? Me demandez - vous d'où vient cette deprauation de l'esprit ? de l'auersion
sion

sion qu'on a pour la lumiere. Toutes sortes de vices combattent contre la Nature, & sont tous ennemis de l'ordre & des bons establissemens. Le but & la fin de la dissolution , c'est de se réjouyr dans le mal , & non seulement de s'écarter de l'honneur & de la vertu; mais des'en éloigner tout autant qu'il est possible. Mais ne vous semble-il pas aussi que ceux-là vivent contre la Nature qui boient à jeun, & en s'éueillant,

Qui remplissent de vin leurs vaines épuisées.

Et qui ne mangent point qu'ils ne soient yures? Ce vice est celuy des ieunes - hommes , qui veulent reparer leurs forces. Ils boient , ou plustost ils yurognent à l'entrée mesme du bain , parmy ceux qui sont desia dépouillez , afin qu'en beuvant souuent & à longs traits, ils puissent resserrer la sueur qu'ils ont excitée. C'est vne chose comu-

ne que de boire apres les repas; les villageois mesmes , & ceux qui ignorent la veritable volupté , se gouuernent de la sorte. Le vin donne plus de plaisir quand il ne sotte point sur la viande , & qu'il penetre facilement iusques dans les nerfs. L'yuesse leur plaist davantage dans vn estomach tout vuide. Ne vous semble - t'il pas aussi que ceux - la viuent contre la Nature qui se déguisent en femme , qui veulent paroistre ieunes , quand le temps en est passé , qui se peignent & se contrefont pour faire éclatter en eux quelque apparence de ieunesse ? Que peut - on faire de plus déplorable & de plus cruel ? Il ne fera donc iamais homme , afin qu'un homme abuse de luy plus long - temps ? Et l'âge ne le retirera pas d'un crime , dont la honte qu'il fait à son sexe , deuroit desia l'auoir retiré ? Ceux - là ne viuent - ils pas contre la Nature , qui veulent des roses en Hyuer ?

&

& qui par le moyen d'une eau modérément échauffée; & par la rencontre d'un certain degré de chaleur, font croistre en Hyuer un Lys, qui est une fleur du Printemps? Ceux-là ne vivent-ils pas contre la Nature, qui plantent des vergers sur le sommet des hautes tours? qui ont sur leurs maisons des forêts d'arbres, dont les racines s'ont aux lieux où ils ne deuroient porter qu'à peine leurs plus hautes branches? Ceux-là vivent-ils pas contre la Nature, qui bastissent sur la mer des bains d'eau chaude, & qui ne croyroient pas se baigner assez délicieusement, si leurs bains n'estoiēt battus par les flots, & par les tēpestes? Ainsi dès qu'ils ont commencé à vouloir toutes choses contre l'usage & l'intention de la Nature, ils se sont entièrement éloignez des regles de la Nature. Le iour est-il venu, il est temps de dormir pour eux. La nuit & l'heure du repos est-elle venue,

nuë, ils commencent à faire leurs exercices, ils se font porter en chaise, ils se font servir à dîner? Le point du iour commence - il à paroistre, il est temps de souper pour eux. Il ne faut pas faire ce que fait le peuple, c'est vne bassesse & vne lascheté, que de viure comme les autres. Ils ne veulent point du iour ordinaire, ils se veulent faire vn matin, qui leur soit propre & particulier. Pour moy, ie considere ces gens là, comme des hommes desia morts. Car enfin, que s'en faut-il qu'ils ne soient morts, & qu'on ne fasse leurs funeraillles; puis qu'ils sont tousiours enseuelis dans la nuit, & qu'on ne void à l'entour d'eux que des flambeaux & des torches; Il me souuient de plusieurs qui menoient en mesme temps vne mesme vie; mais il me souuient sur tout, d'Attilius Butta, qui auoit esté Preteur. Comme ce mal-heureux qui auoit mangé vn grand patrimoine, confessoit

vn iour sa pauvreté à Tibere , il en receut cette réponce. Certes, luy dit Tibere, vous-vous estes reueillé bien tard. Montanus Iulius , ce Poëte assez supportable, qui a esté connu par les faueurs, & par la disgrâce de Tibere , décriuoit ordinairement dans les Vers qu'il recitoit , le leuer & le coucher du Soleil. De sorte que comme quelqu'un se fut fasché de l'auoir entendu reciter tout vn iour de ses Vers, & qu'il eust dit, que c'estoit vn importun, qu'il ne falloit plus aller entendre, Natta Pinarius répondit, que pour luy il ne croyoit pas le pouuoir traiter plus ciuilement, que de l'entendre , depuis le leuer iusques au coucher du Soleil. Mais comme il eust vne autrefois recité ces Vers ,

*Desia le Dieu du iour ramenoit
la lumiere , &c.*

Varus Cheualier Romain , qui estoit compagnon de L. Vicinius, qui cherchoit les bonnes tables;
où

où ses médisances & ses railleries luy faisoient meriter sa place, s'écria tout haut : Butta commence à s'endormir. Et apres cela, comme ce poëte eust continué de reciter, & qu'il eust dit ces autres Vers,

Desia l'obscure nuit du Soleil en-
emie

Impose le silence à la terre en-
dormie.

Le même Varus dit aussi tost; Il est nuit, il faut que ie sorte, & que ie me trouue au lever de Butta, pour luy donner le bon-iour. Il n'y auoit rien de plus connu, que sa façon de viure déreglée, que plusieurs, comme j'ay dit, ont menée en vn mesme temps. Or quelques - vns viuent de la sorte, non parce qu'ils s'imaginent que la nuit a quelque chose de plus plaisant que le iour; mais parce que ce qui est ordinaire, leur déplaist, & que la lumiere est insupportable à vne mau-
uaise

naïve conscience. D'ailleurs celuy qui souhaite ou qui méprise toutes choses, selon qu'elles coustent beaucoup, ou qu'elles coustent peu, dédaigne le iour qui ne couste rien, & qui se donne gratuitement. Outre cela, les débauchez veulent faire parler d'eux, tandis qu'ils vivent; car si l'on n'en parle point, ils ne pensent pas auoir vécu. Ils ne sont donc jamais contents, qu'ils n'ayent fait quelque chose qui fasse du bruit. Plusieurs ont mangé leur bien; plusieurs ont des amies; si vous voulez estre en estime parmy eux, mais vous deuez faire la débauche; mais vous deuez faire encore quelque notable extrauagance; car on ne parle point des débauches communes dans vne ville si occupée. I'ay quelquesfois ouy dire à Peto Albinouanus qui faisoit fort bien vn conte, qu'il auoit demeuré près de la maison de Sp. Anius, qui estoit de cette troupe de Loups-garous.

garoux : Comme i'estois son voisin , dit - il , i'entendis vn iour sur les neuf heures du soir vn bruit de verges ; ie demanday aussi - tost ce qu'il faisoit , & l'on me dit qu'il se faisoit rendre compte. I'entendis crier enuiron sur le minuiet ; Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit qu'il apprenoit à chanter , & qu'il exerçoit sa voix. A deux heures apres minuiet , ie demanday d'où venoit vn bruit de rouës que i'entendois. On m'apprit qu'il vouloit aller à la promenade. Vn peu deuant le iour on commença à courir de tous costez dans la maison ; On appelle les Laquais ; les Sommeliers , les Cuisiniers se remuent , & font du bruit. Ie demanday ce que c'estoit ; On me dit que Monsieur estoit sorty du bain , & qu'il demandoit du vin & son beüillon. Vous croirez peut-estre. disoit-il, que son souper duroit iusqu'au iour. Non, non ne luy faites pas ce tort. Il viuoit bien plus sobrement,

brement , il estoit meilleur ménager du iour , il ne perdoit rien que la nuit. C'est pourquoy Pedito répondit à quelques - vns qui le croyoient auare & sordide , qu'ils pouuoient bien adiouter à cela qu'il ne brûloit que de l'huile. Enfin, vous ne deuez pas vous estonner si l'on trouue tant de diuerses proprietiez des vices. Il y en a de plusieurs sortes , ils ont vne infinité de faces ; Et il est impossible d'en conceuoir toutes les especes. Au contraire , la vertu est toute simple , au lieu que le mal a plusieurs plis & replis , & prend tous les destours qu'il vous plaist.

II. Ceux qui suivent le chemin que la Nature leur enseigne, marchent tousiours d'un mesme traint; ils trouuent toutes choses faciles, ils ne sont point embarrassez ; & le changement qui se fait en eux, n'est presque pas remarquable. Mais les autres sont dans vne inquietude perpetuelle , ils ne peuvent

uent estre bien avec personne , ny avec eux-mesmes. Pour moy , ie pense que le dégoust qu'ils ont de la vie commune & ordinaire, est la cause de cette maladie. Comme ils veulent estre differens des autres , par la somptuosité de leurs habits , par la magnificence de leurs festins, par la beauté de leurs carrosses ; ils s'en veulent aussi separer par l'vsage , & par la disposition du temps. Enfin ceux qui font gloire de l'infamie, & de qui elle est la recompense, dédaignent les fautes communes, & n'en veulent faire que de signalées. C'est la maniere de viure de ces fameux débauchez, qui ne vont, pour ainsi dire, que contre le cours de la Nature. Viuons donc, Lucilius , comme la Nature l'enseigne , & ne nous écartons point du chemin qu'elle nous monstre. Toutes choses seront faciles à ceux qui suivront cette voye, & qui voudra viure d'une autre façon, n'aura pas vn autre suc-

cez , que s'il vouloit remonter vn torrent.



EPISTRE CXXIII.

ARGUMENT.

1. *Que les moindres viandes deviennent bonnes & souhaittables par la faim; & par une ferme resolution de l'ame.*
2. *Que les riches s'y doivent acoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.*
3. *Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on peut aisément se passer de quantité de choses superflues.*
4. *Qu'il y a deux choses , dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

I. **I**L y auoit desia long-temps
qu'il estoit nuict , & ie me
sentois

sentois lassé plustost par l'incommodité , que par la longueur du chemin , lors que i'arriuy à ma maison d'Alban. Je n'y trouuay rien de prest que moy-même. C'est pourquoy ie m'allay delasser sur le lit, où ieme cōsolay de la longueur de mon Cuisinier, & de mon Boulanger. Je consideray en cette occasion, qu'il n'y a rien de si fascheux qu'on ne puisse supporter doucement ; Et qu'il n'y a rien qui soit capable de nous fascher , si nous-mesmes en nous faschant, nous ne luy en donnons le pouuoir. Hé bien, mon Boulanger n'a point de pain ; mais mon Concierge , mais mon Portier , mais mon Fermier en ont chez eux ? Mais c'est de mauuais pain , dites-vous. Attendez vn peu , & il deuiendra fort bon , la faim vous le conuertira bien-tôt en pain tendre, & en pain blanc. Il ne faut donc pas manger qu'elle ne me l'ordonne; i'attēdray donc patiemment, & ie ne mangeray

ray point que mon pain ne commence à deuenir meilleur, ou que ie n'aye cessé d'auoir du dégoust pour le mauuais pain.

II. Il faut s'accoustumer à viure de peu de chose. Il arriue vne infinité de difficultez ou des tēps, ou des lieux qui peūuent retarder les repas des plus grands Seigneurs, quelque grande prouision qu'on ait faite de tout ce qui sembloit leur estre necessaire. Personne ne peut auoir tout ce qu'il desire. Mais il est au pouuoir de tout le monde de ne pas vouloir ce qu'il n'a pas; & chacun peut se contenter de ce qu'on presente deuant luy. Vn ventre sobre & patient, fait vne grande partie de la liberté. On ne scauroit croire combien ie prends de plaisir que ma lassitude se perde d'elle-mesme. Ie ne veux point qu'on me frotte, ie ne cherche point les bains, ny d'autre remede que le temps. Le repos nous oste ce que le trauail nous

nous a donné. De quelque façon que soit ce souper , il me sera plus agreable qu'un grand festin. J'ay quelquesfois éprouué mon esprit sur le champ ; & en effect , c'est l'épreuue la plus assurée , & la meilleure qu'on en puisse faire. Car quand il s'est préparé , & qu'il s'est disposé à la patience , on ne peut pas si bien connoistre combien il a de forces & de veritable fermeté. Les meilleures marques qu'il en puisse donner , sont celles qu'il donne sur le champ. Et l'on doit en estre entierement assuré , si non seulement il reçoit les choses fâcheuses , sans murmurer ; mais s'il les regarde de bon œil , & sans s'émouvoir ; s'il ne s'en est pas mis en colere ; s'il n'a point contesté pour les recevoir ; si en ne desirant rien , il s'est luy - mesme donné ce qu'on luy deuoit donner ; s'il a enfin reconnu que si quelque chose manquoit , c'estoit à son ordinaire , & non pas à luy. Nous ne
con

connoissons iamaïs combien il y a de choses superflües, que quand elles ont commencé à nous manquer. Car nous nous en seruions non pas à cause que nous en auions besoin, mais parce que nous les auions. De combien de choses auons-nous vsé, parce que les autres en vsoient? Certes vne des plus grandes causes de nos maux; c'est que nous viuons à l'exemple des autres, & que nous ne nous laissons pas conduire par la raison, mais par la coustume. Si peu de monde faisoit vne chose, nous ne voudrions pas l'imiter. Mais aussi-tost qu'elle est en vsage chez plusieurs, nous ne manquons pas de la suiure; comme si ce qui est le plus pratiqué, estoit aussi le plus honneste; Et enfin dès qu'une erreur est deuenüe publique, elle nous tient lieu de vertu. On ne veut plus aujourd'huy voyager, si l'on ne fait marcher deuant vne Caualerie* de Numides, & des bandes de Courreurs. Il est hôteux

* Les gens de condition auoient dans leur train en voyagent des Caualliers Numides & Affriquains.

de n'auoir pas vn train qui fasse écarter du chemin, ceux que l'on y peut rencontrer; & qui donne à connoistre par vn gros nuage de poussiere, que c'est vn homme de condition qui voyage. Chacun se veut mêler d'auoir des mulets qui portent de la vaisselle, ou de crystal, ou d'agate, grauée par le main des plus fameux ouuriers. Il y auroit de la honte qu'on ne sçeut pas que vous estes assez magnifique, pour faire porter des meubles qui se peuvent rompre facilement. Chacun fait traîner ses fauoris en carrosse, ayās le visage frotté, ou pour mieux dire, enduit de certaines drogues, afin que le chaud ou le froid ne puisse pas offencer leur teint delicat. Il y auroit de la honte de voir quelqu'un à vostre suite, dont le visage ne fût pas assez beau pour meriter d'estre conserué.

III. Il faut faire en sorte d'éuiter la conuersation de ces sortes de personnes. Ce sont eux qui ensei-
gnent

gnent les vices, & qui les portent de tous costez. On s'estoit imaginé qu'il n'y en auoit point de plus méchans que ceux qui font courir de part & d'autre les flatteries, & les paroles qu'ils ont entendues; mais il y en a qui font pis, qui font par tout courir les vices. Certes le langage de ces gens-là est tout à fait pernicieux. Car encore qu'il ne nuise pas d'abord, il laisse dans l'ame des semences qui ne manquent pas de germer bien-tost; Et quand mesme nous ne sommes plus avec eux, le mal qu'ils ont commencé, nous suit, pour se réveiller bien-tost apres. Côme ceux qui viennent d'entendre vne musique, s'en retournent, les oreilles pleines d'une harmonie, qui les empesche d'auoir d'autres pensées, & de songer aux choses serieuses; Ainsi le langage des flatteurs, & de ceux qui louent les vices, demeure plus long - tēps dās l'ame que dans les oreilles: & il est

IV. P.

O bien

bien difficile de faire sortir de l'esprit, vne parole qui luy plaist. Elle nous poursuit par tout, elle conserue tousiours les charmes, & reuient de temps en temps dans nostre memoire. Il est donc necessaire de fermer les oreilles aux mauuais discours, & principalement dès qu'ils commencent. Car aussi-tost qu'on a commencé à les entendre, & qu'ils ont esté receus, ils deuiennent plus hardis & plus capables de nous blesser. Alors on ne feint point de nous dire, que la Vertu, la Philosophie, la Iustice, ne sont qu'un son de paroles inutiles. Qu'il n'y a qu'une felicité, qui consiste à mener vneplaisante vie. Que faire toutes choses librement, & se seruir de son bien, est ce qu'on appelle viure : Que c'est se souuenir qu'on est mortel. Que les iours s'écoulent, & que nostre vie s'enfuit sans esperance qu'elle reuienne. Pourquoi ne ferons-nous pas ce qui nous donne du plaisir ? Et
tandis

randis que nous sommes capables de gouter les voluptez , & que nostre âge les demande, ne les donnerons-nous pas à nostre vie , qui ne sera pas toujourns en estat de les recevoir? Pourquoy par la sobriété irons-nous volontairement au deuant de la mort? Pourquoy nous priverons-nous si-tost de ce qu'elle nous osteratrop tost? Vous n'avez point de maistresse , vous sortez tous les iours sans auoir mangé; & vous mangez de telle sorte , qu'il semble que vous deuez rendre compte de tous vos morceaux à vostre pere. Ce n'est pas viure que de viure ainsi; c'est trauailler seulement pour vn successeur. N'est-ce donc pas vne extrême folie d'amasser toutes choses pour vn heritier, & se les refuser à soy-mesme , afin que l'esperance d'une grande succession vous fasse vn ennemy d'un amy ? Car enfin, plus il recevra par vostre mort , & plus il s'en réjouira. Vous vous deuez moquer

quer de ces mornes & feneues
Censeurs de la vie d'autrui , de
ces ennemis de la leur, de tous ces
pedagogues publics ; vous ne de-
uez point douter qu'une vie volu-
ptueuse ne soit preferable à vne
bonne reputation. Certes il ne
faut pas moins éviter ces trompeu-
ses voix , que celles qu'Ulysse ne
voulut point ouyr sans estre lié
Elles produisent les mêmes effects;
Elles vous arrachent de vostre pa-
trie, de vos parés, de vos amis & de
la vertu ; & vous precipitent dans
vne vie qui vous cõble de misere
& de honte. N'est-il pas donc plus
avantageux de suiure les bons che-
mins, & de vous laisser conduire à
ce point, que ce qui est honneste ,
& vertueux , fasse vos plaisir &
vos delices?

I V. Or nous paruiendrons à ce
bien, si nous considerons qu'il y a
deux sortes de chosses ; dont les
vnes nous appellent, & les autres
nous rebuttēt. Celles qui nous ap-
pellent,

pellent sont les richesses, les voluptez, la beauté, l'ambition, & toutes les autres qui nous flattent, & qui nous plaisent. Celles qui nous rebutent, sont le travail, la mort, la douleur, l'ignominie, la pauvreté. Nous devons donc nous exercer à ne point craindre les vnes & à ne point desirer les autres. Combattons contre elles de toutes nos forces, fuyons celles qui nous appellent, & tenons ferme contre celles qui nous attaquent. N'avez-vous jamais pris garde à la contenance diuerse de ceux qui montent & qui descendent? Ceux qui descendent, panchent en arriere, & ceux qui montent, panchent en deuant. Car si en descendant vous baissez le visage vers la terre, & qu'en montant vous pâchez le dos en arriere, il est mal-aisé Lucilius, que vous ne tombiez en chemin. On descend pour aller dans les voluptez; mais on monte pour aller aux choses rudes & difficiles. Il

faut comme pousser le corps en montant , mais il le faut retenir en descendant. Mais pensez-vous que ie voulusse faire croire qu'il n'y en a point d'autres , dont le discours soit dangereux, que celui de ceux qui loüent la volupté , & qui font craindre la douleur, comme vne chose redoutable d'elle-mesme ? Je croy, certes, que ceux-là nous sont encore funestes , qui nous exhortent aux vices, sous pre-texte de faire valoir la Secte des Stoïciens, en disant qu'il n'y a que le sage qui sçache aimer, qu'il n'y a que luy qui sçache faire bonne chere, qui sçache bien boire & bien manger. Nous leur pourrions demander iusqu'à quel âge on doit aimer les ieunes - hommes ; Mais laissons aux Grecs cette honteuse façon de viure & entendons de meilleures choses Personne ne devient homme de bien par hazard; il faut trauailler pour apprendre la vertu. Quant à la volupté, c'est vne chose vile & basse , dont on

ne doit point faire d'estat. Elle nous est commune avec les bestes; l'on y void courir les moindres, & les plus méprisables des animaux. La gloire n'est rien qu'un beau songe; elle est plus legere, & passe plus viste que le vent. La pauvreté n'est un mal, que pour ceux qui ne la scauroient endurer; & la mort mesme n'est pas un mal. Pourquoi d'oc vous en plaindrez-vous? Il n'y a qu'elle qui rende iustice à tous les hommes, elle n'en traite pas un mieux que l'autre, elle les scait tous éгалer. La superstition est vne erreur furieuse. Elle craint ceux qu'on doit aymer, & outrage ceux qu'elle respecte. Car enfin, n'est-ce pas vne mesme chose, ou que vous ne connoissiez point de Dieux, ou que vous n'honoriez pas les Dieux? Voila les choses qu'il faut apprendre, & qu'il faut imprimer dans nos ames. Il ne faut pas que la Philosophie s'employe à donner des

excuses aux vices. Le malade ne doit point espérer de guérison, si le Medecin luy ordonne de faire la débauche, & des excez.



EPISTRE CXXIV.

ARGUMENT.

1. *Que le bien se connoist par la raison, & non pas par les sens.*
2. *Que les enfans en sont incapables.*
3. *Qu'on ne le peut avoir parfaitement, que quand la raison est parfaite.*

1. **I**E viens exposer à ta vue
 Divers preceptes anciens,
 Dont la vérité reconnüe
 Peut te mettre au cembale des biens,
 Mais il faut que tu te proposes
 D'écouter attentivement

Aussi

*Aussi bien les petites choses
Que le plus haut enseignement.*

Certes ie ne pense pas que vous refusiez de les entendre , & que quelques subtilités soient capables de vous en dégouter. Il n'est pas de la politesse, d'ot vous faites profession , de n'affecter que les grandes choses. Comme j'approuue que vous fassiez profit de tout , & que ie sçay que vous ne vous rebutez que de ces grandes difficultez , qui n'aboutissent à rien; ie feray maintenant en sorte que vous n'aurez point de sujet de vous plaindre. Il est question de sçauoir si le bien se connoist par l'entendement ou par le sentiment. Et l'on adiouste à cela, qu'il ne se trouue point dans les bestes, ny dans les enfans. Ceux qui mettent la volupté au dessus de toutes choses , & qui en font le souuerain bien , estiment qu'il est attaché aux sens. Pour moy qui l'establis dans l'esprit, ie pense que le

souuerain bien est vne chose intellectuelle. Si les sens en estoient les Iuges, nous ne rejetterions aucuns plaisirs; car il n'y en a pas vn, quine nous appelle, & qui ne nous plaise. Nous ne souffririons volontairement aucune douleur; car il n'y en a pas vne qui ne soit ennemie de nos sens. D'ailleurs on blâmeroit iniustement ceux qui aiment trop la volupté, & ceux qui craignent trop la douleur. Or nous condamnons les hommes qui sont trop sujets à leurs appetits, & nous méprisons les autres que la crainte de la douleur empêche de rien entreprendre de grand & de genereux. De quoy donc sont-ils coupables? en quoy font-ils vne faute, s'ils obeyssent aux sens, c'est à dire, aux Iuges du bien & du mal? Car enfin, vous leur avez donné le droit de iuger de ce qu'il faut fuyr, & de ce qu'il faut desirer. Mais la raison qui est au dessus de tout cela, enseigne à regler la vie; monstre ce qu'on

qu'on doit iuger de la vertu & de l'honneur, du bien & du mal. En effet, ceux qui sont d'un autre sentiment, donnent à la moindre partie l'autorité de iuger de la plus haute, lors qu'ils veulent que le sens qui est aveugle ; & beaucoup moindre dans les hommes ; que dans les bestes, prononce souverainement sur ce qu'on doit estimer un bien. Ne seroit-il pas estrange, que pour discerner les choses les plus deliées, & les plus subtiles, on se servist de l'attouchement plutôt que des yeux : car au moins, entre les sens il n'y a rien qui soit plus capable que les yeux, de connoître le bien & le mal. Mais voyez combien on est ignorant de la verité, & iusqu'ou l'on abaisse les choses diuines, quand on veut que l'attouchement iuge du souverain bien, & du mal extrême.

II. Comme toutes les sciences, dit-on, & tous les arts doivent
avoir

auoir quelque chose connuë , & qui soit comprise par les sens d'où elles prennent leur origine & leur accroissement ; Ainsi la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes , & de ce qui tombe sous la connoissance des sens. Vous dites donc que la vie heureuse tire son commencement des choses manifestes ? Nous disons qu'il n'y a rien d'heureux, que ce qui est selon la nature; que l'on reconnoist tout d'un coup ce qui est selon la Nature , comme on connoist facilement vne chose qui est entiere ; & que ce qui est selon la Nature, c'est ce qui arrive à vn enfant qui ne fait que de naistre , ie ne dis pas le bien ; mais le commencement du bien. Vous donnez donc la volupté à l'enfance , pour son souuerain bien ; & vous voulez que celuy qui ne fait que de naistre , ait desia la mesme chose qu'on ne scauroit obtenir que quand on est homme parfait :

Ainsi

Ainsi vous mettez le faiste où l'on doit mettre la racine. Si quelqu'un disoit qu'un enfant qui est encore dans le ventre de sa mere, qui est à peine commencé, qui est imparfait, & sans forme, a desja jouissance de quelque bien, il y auroit apparence qu'il se tromperoit lourdement. Mais quelle difference y a-il entre celuy qui ne vient que de naistre, & celuy qui est encore un fardeau caché dans les entrailles de sa mere ? L'un n'a pas plus de connoissance que l'autre du bien & du mal; & un enfant en cet estat, n'en est pas encore plus capable qu'un arbre ou qu'une beste. Mais pourquoy un arbre ou une beste sont-ils incapables du bien ? parce que la raison n'y est pas. Ainsi le bien n'est pas en un enfant, parce que la raison luy manque. Il arriuera à la connoissance du bien, quand il sera arriué à la jouissance de la raison. Il y a des animaux tout à fait irraisonnables; il y en a
qui

qui ne sont pas encore raisonnables ; il y en a de raisonnables , mais imparfaitement. Or le bien ne peut estre en pas vn de ces animaux , & il faut que la raison l'amene avec elle. Quelle difference y a-il donc entre les choses que j'ay dites? C'est que le bien ne sera iamais en celuy qui est priué de raison, & qu'il ne peut estre encore en celuy qui n'est pas encore raisonnable. Il peut estre en celuy qui n'est raisonnable qu'imparfaitement, & neantmoins il n'y est pas. Je dis donc. Lucilius , que le bien ne se trouue pas en toute sorte de corps, ny en tout âge. Il est aussi éloigné de l'enfance que le premier du dernier , que ce qui est parfait est loin de son commencement. Et partant le bien ne scauroit estre dans vn corps qui ne commence encore qu'à se former , non plus qu'en la semence dont il est formé. diriez-vous que le bien d'un arbre ou d'une plante, est dās la premiere

re

re feuille qui en fort. Il y a quelque bien dans le bled; mais il n'est pas dans l'herbe qui ne paroist pas encore , ny dans l'épy qui commence à paroistre , il y est seulement, quand l'Esté luy a donné sa maturité toute entiere.

' I I I. Comme toute chose ne monstre son bien que quand elle a atteint le degré de perfectiō qu'elle doit auoir; Ainsi le bien de l'homme ne se rencontre dans l'homme, que quand la raison est parfaite en luy. Il faut que ie vous dise quel est ce bien; il consiste en vne ame libre & droite , qui s'assujettit toutes choses , & qui ne s'assujettit à pas vne. Tant s'en faut que l'enfance en soit capable , que la ieunesse ne l'espere pas, & que l'âge viril ne le peut esperer qu'à peine. La vieillesse est bien-heureuse , si apres de longs soins , & de longstrauaux, elle y peut enfin arriuer. Comme c'est en cét âge qu'on trouue ce bien , c'est en
cét

cét âge qu'on le peut connoistre. Mais si i'ay semblé faire croire, direz-vous, qu'il y a vn bien pour les arbres & pour les plantes ; il peut donc aussi en auoir vn pour les enfans. Le veritable bien ne se trouue , ny dans les arbres ny dans les bestes , & le bien qui se trouue en eux , n'est appelé de ce nom , que par souffrance. Voulez-vous sçauoir ce que c'est à quoy l'on donne ce nom ; C'est ce qui est selon la Nature de chacun. Mais le vray bien ne peut estre le partage d'vne beste, il a esté fait pour vne Nature plus parfaite & plus excellente ; Et il ne se peut trouuer qu'où la raison trouue place. Il y a quatre sortes de Natures , celle de l'arbre , celle de la beste , celle de l'homme , celle de Dieu. Les deux premieres, l'arbre & la beste, ont vne mesme Nature, en ce qu'ils sont irraisonnables ; les deux autres Dieu & l'homme , sont differens , en ce que l'vn est immortel,

& l'autre mortel. Il n'y a donc que Dieu, dont le bien soit parfait de sa Nature. Quant au bien de l'homme, il s'acheue & s'accomplit par la vigilance, & par son soin. Tous les autres sont parfaits, autant que leur Nature le peut permettre; mais ils ne sont pas veritablement parfaits, parce que la raison n'y est pas. Car enfin encore que toutes les autres choses soient parfaites en leur espece, il n'y a rien qui soit veritablement parfait; que ce qui est parfait selon la Nature vniuerselle qui est raisonnable. Vne chose en laquelle l'heureuse vie ne scauroit estre, ne peut auoir en soy ce qui fait l'heureuse vie. Or ce qui fait la vie heureuse, ce sont les vrais biens. Il n'y a rien dans la beste de ce qui peut former l'heureuse vie; Et par consequent le bien n'est pas dans la beste. Vne beste connoist par les sens, les choses presentes, elle se sou-

uiant

uient des passées , quand il s'offre vne occasion qui en donne , comme vn aduertissement à ses sens ; Ainsi vn cheual se soutient d'un chemin , aussi-tost qu'il est à l'entrée ; mais quand il est dans l'estable, il n'a point de memoire de ce chemin , bien qu'il'y ait passé fort souuent. Pour ce qui est du futur , les bestes n'en ont point du tout de connoissance. Comment donc la nature des animaux pourroit-elle s'ëbler parfaite, s'ils ne connoissent pas tous les temps ? Car le temps est diuisé en trois ; le passé, le present, & le futur. Or les animaux ne jouissent que du temps present, qui est le plus court, & qui se perd à chaque pas , & ont bien peu de memoire du passé, encore ne se réveille-elle que par le present. Il ne se peut donc faire que le bien , qui est d'une nature toute parfaite , se rencontre dans vne nature imparfaite ; si toutesfois elle n'en a pas vne autre que les herbes , & les semens

semences. I'auouë que les bestes ont des passions pour ce qui semble estre selon la nature, mais elles sont déreglées & pleines de troubles. Ce qu'in'arriue point au vray bien; car il n'est iamais, ny plein de trouble, ny déreglé. Sur quoy vous me pouuez demander, si les bestes s'émeuent déréglément & sans ordre: Et ie pourrois vous répondre qu'elles s'émouuoient sans ordre & déréglément, si leur nature estoit capable de quelque ordre: mais enfin, elles s'émeuent selon leur nature. Car pour dire, qu'une chose est dans le desordre, il faut que quelquesfois elle puisse n'estre pas dans le desordre. Comme rien ne peut estre inquiet que ce qui peut estre dans le repos, le vice ne peut estre qu'aux lieux où peut estre aussi la vertu. Enfin cette sorte de mouvement ou de passion est de la nature des bestes. Néantmoins, afin que ie ne vous arreste pas dauantage, i'auouërây qu'il

qu'il y aura dans la beste quelque bien, quelque vertu, quelque perfection. Mais ce ne sera pas entièrement ny vn bien, ny vne vertu, ny vne perfection : Car tous ces auantages n'ont esté faits que pour les hommes, qui sçauent les raisons, la mesure, & les fins de leurs actions. Et partant il faut demeurer d'accord que le bien est seulement où la raison se rencontre.

Vous me demanderez infailliblement à quoy tend cette dispute, & quelle vtilité en peut retirer vostre esprit. Au moins elle l'exerce, elle l'aiguise; & comme s'il deuoit faire quelque chose, elle le tient tousiours en haleine dâs vne hōeste occupatiō. D'ailleurs, tout ce qui retarde celuy qui court dans le vice, luy est sans doute profitable. Mais enfin, ie vous assure que ie ne puis vous profiter davantage, qu'en vous decourrant vostre bien, qu'en vous separant
des

des bestes , qu'en vous donnant place avec Dieu. Pourquoi estes-vous si curieux de nourrir & d'exercer les forces du corps ? La nature en a donné de plus grandes aux bestes. Pourquoi prenez-vous tant de peine à paroistre beau ? Quand vous aurez mis toutes choses en vſage , vous trouuerez qu'il y a quantité d'animaux qui sont encore plus beaux que vous. Pourquoi avez - vous tant de soin de vous peigner , & de nourrir vostre cheueure ? Laissez si vous voulez aller vos cheueux à la maniere des Parthes , portez-les nouëz comme les Allemans, ou espars comme les Scytes; Il n'y a point de lyon, dont la criniere , toute épouuantable qu'elle est , ne semble plus belle que vos cheueux. Voulez - vous vous exercer à courir bien viste ? Vous ne serez iamais si viste qu'un lièvre. Renoncez - donc à toutes ces choses, dans lesquelles vous serez tousiours vaincu , tandjs que
vous

vous affecterez ce qui sied bien
seulement à d'autres ; Enfin apres
tant de destours , reuenez à vostre
bien. Ce bien est vne ame nette &
pure , qui imite Dieu, qui s'éleue
par dessus les choses humaines , &
qui ne va point hors de soy pour
chercher ce qui est à elle. Vous
estes raisonnable, quel bien y a-il
donc en vous ? Vne parfaite rai-
son : Faites en sorte de la faire ve-
nir à son but, & iusqu'au plus haut
degré où elle puisse monter. Esti-
mez-vous bien-heureux , lors que
toutes vos joyes & toutes vos sa-
tisfactions naistront seulement de
vous-mesme; Lors que dans toutes
les choses que les hommes pour-
suiuent , qu'ils souhaitent si ar-
demment , & qu'ils conseruent
auec tant d'inquietudes , vous ne
trouuerez rien ; ie ne dis pas que
vous aimassiez mieux auoir, mais
que vous voulussiez seulement
auoir. Je vous donneray vne re-
gle ; par laquelle vous pourrez
vous

vous mesurer, & qui pourra vous faire connoître, si vous estes desia parfait. Vous possederez vostre bien, lors que vous connoistrez que ceux qui sont les plus heureux dans l'opinion des autres, sont en effect les plus mal-heureux.

Fin de la IV. Partie.



TABLE

VILLE DE LYON

Biblioth. du Palais des Arts



TABLE

De la Quatrième Partie
des Épistres de
Seneque.

EPISTRE C.



E quelle façon doit estre
le langage d'un Phi-
losophe. 3

EPISTRE CI.

1. *De la mort subite & inopinée;
qu'il ne se faut rien promettre, &
ne s'asseurer en rien.*
2. *Il blasme ceux qui ne se soucient
pas de viure dans l'infamie &
dans la douleur, pouruen qu'il s
viuent*

de Seneque.
vivent long-temps.

13

EPISTRE CII.

1. De la loüange des hommes.
2. Si la loüange & la reputation contribuent à nostre felicité apres nostre mort.

24

EPISTRE CIII.

1. L'homme est le plus grand ennemy de l'homme.
2. Comment on se doit gouverner dans ce desordre.

45

EPISTRE CIV.

1. Du bien & du mal qu'on peut tirer de la solitude.
2. De l'excellence de l'esprit de l'homme.
3. Exemple sur ce sujet.

49

EPISTRE CV.

1. Des causes de la ruine de l'homme.

P

me,

- Table des Epistres
me, & des moyens de les éviter.
2. *En quoy consiste la plus grande
partie du repos de l'esprit.* 74

EPISTRE CVI.

1. *Il demande si le bien & le mal
sont des corps.*
2. *Que l'on pert trop de temps en
la consideration des choses vaines
& inutiles.* 80

EPISTRE CVII.

1. *Il console Lucilius de la fuite de
ses esclaves.*
2. *Que les pertes sont ordinaires
dans la vie, & partant qu'elles
ne doivent point estre inopinées.* 86

EPISTRE CVIII.

1. *Comment il faut estudier, & de
quelle façon il faut lire ou escouter
les Philosophes.*
2. *Que les jeunes gens sont ordinai-
rement*

de Senèque.

*vement plus ardents à l'estude de
la Philosophie que les vieux.*

3. *Censure de ceux qui estiment que
la Philosophie consiste plustost à
faire des questions & des disputes
qu'à regler la vie.*

95

EPISTRE CIX.

1. *Le Sage peut profiter à un autre
Sage.*
2. *On est souvent plus capable de
conseiller autrui que soy - mesme.*

120

EPISTRE CX.

1. *Du plus grand mal qu'il puisse
arriver à l'homme.*
2. *Que la Philosophie donne à l'hom-
me l'esprit de discernement.*
3. *Que la vie heureuse ne consiste
point en des choses indifferentes.*

231

EPISTRE CXI.

1. *Difference du Sophiste & du*

P 2

Phi

EPISTRE CXII.

1. *Qu'il est difficile de reformer un esprit mal - fait & endurcy dans le vice.* 250

EPISTRE CXIII.

1. *Si les vertus sont animales , comme les Stoïciens l'assurent ; il se moque de ces resneries , & enseigne ce qu'on doit croire.*
2. *Il ne faut pas employer le temps en ces sortes de discours.* 252

EPISTRE CXIV.

1. *Que la corruption du langage procede bien souvent de la corruption des mœurs.*
2. *Discours contre la dissolution.* 270

EPISTRE CXV.

1. Il parle contre ceux qui ont plus de soin du langage que de leur vie.
2. De la beauté de l'ame vertueuse, & de la laideur de la vicieuse.
3. Il parle en suite contre les dépenses superflues, & contre l'avarice.

289

EPISTRE CXVI.

1. Dispute contre les Peripateticiens, touchant les passions de l'ame.

303

EPISTRE CXVII.

1. Reflexion sur quelque paradoxe des Stoïciens.
2. Il condamne les disputes precedentes, & monstre le vray chemin de la sagesse.

310

P 3

EPIS

Table des Epistres

EPISTRE CXVIII.

1. Contre l'ambition de ceux qui brü-
guent les grandes Charges.
2. Du vray bien, & de la differen-
ce qu'il y a entre ce qui cõt hon-
neſte & ce qui eſt bon. 333

EPISTRE CXIX.

1. Le moyen de devenir riche en
peu de temps.
2. Que les richesses du monde ſont
vaines.
3. Que celui qui ſe contente de peu
ne manque d'aucunes commodi-
tez. 346

EPISTRE CXX.

1. Diſpute ſur ce qui eſt honneſte &
ce qui eſt bon.
2. Comment on a connu la vertu.
3. Inuective contre ceux qui ne ſont
iamais contents, & qui ſ'attachent
trop

de Seneque.
trop à cette vie.

356

EPISTRE CXXI.

1. Dispute touchant la connoissance que les animaux ont d'eux-mesmes.

375

EPISTRE CXXII.

1. Contre ceux qui font de la nuit le iour, & du iour la nuit.
2. Qu'il n'y a rien qui ne soit facile à ceux qui suivent la nature.

393

EPISTRE CXXIII.

1. Que les moindres viandes deviennent bonnes & souhaitables par la faim, & mesme par une ferme resolution de l'ame.
2. Que les riches s'y doivent accoustumer, comme pouuans quelque iour en auoir besoin.
3. Qu'on ne doit point desirer ce qu'on ne scauroit auoir, & qu'on
peut

Table des Epist: de Sen.
peut aisément se passer de quantité de choses superflues.

4. *Qu'il y a deux choses, dont l'une nous attire, & l'autre nous rebute.*

407

EPISTRE CXXIV.

1. *Que le bien se connoist par la raison, & non par le sens.*
2. *Que les enfans en sont incapables.*
3. *Qu'on ne le peut avoir parfaitement que quand la raison est parfaite.*

420

F I N.

VILLE DE LYON
Biblioth. du Palais des Arts